

Othon Printz Avant Schweitzer...

Jérôme
Do Bentzinger Editeur

Othon Printz

Avant Schweitzer...

Jérôme
Do Bentzinger Editeur

Othon Printz

Avant Schweitzer...

Robert Nassau
Valentine Lantz
Maurice Robert

*Les Génies Tutélaires
de Lambaréné*

Jérôme
Do Bentzinger Éditeur

Lettre-Préface de Madame Rhéna Schweitzer-Miller

Pacific Palisades, Californie, le 28 juin 2004

Cher Othon,

j'ai lu ton livre "Les Génies Tutélaires de Lambaréné" avec grand intérêt et grand plaisir. Il ajoute une nouvelle dimension à la distinction de cet endroit où mon père a passé tant d'années de sa vie et où son hôpital continue à servir ceux qui ont besoin de soins.

Les trois personnages qui y ont précédé mon père et dont tu dis qu'ils constituent en quelque sorte une préhistoire de cet hôpital de Lambaréné sont tous remarquables. C'est curieux qu'ils avaient tous des connaissances médicales, qu'ils utilisaient à côté de leur travail d'évangélisation, pour le bien des habitants de la région.

J'aime la manière dont tu évoques leurs vies et l'intérêt spécial par lequel ils se distinguaient : Robert Nassau pour la pensée et les coutumes des Africains, Valérie Lantz par son dévouement hors mesure et Maurice Robert par son désir de partager et d'améliorer la qualité de vie de ses frères noirs.

La sorte de "table ronde posthume" de mon père avec ses prédécesseurs, avec laquelle tu conclus ton livre, nous montre que ce lieu de Lambaréné a eu la chance d'être imprégné par la bonne volonté de personnes qui y ont oeuvré pour le bien-être de ses habitants et qui y ont affirmé leur foi en l'humanité.

Je te remercie de tout coeur d'avoir fait ce grand travail de recherche et d'avoir écrit ce beau et émouvant livre.



Introduction

Au moment même où il entre dans le monde des vivants, tout être humain se voit attribuer par le Seigneur trois génies tutélaires. Telle est la conviction des kabbalistes, ces penseurs juifs qui proposent une interprétation allégorique et mystique du Premier Testament de la Bible.

Et la fonction de chacun est parfaitement définie. Le premier génie veille sur le corps, le second sur le cœur, le dernier sur l'esprit.

Les Myénés, une branche du peuple bantou habitant sur les rives de l'Ogooué, connaissent une tradition similaire.

Nkinda, Ombwiri, Olâgâ : tels sont les noms génériques des trois êtres bienveillants, réincarnations de figures ancestrales, qui, dès la naissance, prennent possession de chaque homme pour le guider tout au long de sa vie. Ces "*génies tutélaires*"¹ veillent, à tour de rôle, sur celui dont ils ont la garde.

Connaître le nom du génie, en fonction le jour où survient un événement, est important ; particulièrement en cas de maladie. Tout l'art du guérisseur consiste précisément à identifier celui des trois qui est de service. Le traitement du malade en dépend. En effet, une fois que le nom du génie bienfaisant est connu, le guérisseur, véritable médecin traditionnel, se rend dans la forêt. Et là, l'esprit en question le guide vers les plantes appropriées aux soins du malade.²

Toute tradition connaît cependant des exceptions. Les kabbalistes ont dénombré jusqu'à 72 génies tutélaires. Et chez les

¹ L'expression est de Monseigneur André Raponda-Walker, le grand connaisseur de l'histoire et de la pensée bantoues in "*Rites et croyances des peuples du Gabon*", Présence africaine, Paris 1962.

² R. H. Nassau, *Le fétichisme en Afrique de l'Ouest*, chapitre 12

Myénés aussi, plus de trois esprits bienfaisants veillent sur des personnes dont le destin sort du commun.

Dans le cas du docteur Schweitzer, il se pourrait bien que trois génies tutélaires aient été appelés à protéger chaque composante de sa riche personnalité... D'aucuns connaissent peut-être le nom de ceux qui ont veillé sur le théologien, le philosophe, le musicien... Quant au médecin, le Grand Docteur lui-même a levé un pan du voile, en nous présentant le docteur Nassau comme son prédécesseur à Lambaréné, Valentine Lantz comme la femme dont il se sent le remplaçant et Maurice Robert comme l'homme qui a préparé, pour sa venue, les malades demeurant sur les bords de l'Ogooué...

En élevant ces trois figures au rang de "*génies tutélaires de Lambaréné*", aucun mérite ne nous échoit. La formule a, en effet, été proposée, il y a longtemps déjà, par Robert Minder, professeur au Collège de France, grand connaisseur et diffuseur de la pensée d'Albert Schweitzer.³

Notre ambition est donc plus modeste. Dans les pages qui suivent, nous voudrions faire découvrir au lecteur trois personnalités éminentes, aujourd'hui largement oubliées. Nous avons voulu retracer leur biographie, mais aussi faire connaître des textes qu'ils ont rédigés et qui sont devenus difficilement accessibles en ce début du 21^{ème} siècle.

En même temps, il nous a semblé que ce travail pourrait constituer une sorte de **préhistoire de l'hôpital de Lambaréné**.

Les événements relatés se situent à la fin du 19^{ème} et dans les premières années du 20^{ème} siècle. Aussi, avons-nous conservé

³ *Le Rayonnement d'Albert Schweitzer*, ouvrage publié sous la direction de Robert Minder, éditions Alsatia 1975, p. 78

les dénominations de l'époque. Ainsi, nous ne parlons généralement pas du Gabon mais du Congo ; le peuple Fang porte l'ancien nom de Pahouins ; nous ne nous référons pas au Département Français d'Action Apostolique (DEFAP) mais à la Société des Missions évangéliques de Paris.

Quant au vocabulaire utilisé par les protagonistes de notre étude, nous prions le lecteur de considérer ce travail comme une sorte "d'arrêt sur image" et de ne pas prendre ombrage lorsqu'il est question des "*indigènes*" ou des "*primitifs*". De même, "*noirs*" et "*blancs*" apparaissent toujours en minuscule dans les textes de nos héros. Ces termes et ces manières d'écrire n'avaient, à l'époque, aucune connotation péjorative.

Certes, une reprise critique des projets et des pratiques d'antan est à nos yeux parfaitement légitime⁴, à condition cependant qu'elle ne soit pas animée par un esprit de dénigrement mais par une perspective qui se propose d'aller "*toujours plus loin et plus haut*"⁵ dans le service à rendre à l'autre.

En évoquant ses souvenirs de jeunesse, Albert Schweitzer nous a fait connaître une petite poésie qui l'a guidé sa vie durant :

*Toujours plus haut placé ton rêve ou ton désir,
L'idéal que tu veux saisir
Toujours plus haut !*

*Toujours plus haut quand ton ciel souvent se voile,
Que de ta foi brille l'étoile
Toujours plus haut !*

Que ces simples paroles puissent nous guider, nous aussi, à l'orée du 21^{ème} siècle.

⁴ Nous sommes heureux de constater que le débat a été récemment repris dans une perspective théologique et aussi médicale par J.F. Zorn et M. Arnold. (voir notice bibliographique en fin d'ouvrage)

⁵ L'expression est de Robert Nassau, *My Ogowé*, New York, 1914.

Chapitre 1

**Le prédécesseur méconnu
d'Albert Schweitzer
à Lambaréné**

ou

***"Celui qui a défriché des champs nouveaux
pour y semer la justice"⁶***

⁶ Voir Journal des Missions évangéliques de Paris (JME en abrégé) 1906, 1 p.271. Ces qualificatifs ont été conférés au docteur Nassau par les missionnaires français du Congo en référence aux termes des prophéties de Jérémie 4, 3 et d'Osée 10, 12.

Il y a quelque temps, au décours d'une discussion portant sur la parution de l'*Histoire de la Pensée Chinoise*, un ouvrage posthume d'Albert Schweitzer, j'ai osé cette boutade : "*Après les 'Grands Penseurs de l'Inde' et maintenant les 'Grands Penseurs de Chine', il ne nous reste plus qu'à dénicher un manuscrit sur les 'Grands Penseurs Bantous' "*. "*Alors là, peu de chances !*" me rétorqua Jean-Paul Sorg, l'un des meilleurs connaisseurs de la pensée schweitzerienne.

Quelques jours après, surfant sur Internet, j'ai été surpris par un texte étonnant, écrit de la plume d'un médecin, pasteur et missionnaire à... Lambaréné ! Après avoir évoqué les coutumes et religions régnant en pays bantous, l'auteur se demande : "*Est-il raisonnable d'écarter comme absurdes les sentiments les plus chers d'une si grande partie de la race humaine ? N'y a-t-il aucun fondement logique à la base de ces sentiments, aucune philosophie derrière ces croyances ?*

J'ai commencé à chercher et dès lors, durant trente années, partout où j'ai voyagé ou vécu, partout où j'ai été l'invité de chefs traditionnels, que ce soit dans des huttes ou des campements, j'ai toujours orienté les conversations vers l'étude de la pensée indigène."

Qui donc était ce médecin, pasteur et philosophe, installé durant tant d'années sur les rives de l'Ogooué ?

Son nom : **Robert Hamill NASSAU**

Pour les lecteurs attentifs des ouvrages du docteur Schweitzer, le nom de Nassau n'est pas totalement inconnu. Dans son autobiographie : "*Ma vie et ma pensée*", il l'évoque à deux reprises. Dans le chapitre intitulé "*Avant le départ pour*

l'Afrique", il écrit : "La Mission évangélique dans le territoire de l'Ogooué, au Gabon, a été créée dès 1874 par des missionnaires américains. Un médecin américain, le Dr Nassau, appartenant à cette mission, fonda en 1876 la station de Lambaréné." Plus loin, dans les pages consacrées à la "Première période d'activité en Afrique", nous lisons : "Dès les premières semaines, j'eus l'occasion de vérifier que la misère physique parmi les indigènes n'était pas moindre, mais plutôt pire que je ne l'avais cru. Combien j'étais heureux d'avoir, contre vents et marées, réalisé mon projet ! Lorsque j'écrivis en Amérique au Docteur Nassau, le fondateur, alors fort âgé, de la mission de Lambaréné, qu'elle était de nouveau desservie par un médecin, sa joie fut grande."

Jusqu'ici nous n'avons pas trouvé trace de cette correspondance. Par contre, nous possédons un autre témoignage de Schweitzer sur Nassau.

Déjà engagé dans nos recherches sur le prédécesseur de Schweitzer, un ami proche nous a rendu attentif à un travail de thèse de théologie⁷, présenté en 1973 à Louisville (Kentucky - USA), non publié, consacré à l'œuvre du Docteur Nassau.

7 Raymond W. Teeuwissen : *"Robert Hamill Nassau 1835-1921, Presbyterian pioneer missionary to equatorial west Africa"*. Thèse présentée devant la faculté du "Louisville Presbyterian Theological Seminary" en mai 1973.

Nous remercions notre ami, le pasteur Jean-Jacques Bauswein, de nous avoir mis en relation avec la veuve du pasteur Teeuwissen. Madame Claire Teeuwissen a mis fort aimablement à notre disposition la thèse de son mari, ce qui nous a évité la voie longue des prêts inter-bibliothécaires. Elle nous a de plus fourni une précieuse iconographie provenant de la collection de photos de son mari (collection RWT). Qu'elle trouve ici l'expression de notre profonde gratitude.

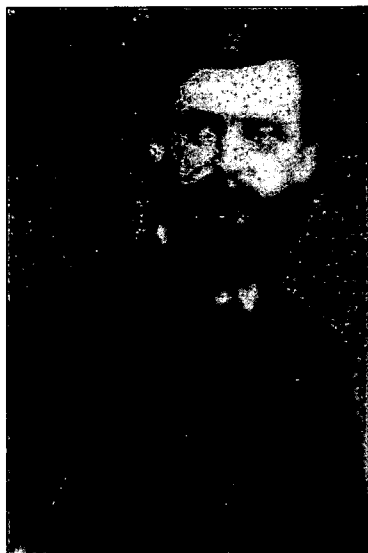
Un résumé de la thèse de Teeuwissen a été publié par lui dans un article du *Christianisme du XX^{ème} Siècle* (n° 276 du 13 octobre 1990). A notre connaissance, c'est le seul texte en français consacré à Nassau, hormis une brève notice contenue dans *Hommes et Destins*, Dictionnaire biographique d'Outre Mer, Paris, Tome 5, 1984 p. 417.

En dehors de la thèse de Teeuwissen, un travail très documenté et fort intéressant, dont nous nous sommes largement inspiré, nous avons eu accès, via Internet, à des extraits de plusieurs ouvrages de Nassau. Quant à son livre majeur sur *"Le Fétichisme en Afrique de l'Ouest"*, il est entièrement publié sur le Net (www.sacred-texts.com/afr/tiwa/index.htm)

Son auteur raconte qu'il s'est rendu en 1961 à Lambaréné et que, face au "Grand Docteur", il lui dit : "*Docteur, je ne suis pas venu à cause de vous, mais pour le Docteur Nassau !*" Teeuwissen rapporte par ailleurs qu' "*avec un regard malicieusement étonné*", Schweitzer lui répondit : "*Vous, vous êtes un Américain qui sait quelque chose !*"⁸

En 1963, dans une correspondance avec Teeuwissen, Schweitzer a signalé qu'au début de son séjour aux USA, en 1949, il lui arrivait d'évoquer le nom de Nassau, mais que, personne ne réagissant, il n'en parla plus. Par contre, il encouragea Teeuwissen "*à faire connaître celui dont les indigènes parlaient avec admiration et reconnaissance*".

⁸ Cette formule un peu énigmatique a peut-être un double sens. Pour Madame Teeuwissen elle exprime l'étonnement et la joie de Schweitzer de voir un Américain s'intéresser à Nassau, qu'il a lui-même considéré comme son prédécesseur. En la traduisant en alsacien "*Ihr, ihr sin a Amerikaner der ebs weiss*" elle peut prendre, à nos yeux, un second sens. En effet pour un dialectophone, ces propos, associés au regard "*malicieusement étonné*" de Schweitzer, peuvent, au-delà du missionnaire, du médecin et de l'explorateur que Nassau a été, faire allusion aux rumeurs sur la vie que celui-ci aurait partagé avec Anyentyuwe, une femme noire du pays. Cette affaire avait fait grand bruit à l'époque. Elle a incontestablement et malheureusement nui à la renommée du Docteur Nassau.



Robert Nassau en 1861

Jeunesse et formation (1835-1861)

Robert Hamill Nassau est né aux États-Unis à Montgomery Square (Pennsylvanie) près de Philadelphie, le 11 octobre 1835.

Parmi ses lointains ancêtres, se trouve la prestigieuse figure de Guillaume d'Orange Nassau dit Le Taciturne (1533-1584), celui qui affirmait *"qu'il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de vaincre pour persévérer"*. Cette maxime, nous le verrons, pourrait bien avoir guidé son lointain descendant.

Le père du docteur Nassau était pasteur et professeur de théologie, spécialisé dans l'enseignement des langues anciennes, particulièrement l'hébreu. Son fils héritera de son père ce don pour les langues : outre les langues classiques et l'anglais, il parlera

l'allemand, comprendra le français, mais surtout il maîtrisera quatre langues africaines !

Robert Nassau reçut une brillante formation en théologie à l'Université de Princeton. Très jeune il fit aussi valoir ses convictions anti-esclavagistes et, mettant ses théories en pratique, il fut, durant ses sept années d'études, moniteur d'école du dimanche dans une paroisse noire.

La décision de partir comme missionnaire en Afrique n'avait donc rien d'étonnant. Mais dans son autobiographie, il rapporte que ses condisciples lui conseillaient plutôt de se rendre dans un pays à grande civilisation, Perse, Chine ou Inde, ajoutant : "*Si tu choisis l'Afrique, tu verras (!), tu mourras bientôt !*" Aussi, "*pour ne pas mourir en Afrique*", Robert Hamill se décida à entreprendre des études de médecine.

Après seulement deux années de formation à Philadelphie, il obtint son doctorat en médecine avec une thèse, rédigée en latin, sur "*Les Fonctions des Graisses*" (*De Officiis Adipis*). Son diplôme fut cependant assorti d'une mention spéciale : "*Non valable pour pratiquer en Amérique*"...

La grande aventure africaine

Le premier séjour en Afrique (1861-1871)

Le docteur Nassau embarqua à New York le 2 juillet 1861 comme missionnaire de l'Église Presbytérienne Américaine. Après un voyage de deux mois 1/2, il arrive à Corisco, une petite île située au large des côtes gabonaises. Les presbytériens y étaient installés depuis 1850, entretenant en particulier une école bien fréquentée.

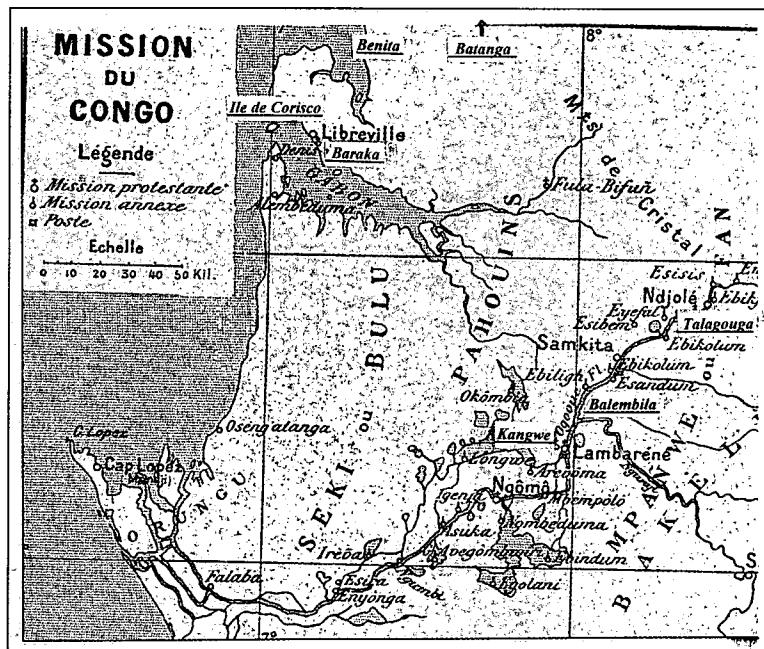
Durant la traversée, profitant de la présence à bord d'un missionnaire, il apprit la langue Benga et à l'arrivée, il parla si bien

que les indigènes lui donnèrent le nom de "*l'ami qui s'intéresse à nous*". Bien plus tard, il écrira, non sans fierté : "*Ce titre sera le mien dans toutes les tribus qui m'accueilleront*".

Le travail de **traducteur**, ou de réviseur de traductions, constituera un élément majeur de l'œuvre de Nassau. Dans deux langues, le Benga et le Mpongwe, il sera l'interprète, non seulement de plusieurs livres de la Bible, mais aussi de cantiques et de prières. Cet intérêt pour les langues le conduira à faire publier le premier livre en langue africaine jamais paru aux États-Unis ! Il s'agit d'un ouvrage sur les coutumes africaines rédigé en Benga par son ami, le pasteur Ibia J'Ikenge.

Durant son séjour de près de 4 ans sur l'île de Corisco, Nassau était, selon ses propres termes, "*prédicateur, enseignant et itinérant vers le continent*". Nul doute que c'est la dernière partie de son activité qui le fascina le plus. Nassau avait une âme d'**explorateur**. Dans bien des occasions, il parlera de son désir d'aller "*vers l'intérieur du continent, vers ces terres - à l'époque encore - inconnues et mystérieuses...*".

A ce titre, il convient de mentionner sa première grande désillusion. En 1865, alors qu'il avait déjà visité la côte et qu'il parlait le dialecte de la région de Benita, le Comité de sa Société des Missions décida d'envoyer seul, l'un de ses amis, le révérend George Paull, pour y fonder une station. Quelques semaines après son départ de Corisco, Paull revint sur l'île, gravement malade et mourut le lendemain. Nassau critiqua avec véhémence l'irresponsabilité des décisions prises par un comité souverain siégeant en Amérique ; ses connaissances générales du terrain et son savoir médical auraient pu, selon lui, faire aboutir le projet et sauver son ami. Nous verrons qu'il ne sera pas le seul à souffrir des décisions d'un comité...



Carte du Congo établie vers 1865

Les différents endroits où le docteur Nassau a séjourné sont soulignés.

Mais l'obstination de Nassau aura raison du Comité. Il quittera Corisco en septembre 1865 pour se rendre à Benita⁹, et dès le 11 décembre de la même année, il y fondera une paroisse. Il restera à Benita jusqu'à la fin de l'année 1871 et créera, en particulier, une école dont il confia la direction à Isabelle, sa sœur, également missionnaire.

Par la suite, il lui faudra se rendre en urgence dans la paroisse de Baraka, près de Libreville. En effet, cette communauté,

⁹ L'île de Corisco et Benita se trouvent aujourd'hui en Guinée Équatoriale

en fort développement, fondée par les Presbytériens Américains dès 1850, n'avait plus de missionnaire. Or, la région étant devenue entre temps colonie française, il convenait de parer à la concurrence des Jésuites, arrivés avec les nouveaux colonisateurs et soutenus par eux !

Lorsque la relève pour la paroisse de Baraka arriva, Nassau avait passé 10 ans, sans interruption, sous le soleil de l'équateur ! Sur le plan professionnel, il avait accompli un travail considérable. Sur le plan familial - nous en reparlerons - il a vécu des épreuves particulièrement dures, ayant perdu sa femme et un enfant. Il était temps pour lui de prendre son **premier congé**.

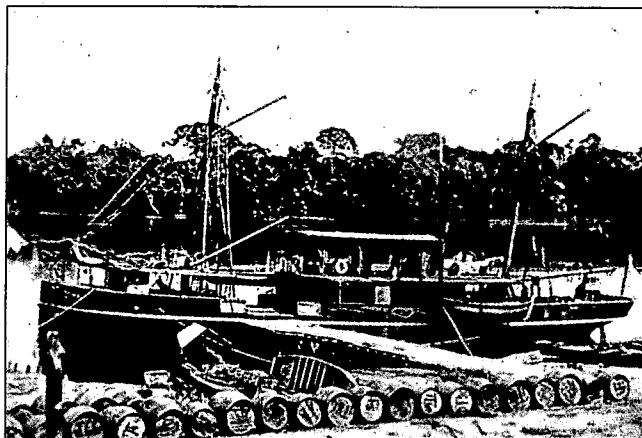
Les trois années passées aux États-Unis (1871-1874) ne furent pas de tout repos. Outre de graves problèmes personnels, Nassau sillonna le pays pour des conférences, commença à rédiger les souvenirs de son premier séjour africain, mais surtout, fidèle à ses rêves, voire prisonnier de ses fantasmes, il négocia avec le Comité de la Société des Missions la possibilité d'explorer "*les terres de l'intérieur*".

Le second séjour en Afrique (1874-1880)

Nassau partira seul pour sa nouvelle mission. Il commencera, plein d'enthousiasme, par explorer les possibilités lui permettant de remonter le grand fleuve dont on ne connaissait pratiquement rien : l'**Ogooué**. "*Le 10 septembre 1874 - écrit-il - j'ai pu gagner l'entrée du fleuve à un endroit portant le nom magnifique de Baie de Nazareth !*". Il remontera le fleuve sur une distance de 200 kilomètres et trouvera finalement la possibilité d'acquérir un terrain auprès d'un chef de la tribu des Bakele. L'endroit s'appelait Balembila. C'est là qu'il construisit une hutte et un peu plus tard une maison un peu plus confortable.

On a de la peine aujourd'hui à imaginer ce qu'a pu être la vie de ces pionniers. Nassau était le seul blanc dans la région. Les plus proches demeuraient à Lambaréné, situé à 30 km en aval. Il s'agissait de trois commerçants, deux anglais et un allemand.

Nassau restera deux ans à Balembila, malgré les innombrables difficultés qu'il y rencontra. La plus insupportable était, qu'après la moindre absence, il retrouvait son habitat pillé et tous ses biens volés.



Bateau fluvial de l'époque de Nassau¹⁰

En 1876 Nassau quittera Balembila pour s'installer à Kângwe, une station toute proche d'un autre lieu, bien mieux connu, **Andende**. La proximité de Lambaréné n'amenait pas seulement plus de sécurité ; l'endroit avait encore un autre

¹⁰ Il s'agit sans doute du "Pionnier", un bateau mentionné par Schweitzer dans *Histoires de la Forêt Vierge*, et dont il dit : "C'est le Pionnier qui, en 1874, transporta en amont le premier missionnaire américain, le docteur Nassau".

avantage : il se situait, à l'époque, en pays Galoa, une ethnie plus ouverte à l'apport de l'Évangile.

De fait, le travail de Robert Nassau, mais aussi celui d'Isabelle, sa sœur, enseignante, venue une nouvelle fois épauler son frère, connut un succès rapide. Dès le 28 novembre 1879, la première paroisse protestante de l'Ogooué fut officiellement établie.



Une équipe d'explorateurs autour de S. de Brazza

Notons encore que c'est au cours de cette période, à Lambaréné, que Nassau fit la connaissance de Pierre Savorgnan de Brazza, le grand explorateur du Congo.

Le courant entre les deux hommes passa si bien, que Brazza compta Nassau parmi "*ses collègues en exploration*". La considération, que se portaient les deux hommes, eut par ailleurs, un peu plus tard, un effet très favorable sur la transmission de

l'œuvre de la Mission Presbytérienne Américaine à la Société des Missions de Paris.

Rapidement d'autres missionnaires arrivèrent en renfort, ce qui permit à Nassau de partir pour son **deuxième congé** aux États-Unis (1880-1881).

Cette période de 18 mois ne fut, une nouvelle fois, pas de tout repos pour Robert Nassau. Le nombre de cultes et conférences tenus a été chiffré : il frôle les deux cents ! Durant ce congé, il publiera aussi un ouvrage de 199 pages portant sur la grammaire et le vocabulaire de la langue Mpongwé. Il préparera par ailleurs un livre, de même importance, sur les jeunes femmes esclaves en Afrique ; celui-ci paraîtra en 1882 à New York, sous le titre "*Mawedo, the Palm-Land Maiden*".

Sans risque de se tromper, on peut affirmer que si le docteur Schweitzer a fait connaître Lambaréné dans le monde entier, c'est le docteur Nassau qui a fait rêver et pleurer les protestants américains, et plus encore les protestantes de la fin du 19^{ème}, par ses récits consacrés à ce fleuve majestueux et mystérieux nommé Ogooué...

Le troisième séjour en Afrique (1881-1891)

Nassau reviendra à Andende en 1881, accompagné de sa seconde femme. La station avait, grâce à d'autres missionnaires, prospéré durant son absence, tant et si bien que lui-même pouvait, selon sa propre expression, "*reprendre son vieux rôle de pionnier*". Il "*remontera et redescendra bien souvent les eaux sauvages du fleuve et ses cataractes*" avant de découvrir, pour s'y établir, "*une roche remarquable, appelée par les indigènes du lieu, Talagouga*".

Talagouga est situé à 80 km en amont de Lambaréné. Nassau y restera 10 ans ! Dans des conditions politiques et personnelles incroyablement difficiles, il accomplira un travail remarquable.



Une des cases construites par Nassau
(Probablement à Talagouga ?)

Nous reviendrons un peu plus loin sur le nouveau drame familial qui s'abattra sur lui. Pour l'heure, soulignons qu'à Talagouga, il sera le premier missionnaire à entrer en contact avec le peuple Fang, *"ces cannibales sauvages qui venaient à peine d'émerger de l'intérieur de la forêt"*. Avec un esprit de curiosité extrême, Nassau ajoute : *"Ce fut un champ splendide pour une recherche originale et je me suis appliqué à apprendre le dialecte de ces hommes"*.

C'est aussi durant le temps passé par Nassau à Talagouga, que la France marquera ses prétentions sur cette région d'Afrique et que se prépare le transfert des stations relevant de l'Église Presbytérienne Américaine vers la Société des Missions de Paris.

Talagouga sera la première station à être transférée. C'est le 15 mars 1892 que le Comité de la Mission presbytérienne américaine cédait "*en pleine propriété et à titre absolument gratuit*" la station à celui de Paris.¹¹

Robert Nassau, lors de son **troisième congé** aux États-Unis (1891-1893), s'était déclaré prêt à travailler pour le compte des nouveaux "propriétaires". Mais, malgré l'amitié qui le liait à Brazza, devenu Commissaire Général de la France au Congo, sa candidature ne fut pas retenue ; le motif "avouable" fut son peu de connaissance de la langue française. De fait, les problèmes personnels de Nassau, que nous relaterons, ont joué un rôle déterminant dans cette décision.

C'est durant son troisième congé que Nassau fut invité à prononcer, devant la Société Américaine des Religions Comparées, un exposé "*de 40 minutes sur la théologie bantoue*". Ce travail constituera la trame de son ouvrage majeur consacré au fétichisme en Afrique Occidentale.

Durant ce même congé, il fera aussi une publication sur les gorilles. Nassau a été le premier à importer aux USA un squelette entier de ces grands singes anthropoïdes ainsi qu'un cerveau conservé dans du formol.

C'est aussi de cette époque que datent les premières publications sur des sujets médicaux.

Face à l'œuvre missionnaire considérable déployée par Robert Nassau, **on peut se demander dans quelle mesure il fut aussi médecin**. Contrairement à Albert Schweitzer, son objectif premier, il l'a souligné maintes fois, a été "*la propagation de l'Évangile parmi les païens*". Il n'est pas parti, comme son

¹¹ Voir à ce sujet l'ouvrage de Jean-François Zorn, "*Le Grand Siècle d'une Mission Protestante*" 1993 pp. 81 ss.

illustre successeur, pour créer un hôpital de brousse. Par contre, nous savons que Nassau a fait usage de ses connaissances médicales pour soigner son entourage. Plusieurs témoignages attestent qu'il fit venir des médicaments de Londres. Il a aussi, et surtout, été un observateur particulièrement attentif de l'effet produit par les drogues indigènes. Ainsi la pharmacopée occidentale lui doit un apport déterminant dans la connaissance d'au moins trois produits. Il s'agit d'abord de la fève de Calabar dont on extrait l'ésérine. Ce produit, connu depuis longtemps en ophtalmologie, aurait aussi une action sur les troubles de la mémoire de type Alzheimer !

Il s'agit ensuite du strophantus, utilisé en cardiologie mais aussi contre l'insomnie et certains troubles anxieux. Enfin, Nassau a probablement été le premier à importer en Amérique et à faire valoir les vertus de la noix de Cola, source de vitalité et de longévité...

Pour terminer ce chapitre, mentionnons encore que c'est durant ce congé, que Nassau a rendu publiques en Amérique les premières recettes culinaires collectées en Afrique ! Plutôt que sa "soupe d'éléphant", nous proposons aux lectrices (et lecteurs !) la manière de préparer un poulet.

"Au village Iseme, mon cuisinier m'a préparé un poulet d'une façon peu coutumière pour moi. Après avoir déplumé l'animal, il pratiqua une incision le long de sa poitrine. Il retourna ensuite la peau de la volaille de la même manière que vous procédez pour enlever votre manteau. Il débarrassa ensuite tous les os de leur chair avant de réduire cette dernière en petits morceaux. Après assaisonnement, il bourra la peau de la viande et fit rôtir le poulet. Ce mets, vraiment délicieux, porte le nom de poulet Ashanti".

Le quatrième séjour en Afrique (1893-1899)

Nassau reviendra seul au Gabon. La Mission

Presbytérienne Américaine ayant abandonné la station de Talagouga, mais aussi celle de Lambaréné-Andende, à la Mission de Paris, et cette dernière n'ayant pas recruté Nassau, il fut affecté à la paroisse de Baraka. On se souvient qu'il y avait fait un bref séjour en 1870, au début de sa carrière. Mais, en plus de 20 ans, beaucoup de choses avaient changé. Libreville s'était développée et Baraka en devint un faubourg. La présence de la France se renforçait et les exigences linguistiques de l'autorité coloniale devenaient de plus en plus contraignantes. Certes, la Mission Presbytérienne Américaine ne cèdera officiellement Baraka à la Mission de Paris qu'en 1913, mais de fait, elle se désinvestissait déjà du Gabon pour concentrer ses forces sur le Cameroun voisin, alors colonie allemande.

Cependant, pour Nassau, ce ne fut pas là le plus difficile. Il eut surtout des conflits avec les jeunes missionnaires qui lui reprochaient son orientation théologique mais avant tout sa relation avec une femme noire. Bien des lettres calomnieuses à son sujet partirent d'Afrique vers le Comité de la Mission aux États-Unis. Désabusé, il écrira un jour dans son journal : *"Ils savent prier beaucoup mieux que moi. Mais pourquoi n'arrivent-ils pas à aimer les Noirs ?"*

Nassau lui-même a considéré cette période passée à Baraka comme un moment important pour ses recherches. D'une part, nous dit-il, ses amis mpongwes de la ville, relativement instruits, ont pu l'aider à décrypter le sens des nombreuses observations qu'il avait faites et à *"dédire la philosophie que cache les pratiques recensées"*. D'autre part, c'est à cette époque qu'il rencontra, à Libreville, une biologiste et ethnologue, Marie Kingsley, qui l'incita à publier ses observations.

Nassau lui répondit *"qu'il ne se sentait pas autorisé à*

composer pour son propre plaisir, et à perdre ainsi un temps payé par l'église, un ouvrage qui serait sa propriété".

Lorsqu'en 1897 parut l'ouvrage de Mary Kingsley sur ses "*Voyages en Afrique de l'Ouest*"¹³, elle a, non seulement largement cité Nassau, mais aussi précisé que le matériel qu'il avait collecté était "*aussi précieux que désordonné*". Et d'ajouter : "*il serait dommage qu'un tel homme disparaisse sans avoir mis en forme un matériel dont nous autres ne pourrions utiliser que la moitié !*"

Fort heureusement, le secrétariat général de la Mission Presbytérienne des États-Unis eut connaissance du livre de Mary Kingsley et de ses remarques sur l'immense matériel en possession de Nassau.

"Le 20 novembre 1899", nous dit Nassau, alors qu'il passait son **quatrième congé** aux États-Unis (1899-1900), le Conseil Missionnaire lui demanda par courrier "*de préparer un ouvrage en un ou plusieurs volumes sur la théologie bantoue*". La lettre précisa, qu'à cette fin, il sera envoyé au Cameroun, à la station de Batanga et déchargé d'une partie du travail pastoral, "*afin de pouvoir 'tâmisier' et mettre au propre les multiples notes collectées durant plus d'un quart de siècle*".

Pour la Mission, cette demande revenait à faire d'une pierre deux coups : rendre justice aux immenses connaissances de Nassau et en finir avec le conflit né au Gabon au sujet de son amie noire, en le séparant d'elle.

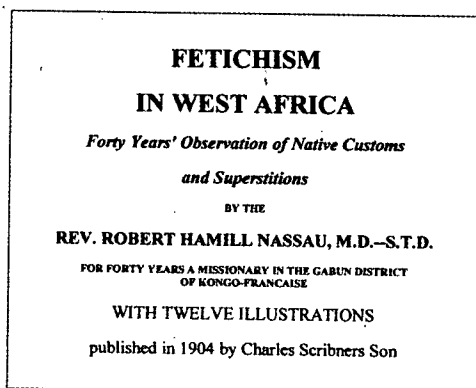
Le cinquième séjour en Afrique (1900-1903)

Après bien des discussions avec le Comité, Nassau accepta la solution proposée. Dès son arrivée, écrit-il "*je me mis*

¹³ Kingsley Mary, *Travels in West Africa, Congo Français, Corisco and Cameroons*. London, Macmillan and Co., 1897

au travail et grâce aux fidèles de l'Église de Batanga, largement émancipés du fétichisme ancien, je reçus des informations qui me permirent de mieux comprendre certaines pratiques".

Lors de son **cinquième congé** (1903-1904) lié à un problème de santé (dépression ?), il publia son livre sous le titre qu'il nous plaît de reproduire dans sa forme originale.



Nous ne retiendrons que quelques idées force de cet ouvrage si richement documenté.

- La pensée religieuse bantoue ne saurait être assimilée à de simples superstitions.

- Selon la théologie bantoue, la source de notre connaissance de Dieu ne se trouve pas en nous mais en dehors de nous. "*L'idée de Dieu est venue **du dehors***", souligne à plusieurs reprises Robert Nassau.

- Malgré beaucoup de distorsions, *Anzam* et *Anyamb*, les deux noms de Dieu en bantou, sont des révélations de même nature que celle de "*Jéhovah Lui-même*". Derrière le polythéisme apparent se profile un monothéisme.

- Les Bantous croient en l'existence d'un "*Grand Homme*" capable de créer les choses par sa seule Parole.

- La théologie bantoue véhicule l'idée d'une immortalité de l'âme mais ne connaît pas "*la tradition*" d'une résurrection des corps.

- Dieu a donné une loi à l'humanité. A ceux qui se tiennent à cette loi, une bonne place sera réservée "*dans l'avenir*" (et non l'au-delà) ; une mauvaise place sera le lot des autres. Parmi les interdits de cette loi, figurent des données que Nassau considère comme universelles : le mensonge, le vol et le meurtre.

- Il existe en pays bantou "*une légende*" d'un fils de Dieu du nom de Ilongo Ja Anyambe qui devrait venir délivrer l'humanité de ses ennuis et lui donner le bonheur. Mais, écrit Nassau, en citant l'un des pasteurs africains qu'il a formé : "*Comme il tarde à venir, les gens ne l'attendent plus !*"¹⁴

Le livre de Robert Nassau connut un grand succès, même si les critiques n'ont pas manqué. En France, Émile Durkheim l'a apprécié¹⁵, mais Lévy-Bruhl, tout en reconnaissant l'extraordinaire richesse du matériel collecté par l'auteur, lui a reproché son manque d'esprit scientifique.¹⁶

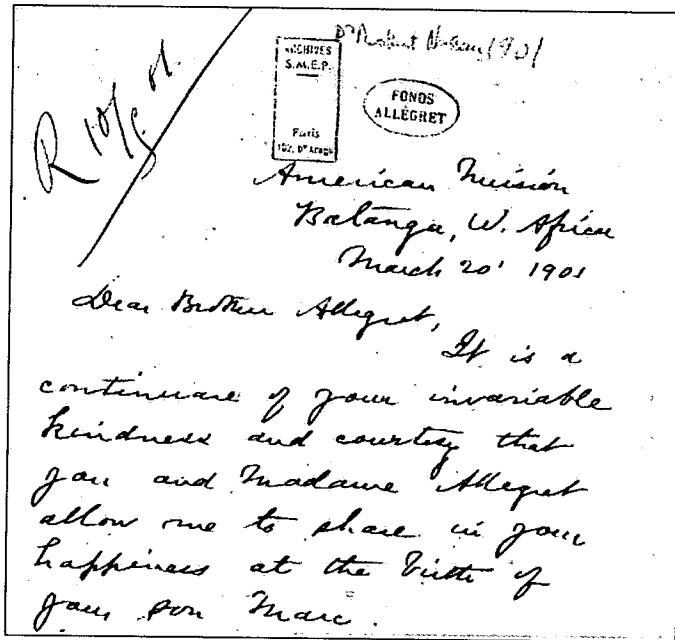
C'est durant ce congé que Nassau apprit le décès d'Anyentyuwe, sa grande amie, dont nous reparlerons.

Allait-il repartir en mission ? Après de nouvelles et pénibles discussions avec la Société des Missions, il rédigea une lettre de démission. Sans réponse à sa missive, il repartit pour l'Afrique. Mais, avant de rejoindre son poste, il passa par Libreville, "*muni d'un jeu de pierres tombales destinées à couvrir la dernière demeure d'une femme*".

14 Avec un peu d'humour, on peut se demander s'il ne s'agit pas d'un prélude à la *thèse de l'eschatologie conséquente* développée par Schweitzer...

15 Année Sociologique 1904 -1905, Paris, F. Alcan 1905 pp.191-194.

16 Rapporté par Teeuwissen, Christianisme du XXème siècle n° 276 p.13



Fac-similé d'une lettre de Nassau de mars 1901.

Le sixième et dernier séjour en Afrique (1904-1906)

Les dernières années passées à Batanga furent difficiles. Pour la première fois de son histoire, l'Église Presbytérienne Américaine envoya une mission d'inspection en Afrique. Elle se passa mal pour Nassau. En février 1905, partait des États-Unis un courrier lui annonçant une décision prise par le Comité en 1903 ! Tout en "l'assurant de sa plus haute estime et de l'entière confiance en son caractère chrétien", le Comité acceptait, par 15 voix contre 4, sa démission...

Ainsi s'achève la prodigieuse carrière africaine de Robert Hamill Nassau. Pourtant, avant qu'il ne quitte définitivement le continent noir, si cher à son cœur, ses amis français de la Mission de Paris lui permirent de remonter, une dernière fois, l'Ogooué, vers ces stations missionnaires qu'il avait jadis créées. L'accueil de la population noire fut triomphal. Quant aux Français, ils ne furent pas - semble-t-il - mécontents de "*taquiner*" les Américains en mettant un peu de baume sur le cœur de Nassau...

Le temps de la retraite (1906-1921)

Dès son retour aux États-Unis et jusqu'à sa mort, Nassau déploya une extraordinaire activité littéraire. Il publia encore une dizaine de livres et plus de 25 articles dans de multiples journaux, allant des revues missionnaires aux périodiques sur le Folklore et des Annales de Médecine au Bulletin de la Société Américaine de Géographie.

Parmi les œuvres non publiées, mentionnons une autobiographie de 2163 pages manuscrites et les 33 cahiers de son journal !

Outre l'ouvrage sur le fétichisme, réédité en 1969¹⁷ et à nouveau en 2003¹⁸, les plus connus, encore accessibles, sont "*In an Elephant Corral*" ("Dans un Enclos pour Éléphant", 1912), "*Where Animals Talk*" ("Là où les animaux conversent", 1912) et surtout "*My Ogooué*" ("Mon Ogooué" 1914).

17 Negro Universities Press, New York, 1969

18 Kessinger Publishing Company. Paperback 432 p. August 2003

Robert Hamill Nassau est décédé le 6 mai 1921. Sur sa tombe, à Lauwrenceville, Pennsylvanie, fut inscrite cette épitaphe :

*Pendant 45 ans missionnaire fidèle en Afrique équatoriale
occidentale,*

à Corisco, Benita, Gabon,

Batanga sur la côte,

et pionnier dans l'Ogooué à Kângwe et Talagouga.

On rajouta, pour satisfaire à sa demande expresse :

Il leur prêcha Jésus et la résurrection.

La vie familiale

Femmes et enfants

La vie familiale de Robert Hamill Nassau est, pour l'essentiel, une succession de drames.

Comme il était de coutume à l'époque, il est parti comme célibataire en mission. Mais à Corisco, il rencontra une jeune femme, institutrice-missionnaire, du nom de Mary Cloyd Latta. Dans un ouvrage qu'il lui consacra, Nassau dit qu'ils étaient tous les deux animés d'un commun désir : explorer les terres de l'intérieur du continent africain.

Mariés le 17 septembre 1862, Mary a dû quitter son jeune époux moins d'un an après. Elle était enceinte. Or, il n'était pas concevable, à l'époque, qu'une femme blanche puisse accoucher en Afrique tropicale. Lorsqu'elle revint avec William Latta, leur enfant, celui-ci était âgé de 7 mois.

C'est à ce moment que le couple Nassau s'est juré de "*démontrer que ces séparations étaient inutiles et que leur*

prochain enfant nâtrait en terre africaine". Cette occasion devait bientôt se présenter et le 12 juillet 1866 un petit garçon vit le jour à Corisco. Il portait les prénoms George Paull, en souvenir de l'ami missionnaire, décédé peu avant.

Cette naissance d'un enfant blanc sous les tropiques eut une grande répercussion, non seulement dans les milieux missionnaires, mais aussi parmi les autres expatriés. Savorgnan de Brazza, l'ami de Nassau, évoquera l'évènement dans un grand discours qu'il fit à Paris en tant que Commissaire Général de la France au Congo. Malheureusement, à l'âge de 17 mois, George Paull décéda, *"emporté par de fortes fièvres"*, manifestement d'origine palustre.

Avant de quitter l'île de Corisco pour s'établir sur le continent à Benita, les Nassau, profitant du départ d'un confrère, envoyèrent William Latta, leur fils aîné, alors âgé de 16 mois, chez un membre de leur famille aux États-Unis.

Le 12 novembre 1868, un troisième fils, Charles Francis, naquit, cette fois à Benita sur le continent.

Moins de deux ans après, Mary Nassau tomba gravement malade. Robert Hamill décida de la rapatrier avec Charles Francis en Amérique, via l'Angleterre. Mais, avant même d'avoir pu rejoindre le bateau transcontinental, elle décéda sur le petit voilier chargé de les acheminer vers le port de Libreville.

Seul avec son fils, Robert Hamill décida d'envoyer Charles Francis, à l'instar de son frère William Latta, aux États-Unis. Malheureusement les deux enfants ne purent être accueillis dans la même famille.

Le père ne reverra ses enfants qu'en 1871, lors de son premier congé. William avait alors 7 ans et Francis 3 ans. Bien sûr, ils ne reconnurent pas leur père et les familles d'accueil ne firent rien pour faciliter les contacts.

Robert Hamill ressentait surtout cruellement le fait de n'avoir pu ramener leur mère aux enfants. Pour que son souvenir ne s'efface pas, il rédigea son premier ouvrage d'importance, intitulé *Crowned in Palm Land* ("*Couronnée au pays des palmiers*") J.B. Lippincott, Philadelphie, 1874, 390 pages illustrées)

Durant son second séjour en Afrique (1874-1880), celui où il créa la station de Lambaréné, Nassau demeura veuf, mais était épaulé par Isabelle, sa sœur.

Lors du deuxième congé de Nassau aux États-Unis (1880-1881), les difficultés relationnelles avec ses deux garçons, alors âgés de 16 et 12 ans, subsistèrent. C'est à ce moment que l'idée d'un remariage s'est imposée à lui. Après avoir pris en considération près de 200 candidatures (!) son choix se fixa sur Mary Brunette Foster, institutrice comme sa première femme. Ils se marièrent deux jours avant d'embarquer. Robert Hamill avait alors 45 ans et Mary Brunette 30. Le couple s'installera à Lambaréné-Andende, mais très souvent Robert Hamill voguera sur l'Ogooué.

C'est à cette époque qu'il fonda la station de Talagouga et y fit venir Mary qui était enceinte.

Malgré les précautions prises - Nassau avait fait venir toutes sortes de médicaments de Liverpool - l'accouchement se passa très mal. Quelques heures après la naissance d'une petite fille, la mère décéda. Mais, nous dit Nassau, avant que sa femme ne quitte ce monde, il lui avait juré de ne pas abandonner l'enfant et de l'élever lui-même. Il fit venir sa sœur Isabelle de Lambaréné qui, "*à 56 ans, s'avéra encore compétente dans bien des domaines, mais totalement incapable de s'occuper d'un nourrisson*".

C'est donc vers les femmes noires qu'il se tourna. Elles

fournissaient le précieux lait dont l'enfant avait besoin mais pour le reste, Nassau n'était guère satisfait de leur manière de s'occuper de sa fille.

C'est alors qu'il se souvint de deux sœurs, particulièrement intelligentes et travailleuses, qui vivaient à la station missionnaire de Baraka lorsque lui-même y séjournait. Il s'avéra que l'une d'elles, restée célibataire, était prête à rejoindre Nassau à Talagouga comme gouvernante de son enfant. Nous connaissons déjà son nom : Anyentyuwe.

L'amie

En invitant cette femme, *"vive et brillante, non pas comme servante mais, comme gouvernante"*, Nassau commit aux yeux de la Société des Missions une grave faute. Anyentyuwe était en effet *"interdite de table"*, c'est à dire privée de Sainte Cène.

Un homme marié, chrétien de la paroisse de Baraka, employé à la station missionnaire, avait abusé d'elle. De leur rencontre naquit une petite fille qui portera le nom d'Iga.

Le père de l'enfant confessa sa faute et proposa de prendre Anyentyuwe comme seconde épouse. Mais les missionnaires, non seulement refusèrent cette solution au nom de leur engagement contre la polygamie, mais excommunièrent l'auteur de la faute.

Quant à Anyentyuwe, il y eut un palabre à son sujet. Poussés par certains missionnaires, les anciens de l'église de Baraka, des noirs donc, conclurent que dans une telle affaire la femme n'est jamais tout à fait innocente. Ainsi, Anyentyuwe fut placée en marge de la communauté et privée de sacrements. En même temps, elle perdit l'emploi rémunéré qu'elle occupait à la paroisse. *"Dans son désarroi - écrira Nassau - elle choisit de*

vivre, sous le régime du mariage traditionnel, successivement avec plusieurs hommes blancs, à chaque fois fidèle dans ses alliances". Honteusement exploitée par l'un d'eux, elle fit même de la prison avant d'être relaxée sans aucune charge pesant sur elle.

Lorsque Nassau fit appel à Anyentyuwe, sa sœur Isabelle, habitait encore avec lui à Talagouga. Mais peu de temps après, cette dernière partit en congé. Le voilà donc, logeant seul avec Anyentyuwe et les deux enfants, Mary et Iga que sa mère avait amenée avec elle.

C'en était trop ! Des attaques violentes eurent lieu. Plusieurs missives furent envoyées au Comité des États-Unis. Mais Robert Nassau et Anyentyuwe tinrent bon. Cette dernière demanda même et obtint sa pleine réintégration dans l'Église.

Pour rendre justice au caractère d'Anyentyuwe, citons un extrait d'une lettre qu'elle adressa aux missionnaires : *"Je connais le docteur Nassau bien mieux que vous tous. C'est un homme d'honneur, alors que vous autres américains, vous détestez les gens de ma race."*

Moi j'aime Mary et je ne la laisserai pas. Certains missionnaires ne peuvent dire pire à mon sujet que ce qu'ils disent déjà, alors même que j'ai été réintégrée dans l'église".

En 1890, Nassau partit en congé aux États-Unis avec Mary. Jusqu'en Angleterre où ils firent escale, ils étaient accompagnés par Anyentyuwe et Iga. Puis, mère et fille regagnèrent, sans que nous ayons pu savoir pourquoi, Libreville.

Nassau revint sans Mary de son congé. Comme il fut affecté à Baraka, il fit construire une petite maison à proximité de la sienne pour Anyentyuwe. Face aux nouvelles attaques, il répliqua simplement : *"C'est le moins que je dois à celle qui fut une mère pour ma fille"*.

Cinq années plus tard, Anyentyuwe devait revoir une dernière fois Mary. Nassau ramena sa fille des États-Unis en Angleterre et fit venir Anyentyuwe du Congo Un voyage en commun à travers l'Europe était prévu. Hélas, un dentiste appelé à soigner Anyentyuwe, découvrit un début de lèpre. C'était suffisant pour la réexpédier de suite au Congo.



Nassau avec Anyentyuwe, Iga et Mary

Quant à Nassau, il fut, comme nous l'avons vu, affecté au Cameroun. Ce n'est que quelques années plus tard qu'il rendra un ultime hommage à son amie, en amenant, comme nous l'avons vu, quelques pierres d'Amérique pour couvrir sa dernière demeure.

Au même titre qu'à ses épouses, Nassau a consacré un livre à Anyentyuwe¹⁹, mais les presbytériens américains ont tout fait pour qu'il ne voit pas le jour. Nous savons pourtant, qu'au-delà de toutes autres considérations, la phrase clef que Robert Nassau a soulignée dans ces 95 pages est celle-ci :

"En toutes circonstances elle a été une mère pour ma fille".

¹⁹ Le manuscrit est intitulé "Two Women, the lives of native african christians", 1911. Il parle surtout d'Anyentyuwe et un peu de la sœur de celle-ci.

Nassau et Schweitzer

En guise de conclusion, essayons de dégager quelques points - que nous reprendrons au chapitre 4 - qui rapprochent et différencient ces deux grandes personnalités.

1. Robert Nassau est parti au Gabon comme pasteur-missionnaire, muni d'un diplôme de médecin acquis en **deux ans** "*afin de ne pas mourir en Afrique !*"

Albert Schweitzer, dans une lettre du 5 juillet 1905 à Boegner, alors directeur de la Société des Missions de Paris, annonça sa disponibilité comme pasteur-missionnaire à partir du printemps 1907. Au préalable, écrivit-il, il souhaitait, non seulement assurer sa succession à Strasbourg et achever quelques travaux littéraires, mais encore suivre un enseignement médical de **6 mois** !

Dans les faits, Robert Nassau sera un infatigable explorateur, fondateur de plusieurs stations missionnaires. Au cours de ses pérégrinations, il soignera de son mieux les malades qui croiseront son chemin. Par contre, à notre connaissance, il n'ouvrira pas le moindre dispensaire dans les endroits où il a passé.

Schweitzer partira finalement comme médecin diplômé, spécialisé en pathologie tropicale, dans la perspective de créer un hôpital. Il débutera là même où Nassau a fondé une paroisse !

Nassau est allé en Afrique comme pasteur, ce qui ne l'a pas empêché de soigner ! Schweitzer y est allé comme médecin, mais ne s'est pas privé de prêcher !

2. Avant de partir, Schweitzer avait acquis une grande renommée dans des domaines variés. Il a su les développer et devenir le génie universel que l'on sait.

Nassau s'est engagé plus jeune en Afrique et n'avait pas

le "bagage intellectuel" de son cadet, malgré de brillantes et longues études de théologie.

Mais les deux hommes ont déployé, dans des conditions climatiques terriblement difficiles, une activité intellectuelle considérable. Est-ce le secret de leur longévité et de leur bonne santé sous l'équateur ? *"En Afrique - écrit Schweitzer - il est de toute nécessité d'avoir un travail intellectuel qui soutienne le moral"*.

3. Nassau et Schweitzer ont tous les deux manifesté une grande curiosité pour leur environnement.

Dans la **perspective médicale**, nous avons mentionné les drogues autochtones que Nassau a fait connaître aux États-Unis. Dans son célèbre ouvrage *"A l'orée de la forêt vierge"*, publié à l'issue de son premier séjour au Gabon, Schweitzer écrit : *"Il y a des sucs végétaux²⁰ qui possèdent une vertu particulièrement excitante... J'espère obtenir avec le temps plus de détails sur ces substances. Ce ne sera pas facile, car tout est tenu secret. Ceux qu'on soupçonne d'avoir dévoilé quelque chose, et surtout à un blanc, peuvent être certains de ne pas échapper au poison"*.

Dans le même chapitre et dans le même ordre d'idées, Schweitzer parle du **fétichisme**, ce domaine dans lequel Nassau était un expert. Grâce à sa connaissance des langues africaines et grâce aussi à son extraordinaire intérêt pour la culture bantoue, Nassau a pu aller plus loin que son successeur dans l'appréhension des mystères de cette civilisation.

A contrario, nous avons le sentiment que Nassau avait collecté tellement d'informations, qu'il lui a été difficile de les restituer sous forme synthétique. Or la capacité de synthèse, dans tous les domaines, fut sans doute l'une des facettes du génie de Schweitzer.

²⁰ Il s'agit d'extraits de noix de Cola dont Nassau avait percé le secret !

4. Sur le plan théologique, Schweitzer était libéral alors que Nassau appartenait plutôt au courant piétiste. Pourtant, deux points, exprimant, à notre avis, leur proximité, méritent d'être soulignés.

D'abord, nous percevons un certain parallélisme dans leur décision d'aller en mission.

Voici comment Nassau décrit son expérience : *"...un jour - je devais avoir 17 ans, j'étais plongé dans ma théologie ayant, dans la pratique, renié le Sauveur - celui-ci mit affectueusement sa main sur moi, et me fit tomber au pied d'un arbre à Princeton. Je dis simplement: 'Je me donne à toi, c'est tout ce que je peux faire'. Depuis, c'est pour moi un joyeux privilège de pouvoir professer publiquement ma confiance en lui"*.

Et voici ce que Schweitzer écrit à la Société des Missions de Paris : *"...si vous dites que les missions françaises sont sorties du Réveil, je sais moi ce que c'est le Réveil, car je sens que c'est Jésus qui m'a réveillé quand j'étais plongé dans ma science pour me dire : Va où j'ai besoin de toi"*.

En second lieu, Nassau et Schweitzer ont toujours milité pour une grande sobriété dans l'expression de la foi.

Nassau a fustigé le *"mysticisme"* de ses jeunes collègues et leur manière de violenter l'âme africaine, confondant nos certitudes occidentales avec le message de l'Évangile.

Quant à Schweitzer, on connaît sa pudeur en la matière. Écoutons un extrait des *Souvenirs de mon enfance* : *"Oui, nous sommes un mystère les uns pour les autres, il faut nous y résigner. On se connaît, non pas quand on sait tout l'un de l'autre, mais quand on a de l'amour, de la confiance, de la foi en son compagnon de route. Il ne faut pas vouloir violer l'âme d'autrui"*²¹.

²¹ *Souvenirs de mon enfance*, Albin Michel, 1992 p.95

5. Nous terminerons notre propos en évoquant brièvement la manière de Nassau et de Schweitzer d'approcher l'africain. Teeuwissen, dans une formule qui nous paraît heureuse, dit que, si Schweitzer a forgé le concept de '*Respect pour la Vie*', Nassau a mis en pratique celui de '*Respect pour la Personne*' (*surtout la personne africaine*).

Nassau a été indiscutablement l'un des missionnaires les plus proches et les plus respectueux des hommes et des femmes noirs qu'il a côtoyés. Les Africains ont perçu sa capacité d'empathie lorsque, dès son arrivée à Corisco, ils lui ont donné, on s'en souvient, le nom "*d'ami qui s'intéresse à nous*".

En 1978, Paul Dekar, professeur de missiologie à Memphis, portera le jugement suivant sur les missionnaires ayant travaillé dans cette région du monde et à cette époque : "*...en principe, ils acceptèrent les chrétiens africains comme des égaux et comme des amis. Mais en fait, c'est dur à dire, seul Robert Hamill Nassau entretenait de telles relations avec les chrétiens africains*".

La question des rapports entre blancs et noirs a été abordée par Schweitzer à la fin du chapitre consacré aux problèmes sociaux dans l'ouvrage *A l'orée de la forêt vierge*. Écoutons-le : "*Quelles sortes de relations établir avec l'homme de couleur ? Dois-je le traiter comme un égal ou comme un inférieur ? Je dois lui montrer que je respecte la dignité de tout être humain ; et il doit s'en rendre compte. L'essentiel est qu'il existe un esprit de fraternité. Jusqu'à quel point cet esprit se manifestera-t-il dans les rapports quotidiens ? C'est là une question d'opportunité*".

Un peu plus loin nous lisons : "*Allier la bonté à l'autorité, tel est le secret des vrais rapports avec les indigènes*". Et il

conclura son propos par ces mots : *"Parmi les primitifs, il est extrêmement difficile de pleinement conserver sa personnalité morale et ses sentiments humanitaires, conditions indispensables pour être un messager de civilisation. C'est là l'aspect tragique du problème de l'attitude des blancs à l'égard des noirs, tel qu'il se pose dans la forêt vierge"*.²²

On sent, à travers ces passages, combien Schweitzer cherche à être à la fois juste sur le plan éthique, honnête par rapport à la réalité et désireux d'éviter un verbiage pieux.

Pour conclure, il nous apparaît que Robert Nassau s'est admirablement concentré sur l'Afrique, sur ses habitants, ses langues, sa culture ; il en a tiré un maximum de renseignements et d'enseignements qu'il a tenté de publier au cours de sa longue retraite.

Albert Schweitzer est resté en Afrique jusqu'au terme de sa vie. Tout en ayant le regard ouvert sur son environnement immédiat, il a, c'est là son génie, visé l'universel.

²² A l'orée de la forêt vierge, Albin Michel, 1985 p. 163 ss.

Annexe : Table des matières détaillée de l'ouvrage du docteur Nassau :

LE FETICHISME EN AFRIQUE DE L'OUEST

CHAPITRE I

CONSTITUTION DE LA SOCIÉTÉ AUTOCHTONE

AFRICAINNE - SOCIOLOGIE

I. Le pays

II. La famille

La responsabilité familiale. - Le chef de famille. - Les relations matrimoniales - Dispositions prises pour le mariage - Fiançailles et noces. - Dissolution du mariage. - Les relations conjugales illégitimes - La vie domestique.

III. La succession de propriété et l'autorité

IV. L'organisation politique

V. Les domestiques

VI. La royauté

VII. Les médecins féticheurs

VIII. L'hospitalité

IX. Les systèmes juridiques

Les cours de justice - La punition - L'expiation par le sang et les contraventions. - Les actes punissables.

X. Les relations territoriales

Les fonctions territoriales. - Droit et effets mobiliers.

XI. Les relations contractuelles

XII. La religion

CHAPITRE II

L'IDÉE DE DIEU - LA RELIGION

Théologie, religion, croyance, culte. - Source de la connaissance de Dieu ; elle se situe à l'extérieur de nous ; elle vient de Dieu. La création des espèces. Aspect physique - aspect matériel ; une connaissance non évoluée de Dieu. Les superstitions dans l'ensemble des religions. - Un élément dominant dans les religions africaines. - Aucun peuple n'est sans connaissance d'au moins un nom de Dieu. -
Témoignages de voyageurs et autres.

CHAPITRE III

POLYTHÉISME - IDOLÂTRIE

Religion et civilisation. - L'adoration d'objets naturels.- Le polythéisme.
- L'idolâtrie.- Le culte des ancêtres. - Le fétichisme.

CHAPITRE IV

LES ÊTRES SPIRITUELS DANS LA RELIGION AFRICAINE

I. Origine

Le créateur. - Les créations. - L'esprit des disparus; Unité, Dualité, Trinité ou Quaternité.

II. Leur nombre

III. La localisation

IV. Les caractéristiques

CHAPITRE V

LES ÊTRES SPIRITUELS EN AFRIQUE - LEURS CLASSES ET FONCTIONS

I. Classes et Fonctions

Inina.- Ibambo.- Ombwiri.- Nkinda.- Mondî.

II. Les manifestations particulières

L'âme humaine dans un animal inférieur; le monstre-léopard. - L'esprit Uvengwa. - L'esprit protecteur de la famille.

CHAPITRE VI

LE FÉTICHISME - SA PHILOSOPHIE - UN SALUT PHYSIQUE - IDOLES ET AMULETTES

Monothéisme.- Polythéisme.- Animisme.- Fétichisme.

La recherche du salut : son essence est physique ; sa source est spirituelle; sa raison d'être est la peur.

Les moyens employés : prières, sacrifices, amulettes ; chants et rituels, le matériel, les fétiches.

Les matériaux employés pour créer le fétiche. - Mode de préparation : importance de la qualité des objets pour obtenir l'effet souhaité ; l'efficacité dépend de la localisation de l'esprit ; l'usage impropre du mot "médecine"; les "médecins" indigènes ; rapports entre le fétiche et la sorcellerie.

CHAPITRE VII

LE FÉTICHE - UN CULTE

I. Sacrifices et offrandes

Les petites offrandes votives - Les plantes sacrées ; idoles et offrandes de nourriture.- Sacrifices avec effusion de sang. - Sacrifices humains.

II. La prière

III. L'utilisation des amulettes ou "fétiches"

CHAPITRE VIII

FÉTICHE ET SORCELLERIE - LA MAGIE BLANCHE

Une manière de défense passive. - L'essence d'une soit-disante médecine. - Distinction entre médecin fétichiste et médecin chrétien. - La manière de pratiquer la magie blanche - les herbes médicinales employées à bon escient. - La puissance de la foi dans le système autochtone.

CHAPITRE IX

FÉTICHE ET SORCELLERIE - LA MAGIE NOIRE

Distinction quant à l'objet visé dans la magie blanche et la magie noire - La magie noire, une action offensive. - La magie noire est clairement de la "sorcellerie". - La manière de pratiquer la sorcellerie ; sa revendication comme acte juridique - Un culte misérable. - Foi chrétienne et foi fétichiste : comparaison. - Les illusions créées par les magiciens fétichistes. - La clairvoyance. - La possession diabolique.

CHAPITRE X

LE FÉTICHISME - UN MODE DE GOUVERNEMENT

Egbo, Ukuka, Yasi et autres sociétés. - Leur pouvoir de protection et d'oppression. - La lutte avec Ukuku à Benita et avec Yasi sur l'Ogowe.

CHAPITRE XI

LE FÉTICHE ET SA RELATION À LA FAMILLE

La Famille et l'unité dans la communauté africaine - Le respect du culte des ancêtres. - Les fétiches familiaux, Yâkâ, Ekongi, Mbatî.

CHAPITRE XII

LE FÉTICHE ET SES RELATIONS AVEC LES OCCUPATIONS QUOTIDIENNES ET LES NÉCESSITES DE LA VIE

Chasse. - Voyages. - Conflits. - Commerce; Okundu et Mbumbu. - Maladies. - Amour. - Pêche. - Plantation.

CHAPITRE XIII

LE FÉTICHE ET LES SUPERSTITIONS DANS LES COUTUMES

Les règles de la gestation. - Les présages pour les voyages. - Le monstre-léopard. - La fortune. - Les jumeaux. - La coutume des discours. - Les serments. - La vénération des totems. - Les tabous ; Orunda. - Le baptême - Les crachements. - Note concernant les enfants.

CHAPITRE XIV

LE FÉTICHE - SA RELATION À LA VIE FUTURE - CÉRÉMONIES POUR LES MORTS ET OBSÈQUES

Maladie, mort, enterrement, les types d'inhumation. - Le deuil, le sort des veuves - Les investigations en sorcellerie. - Les places lors de l'inhumation. - Le cannibalisme. - Querelles de familles quant à la préséance pendant l'inhumation. - La tradition "du levage" lors du cortège funèbre. - Ukuku, une danse de divertissement. - Le destin du mort. - La transmigration.

CHAPITRE XV

FÉTICHISME - QUELQUES EFFETS PRATIQUES

Le dépeuplement. - Le cannibalisme. - Les sociétés secrètes (Ukuku, Yasi, Mwetyi, Bweti, Indâ, Njembe). - L'empoisonnement comme acte de vengeance. - La prestidigitation. - Le traitement des lunatiques. - La misère du noir américain. - Le folklore.

CHAPITRE XVI

RÉCITS A PROPOS DE FÉTICHES BASÉS SUR DES FAITS

- I. Une sorcière bien-aimée
- II. Une femme jalouse
- III. Les mères sorcières
- IV. Le magicien cambrioleur

- V. Le magicien meurtrier
- VI. Le magicien et son chien invisible
- VII. L'esprit qui danse
- VIII. Asiki, ou les petites créatures
- IX. Okove
- X. Les idoles de la famille (oka-si, la cruauté, le droit d'asile)
- XI. Unago et Ekela (un livre de proverbes)
- XII. Malanda - une initiation dans une société spirituelle protectrice de la famille
- XIII. Trois choses survenues trop tard

CHAPITRE XVII

LE FÉTICHE DANS LE FOLKLORE

- I. La reine Ngwe-nkonde et son manja
- II. Une belle fille
- III. Le mari qui descend d'un animal
- IV. La femme-fée
- V. Les voleurs et leur maison hantée
- VI. Le banga aux cinq faces
- VII. Les deux frères
- VIII. Jeki et son Ozâzi

GLOSSAIRE

Chapitre 2

"Monega a myera ñgeñ ése",

ou

la femme qui sourit toujours

Avant Schweitzer...



Le dimanche 4 février 1912, Albert Schweitzer est amené, malgré sa grande fatigue, à prêcher à deux reprises à l'Église Saint Nicolas de Strasbourg.

Le sermon du matin, entièrement écrit et fort bien structuré, portait en exergue ces mots : "*L'amour croit tout.*" (1. Corinthiens 13,7.)

La prédication de l'après-midi, destinée à un auditoire plus réduit, se voulait beaucoup plus personnelle que celle du matin. Schweitzer, selon son habitude, a sans doute emmené quelques notes lorsqu'il monta en chaire ; elles n'ont pas été conservées. Par contre, une jeune auditrice anonyme transcrivit l'essentiel des propos du prédicateur dans un cahier.

Élève du Collège du Bon Pasteur, le futur Collège Lucie Berger de Strasbourg, elle les publia dans le Bulletin de son école.

Voici ce que nous pouvons y lire :

"Lorsque nous voyons le prodigieux réveil des nations, dit Schweitzer, plongées depuis des siècles dans les ténèbres du paganisme, barricadées derrière des préjugés centenaires, quand nous les voyons, ces nations, s'arracher à leur état de léthargie et faire des efforts inouïs pour s'affranchir de la vaine manière de vivre de leurs pères, quand nous les entendons appeler à grands cris la lumière, la science, le progrès, et que, d'un autre côté, nous voyons l'égoïsme féroce des races soi-disant chrétiennes, érigé en principe politique et commercial, partout à l'oeuvre pour exploiter ces nations plus ou moins primitives, pour les initier à une perversité plus raffinée que la leur, les dégrader, les anéantir moralement et physiquement, nous sentons bien combien il importe que le Royaume de Dieu soit mis à leur portée, avant que la civilisation sans Christ ait pu faire son

oeuvre démoralisante et destructive. Lorsque nous nous en rendons compte, nous nous apercevons que la Mission est aussi une oeuvre d'expiation qui nous incombe forcément, si nous ne voulons être dans une certaine mesure complices du mal qui s'accomplit.

*Un jour, qu'à l'occasion d'une fête de mission j'exposais ces convictions en chaire et que je demandais des hommes de bonne volonté pour entrer en lice, ma conscience me prenant à partie, répondit à mon réquisitoire «Et toi pourquoi donc n'y vas-tu pas toi-même?». Cette question se dressa devant moi de plus en plus péremptoire, lorsque mon compatriote, Édouard Lantz, succomba au Congo après deux ans de ministère. Sa veuve, **Valentine Ehrhardt**, revint au pays remplie d'une idée : Oh ! un médecin pour le Congo ! Et comme il ne s'en trouva pas, elle-même, toute brisée encore du deuil qui venait de la frapper, entreprit héroïquement la tâche d'acquérir certaines connaissances médicales et de s'exercer suffisamment aux soins à donner pour suffire aux besoins les plus urgents, dans ce Congo auquel elle avait voué son existence. Son stage d'initiation terminé, elle y retourna, et lorsque, après deux ans d'un travail qui dépassait ses forces elle fut emportée par la maladie, ce fut une désolation indicible, au près et au loin, parmi la population indigène qu'elle avait soulagée dans ses misères physiques avec un dévouement inlassable. C'est à ce moment que ma décision fut irrévocablement prise. 'C'est moi, me suis-je dit, qui essaiera de combler le vide qu'a laissé cette femme, je serai son remplaçant'. Ce fut alors que j'entrepris l'étude de la médecine et que j'offris mes services pour la Mission au Congo".²³*

²³ Texte paru en mai 1912 dans le Bulletin "Écho" du Collège Bon Pasteur de Strasbourg et repris dans les Cahiers de l'Association Française des Amis d'Albert Schweitzer, n° 21, juin 1969

Qui donc était

Valentine EHRHARDT

dont le docteur Schweitzer a décidé de se faire le remplaçant ?

Nous avons rencontré son nom pour la première fois en feuilletant le Journal des Missions évangéliques de Paris de l'année 1899.

Voici le récit, donné par Bion, un missionnaire du Congo, stationné à Talagouga.²⁴

Après avoir exprimé *"sa reconnaissance à Dieu, au Comité et aux Églises, pour l'envoi, dans le courant de l'été, de Hermann et du couple Édouard et Valentine Lantz"*, le missionnaire poursuit, sans aucune transition : *"Je vous envoie une photographie qui est très naturaliste. Elle vous montrera que nos Pahouins sont encore loin d'avoir tout compris, et surtout de mettre en pratique, les premiers éléments de l'Évangile. C'est le fémur d'une femme qu'on a mangé dans un village où est établie notre annexe de Mégoù."*²⁵ Un lundi matin, il y a trois semaines, je reçus un mot du catéchiste, me racontant ce qui venait d'arriver. Les enfants de son école étaient arrivés à midi le prévenir qu'on venait de tuer une femme au milieu du village ; on l'accusait d'avoir jeté un sort à son mari et de l'avoir fait mourir. Il court et trouve cette femme agonisante, étendue au milieu du village. Malgré ses supplications, on se mit à la couper en morceaux, à en faire cuire une partie, le reste étant réservé pour les jours suivants.

La nouvelle parvint à l'administrateur, qui décida de brûler le village. Il y eut alors comme un soulèvement général des Pahouins de N'Djolé, menaces contre les Européens, etc... Les

²⁴ JME 1899, I pp.128 s

²⁵ Nous n'avons pas trouvé la photo dans les archives du DEFAP, Service Protestant de Mission, dénomination actuelle de la Société des Missions évangéliques de Paris (SEMP) !

Pahouins ne cessaient de répéter : 'Mais nous n'avons pas mangé une femme blanche, pourquoi nous fait-on la guerre ?'.

Il appartient au missionnaire d'intercéder auprès de l'administrateur. Il proposa que seuls les coupables directs soient sanctionnés. Le représentant de la France accepta, "*condamnant ceux qui avaient participé à l'horrible repas à payer une amende*".

Et l'article conclut : "*Palabres, guerre de village à village, voilà ce que nous rencontrons encore constamment, dès que nous nous éloignons un peu de la partie la plus 'travaillée' de notre champ. Oh ! Qu'il nous tarde de pouvoir proclamer partout le glorieux message de Noël : paix sur la terre !*".

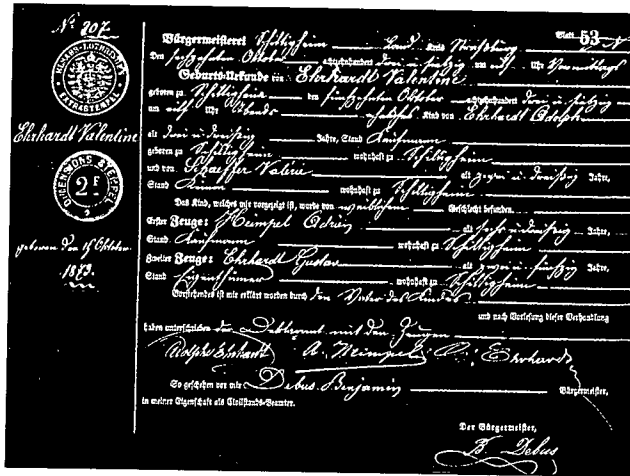
Voilà donc Valentine Ehrhardt et son époux Édouard Lantz fixés sur les problèmes qu'ils rencontreront à l'endroit où la Société des Missions a décidé de les envoyer !

Avant d'accompagner Valentine dans son voyage au Congo, voyons comment elle s'est préparée à devenir, selon la belle expression de Robert Minder, l'un des *Génies Tutélaires de Lambaréné*.²⁶

Famille et jeunesse

Valentine Ehrhardt est née le 15 octobre 1873 à Schiltigheim en Alsace. Son père, Adolphe Lantz, était employé dans une société de commerce. Sur le plan religieux, sa famille était, comme nous le verrons, proche des milieux évangéliques de Strasbourg.

²⁶ Rayonnement d'Albert Schweitzer, Éditions Alsatia, 1975, p.78



Acte de naissance de Valentine Lantz

Valentine a passé sa jeunesse à Schiltigheim avant de suivre ses parents en Espagne, puis à Bâle, où ils se sont établis. Très intéressée par les missions, particulièrement la Société des Missions de Paris, la famille Ehrhardt transmet sa passion à ses trois filles. Qu'on en juge !

Marguerite, l'aînée, a épousé en 1884 Frédéric Hermann Krüger.

Krüger est né à Strasbourg en 1851. Élève au Gymnase Protestant, il a suivi le catéchisme chez François Haerter, le grand chantre du mouvement du Réveil en Alsace. C'est à Strasbourg aussi qu'il commença ses études de théologie avant de les poursuivre à Montauban.

Il revint en Alsace, non comme pasteur, mais comme prédicateur de la communauté évangélique de Schiltigheim où il créa "un culte de minorité, car la chaire évangélique était accaparée par un libéral."²⁷ C'est là, dira-t-il, "que se sont créés des liens d'amitié chrétienne" avec la famille Ehrhardt.

²⁷ Ces propos sont extraits d'une notice biographique rédigée par Krüger lui-même en vu de son culte d'enterrement. JME, 1900 p.83.

Avant Schweitzer...

De 1881 à 1884, Krüger fut missionnaire en Afrique du Sud où il fonda à Morija, au Lesotho, une école de théologie devenue célèbre.²⁸ Obligé de quitter le pays pour raisons de santé, il revint en France. En juillet 1884, il épousa Marguerite Ehrhardt avant que le jeune couple ne s'engageât en Algérie. Leur séjour fut de courte durée ; toujours pour des raisons de santé²⁹, ils revinrent en métropole. A partir de 1885 et jusqu'à sa mort, Krüger sera professeur à la Société des Missions de Paris. Les missiologues d'aujourd'hui considèrent F. H. Krüger comme l'un des pères fondateurs de leur discipline.



Suzanne et Marguerite
au milieu Jenny et Éric Christol

Krüger est décédé le 21 juillet 1900 à Bâle où il avait été accueilli par les Ehrhardt, la famille de son épouse. Notons, en passant, que Maurice Robert, alors élève missionnaire, assista à l'enterrement.

Suzanne, la seconde fille de la famille Ehrhardt, vint souvent voir sa sœur et son beau-frère à la Maison des Missions au Boulevard Arago. Elle y

28 Cette école de théologie eut une influence considérable sur tout le mouvement missionnaire. Pour plus de détails voir : Jean-François Zorn, *opus cité* p.360 et ss.

29 Krüger avait contracté une tuberculose pulmonaire.

rencontra Élie Allégret et l'épousa en 1896. Nous retrouverons souvent la famille Allégret, puisque Élie devint missionnaire au Congo, chargé en particulier, au départ du docteur Nassau, de la station de Talagouga. Par la suite, il intégra, lui aussi, la maison du Boulevard Arago, devenant d'abord chargé de mission auprès de Boegner, puis de 1923 à 1933, directeur de la Société des Missions.

A l'instar de Suzanne, Valentine vint, elle aussi, souvent voir Marguerite, sa sœur aînée, à la Maison des Missions. Alors que ses parents résidaient à Bâle, elle s'établit quelque temps à Paris où, selon l'expression de l'époque *"elle prit ses brevets d'institutrice"* tout en suivant des cours de peinture, matière dans laquelle elle excellait.

Au Boulevard Arago, Valentine rencontra bien des élèves missionnaires. L'un d'eux, Édouard Lantz, Alsacien comme elle, devint son compagnon de route

Édouard Lantz est né à Mulhouse le 3 février 1876. Sa famille y fréquentait la paroisse réformée francophone. Son pasteur, Henri Bernard *"savait particulièrement bien mettre la cause de la mission à la portée des enfants... c'est lui qui porta dans les cœurs la semence qui devait germer plus tard"*.³⁰

Adolescent, Lantz quittera Mulhouse pour Besançon où il fit ses études secondaires. Bachelier, il hésita entre des études de médecine et de droit, lorsqu'un ami lui parla avec enthousiasme d'une conférence du missionnaire Hermann Dieterlin, de passage à Besançon. Cette rencontre devint déterminante pour le jeune Édouard qui se décida, en 1894, à intégrer le Séminaire de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Hermann Dieterlin est né à Rothau en 1850. Il commença ses études de théologie à Strasbourg mais, après 1870, quitta l'Alsace. Il fut missionnaire au Lesotho et, plus tard, directeur par intérim de la Société des Missions de Paris. A la Maison des Missions, il a été qualifié de *"vaillant fils de notre malheureuse Alsace"*.³¹

³⁰ JME, 1897 p.727

³¹ Voir Jean-François Zorn, *opus cité* p.446

Le choix de Lantz, également fils de cette Alsace devenue allemande, pour la Mission de Paris, nous rappelle quelque peu la décision du docteur Schweitzer de servir dans le cadre français. En 1905 il écrivit à Boegner : *"C'est notre devoir, à nous protestants alsaciens, d'appartenir au protestantisme français, malgré tout. L'Allemagne est assez riche en protestantisme..."*³².

Édouard Lantz termina ses études à la Maison des Missions en 1898. Il était prévu qu'il accomplisse une année complémentaire en Angleterre, mais une situation difficile au Sénégal le conduisit à renoncer à ce projet pour se rendre très rapidement en Afrique. En effet, Bolle, un ami d'études, venait de mourir à la station missionnaire de Saint-Louis et un autre ami, Moreau, s'y retrouvait seul. Lantz décida d'obéir à un appel lancé par la Société des Missions *"alors que [ses] goûts personnels ne se portaient nullement vers cette partie du monde."*

Le séjour de Lantz au Sénégal fut, hélas, de courte durée et, après une année seulement, des problèmes majeurs de santé³³ le conduisirent à revenir en France.

Au cours de la convalescence d'Édouard, Valentine décida d'unir sa vie à la sienne. Leur mariage fut célébré en l'Église Française de Bâle le 20 avril 1899, peu de temps après la décision du Comité de la Mission de Paris d'envoyer le jeune couple à Talagouga au Congo, là même où oeuvrait Suzanne, la sœur de Valentine, avec son mari, Élie Allégret.

Premier séjour au Congo (1899-1902)

Valentine et Édouard Lantz ont embarqué à Bordeaux le 10 mai 1899 pour servir au Congo. Un mois plus tard, ils arrivèrent au Cap Lopez puis remontèrent l'Ogooué à bord de *l'Avant-Garde*. *"Nous voici donc sur l'Ogooué - écrit Valentine - il nous semble vivre un rêve..."* Au passage elle note : *"La station de*

³² Lettre du 9 juillet 1905, archives DEFAP.

³³ Il s'agissait déjà de paludisme, cette maladie qui devait l'emporter peu d'années plus tard.

Lambaréné est très belle, au milieu d'un vrai parc..."³⁴ Mais déjà, la maladie et la mort qui seront leurs compagnons de tous les jours, montrent leurs visages. Monsieur et Madame Vernier, les missionnaires de Lambaréné viennent de perdre un enfant. Madame Vernier est elle-même très malade. Elle décédera d'ailleurs quelques jours plus tard.



Édouard et Valentine Lantz³⁵

34 Sauf mention contraire les citations de Valentine Lantz sont extraites de l'opuscule *In memoriam Madame Edouard Lantz*, Paris, Société des Missions évangéliques, 7^{me} édition, 1924

35 Pierre Lassus, dans son ouvrage sur *Albert Schweitzer*, consacre quelques belles pages à Valentine Lantz. Voici comment il la décrit en partant de la photo ci-dessus : "*Valentine est en costume de ville, sombre, veste à larges revers, semble-t-il de velours, et corsage noir qui masque le cou. Elle tient la tête légèrement penchée vers la gauche, posture qui accentue la mélancolie de son regard sombre. Elle est belle et ses cheveux, qui semblent épais, sont relevés en amples boucles pour se réunir en un chignon un peu sévère mais qui ne détruit pas l'harmonie pensive et douce de son visage*". p.274

Mais voici que, six semaines après leur départ, le couple Lantz arriva à destination : Talagouga. *"Nous sommes heureux ! - écrit Valentine - Tout ce que nous avons vu déjà nous ravit et nous encourage. Nous sommes arrivés hier soir, la nuit tombée, mais la réception n'en était pas moins belle, au contraire ! Nous avons gagné notre maison, ornée de grandes palmes, à travers la haie des enfants de l'école qui chantaient des cantiques ; c'était émouvant.*

Tous ici sont pleins d'entrain, on sent que tout le monde est si heureux ! La station est très belle, nous avons déjà fait un tour ce matin, et serré toute une collection de mains noires".

Institutrice de métier, Valentine sera tout naturellement chargée d'enseignement et s'occupera essentiellement de l'école des filles. Par ailleurs, elle aidera son beau frère, Élie Allégret, dans les soins aux malades qui viennent nombreux à la station.

Dans l'euphorie des premiers jours, Édouard chante, lui aussi, le bonheur de pouvoir oeuvrer avec son épouse. *"Nous sommes si heureux, et si reconnaissants ; il fait si bon de travailler ensemble ! Combien est grande l'erreur de ceux qui nous disaient : Profitez bien de vos fiançailles, c'est votre plus beau temps ! Notre plus beau temps, il est toujours devant nous, car nous sommes sur un chemin qui monte toujours plus haut. Notre plus beau temps, ce sera quand nous serons arrivés ensemble au sommet ; mais ce ne sera pas sur cette terre".*

Belle et tragique prémonition ! A l'instar de tous les autres missionnaires de Talagouga, Valentine et Édouard présenteront, eux aussi, très rapidement, des accès de fièvre. Le paludisme, sous sa forme la plus pernicieuse, est omniprésent.

Au début, ces crises n'entament pas trop leurs forces et leur optimisme. Le 24 août 1900, Valentine accouche d'un petit

garçon qui portera le nom de René. Malheureusement, à peine un mois plus tard, le 29 septembre, l'enfant décédera.



Cimetière de Talagouga

Valentine, elle-même très éprouvée, écrira, à partir de son lit : *"Notre doux trésor nous a quittés. Jésus a pris son petit agneau dans ses bras, et nous lui avons dit : Prends-le Seigneur, il est à toi. Mais nos cœurs saignent et le vide est si grand ! Dieu nous a laissé notre chéri pendant un mois, un mois de douces joies. Oh ! Qu'il était délicieux ! ... Mais maintenant, sa petite vie s'épanouit là-haut, et nos cœurs l'ont suivi ; ils sont plus près de Jésus qu'avant. Nous avons fait tant de beaux rêves... A présent René repose là sous un grand arbre... J'ai un tel 'Heimweh' de notre chéri ! Nous l'avons attendu si longtemps et Dieu nous l'a repris si vite !"*

Mi-novembre Madame Lantz semble avoir recouvré sa santé et son dynamisme : *"Nous continuons à travailler, mais avec plus d'amour depuis le départ de notre chéri ; il nous semble que nous aimons beaucoup plus ceux qui nous entourent. Je suis si reconnaissante de pouvoir travailler ! Tous les matins j'ai l'école des petits garçons et des petites filles, très nombreux en ce moment ; c'est si bon de s'occuper de ces tout-petits en pensant à notre tout-petit là-haut !"*

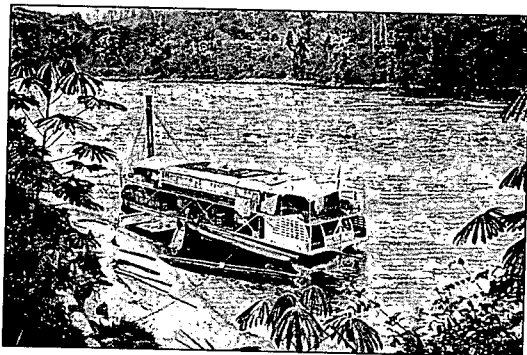
Mais à peine Valentine rétablie, la maladie recommence : *"Ces jours ont été bien angoissants - écrit-elle en mai 1901 - j'étais au lit avec une assez forte fièvre, sans pouvoir soigner Édouard en proie à une fièvre encore plus forte (40°6) et pas de médecin pour nous faire au moins une injection de quinine !"*

"Fièvre et travail" sera le lot des Lantz durant toute cette année ! Début septembre, ce sera Édouard qui sera particulièrement éprouvé par les crises de paludisme.

Aussi, dès qu'un renfort de missionnaire arrive en la personne d'Allégret, le beau-frère de Valentine, la décision est prise d'envoyer immédiatement les Lantz, à Cap Lopez, vers le "sanatorium" de la mission.

Sur le bateau, Édouard présente une hémoglobinurie inquiétante. Valentine le soigne autant que faire se peut. A l'escale de Ngomo, Édouard est tellement faible que le missionnaire Hermann se propose d'accompagner les Lantz. *"Il fait si chaud à bord de l'Éclaireur ! Et malgré tout Édouard est si doux et si patient !"* écrit Valentine.

En arrivant à Cap Lopez, où se trouve un médecin, il s'avère que Lantz est trop faible pour poursuivre le voyage vers l'hôpital de Libreville. Il décédera le 5 octobre 1901 *"après avoir - dira Hermann - cherché sa femme de ce regard qui allait se briser"*.



"L'Éclaireur" est avec "l'Avant-Garde" l'un des bateaux de l'Ogooué.
Le confort est un peu plus grand qu'à l'époque du "Pionnier" de Nassau

Valentine continuera sa route, décidée à poursuivre seule à Talagouga l'œuvre commencée avec son mari. Sur le chemin du retour, à bord de l'Éclaireur, elle écrit à sa famille une lettre qui mérite d'être largement citée.

12 octobre. - Chaque jour il faut reprendre sa croix et recommencer à marcher, en demandant de nouvelles forces, et le cœur fait si mal !

Il y a huit jours aujourd'hui qu'il m'a quittée, c'était le 5 octobre. Dès le matin il était inquiet, très agité, dormant deux ou trois minutes, puis se réveillant, oppressé et gémissant. Une fois il m'a dit : Est-ce que la maison de là-haut est prête ? J'ai cru alors qu'il me parlait de la maison des Allégret et rêvait à leur arrivée, car, pendant toute sa maladie, toutes les affaires de la station ne cessaient de le tourmenter ; il ne rêvait que de Talagouga, des catéchistes, etc..., mais peut-être voulait-il dire autre chose ? Il me répétait souvent : Je suis si fatigué ! Il attendait beaucoup Élie ; car on avait dû le prévenir, de Lambaréné, de la maladie d'Édouard, et nous avions calculé qu'il pourrait arriver le vendredi.

Avant Schweitzer...

Deux fois dans la matinée, il a prié d'une voix très forte, demandant à Dieu la grâce d'accepter le chemin par lequel il voulait nous mener, quel qu'il soit. Oh ! que ces prières étaient bienfaisantes, je sentais Jésus tout près de nous.

Enfin, dans l'après-midi, il s'est endormi, et j'espérais que cela lui ferait tant de bien ! Quand il s'est réveillé, à 3 heures, j'ai ouvert les volets, et j'ai été frappée de voir combien sa figure était changée. La respiration était devenue plus oppressée, il avait de la peine à parler, et j'ai vu que Dieu le voulait, que, dans peu de temps, il allait l'appeler à Lui.

Nous avons chanté : ' Sur toi je me repose...' ; puis Hermann lui a dit plusieurs versets, je lui tenais la main et il me regardait longuement. Comme il toussait, j'ai passé mon bras sous sa tête pour le soulever et il est resté ainsi jusqu'au bout ; il s'est endormi tout doucement, après un dernier soupir, sans lutte, tout paisiblement. Quand tout fut fini et qu'il reposa, les mains jointes, sur son lit, il avait une telle expression de calme radieux, de joie, sa figure était si belle, que je ne pouvais me lasser de le regarder, et je sentais, moi aussi, une grande paix m'envahir le cœur, à le voir si paisible.

Le lendemain nous l'avons accompagné jusqu'au cimetière du Cap Lopez...

Elle ajoutera : "Ce qui me sera difficile, ce sera de reprendre la vie de tous les jours sans lui, de continuer seule, jour après jour ; mais j'ai la ferme confiance que Dieu restera là, près de moi et m'aidera à regarder en Haut".

Arrivée à Talagouga, Valentine reprendra, avec un courage admirable, son travail d'institutrice et d'aide-soignante, jusqu'en avril 1902, terme prévu de son séjour au Congo.

Durant les **deux ans et demi de congé** (mai 1902-septembre 1904) passés en France, Madame Lantz perfectionnera ses connaissances en soins infirmiers. Elle s'attachera essentiellement à acquérir une compétence en gynécologie et obstétrique. Le Journal des Missions, dans le langage pudique de l'époque, rapporte : *"Elle a fait à Paris des études médicales d'un ordre spécial et sera ainsi en mesure de rendre des services inappréciables à ses sœurs, missionnaires et autres, dans des circonstances où la présence d'une personne compétente est de toute nécessité"*.³⁶

Deuxième séjour au Congo (1904-1906)

Valentine Lantz quittera Bordeaux pour le Congo le 18 septembre 1904, en compagnie de trois autres missionnaires et de M. Germond. Ce dernier est chargé, pour le compte du Comité du Boulevard Arago, d'évaluer sur place le travail accompli par les missionnaires.

Dans la première lettre à sa famille, datée du 16 octobre, Valentine écrit : *"Nous voici sur l'Ogooué ! 'L'Éclaireur' marche, marche entre les rives des palétuviers gris ; je me sens de nouveau chez moi, il me semble que je viens à peine de quitter !*

Nous sommes restés trois jours au Cap Lopez ; le second jour, dans l'après-midi, nous avons pu aller sur terre. Pendant que les autres allaient voir la maison, j'ai suivi la plage et suis allée au cimetière pour y être toute seule. Tout était tellement comme cette fois-là et je suis restée un long moment assise face à la mer, tout près de la croix. Le cocotier qui ombrage la tombe est devenu très beau ; j'ai attaché à la grille la belle palme verte que j'avais apportée, et un petit bouquet d'immortelles roses ;

36 JME, 1904, 2 p. 276

elle a de nouveau l'air soignée et aimée, la tombe de mon Édouard.

J'y ai passé un long moment très doux, malgré tout : je le sentais, lui, si près ! Et maintenant je continue mon chemin avec de nouvelles forces."

Escales et rencontres

Lors de sa remontée de l'Ogooué, Valentine fera escale à Ngomo. En effet, Philippine Robert, l'épouse du missionnaire Maurice Robert, que nous découvrirons dans les pages qui suivent, attend son premier enfant. Madame Lantz fera, à cette occasion, pour la première fois en Afrique, usage de ses nouvelles compétences de sage-femme. Dans leurs lettres, les Robert parleront avec enthousiasme de Valentine. "*Madame Lantz nous paraît bien 'calée'*" - écrit Philippine à ses parents - *et je vous remercie encore de nous l'avoir procurée par vos démarches auprès de Monsieur Boegner... Depuis que la saison sèche est finie, il y a seize filles qui viennent à l'école de l'après-midi. Madame Lantz, là encore, est épatante et m'aide mieux que personne : elle mène le chant, joue l'harmonium et a mille attentions pour moi qui sont touchantes".* Quant à Maurice, il s'adresse à Monsieur Boegner, directeur de la Mission de Paris, en ces termes : "*Je dois beaucoup à Madame Lantz qui a été vraiment pendant ces heures-là 'plus qu'une sœur' pour nous. Elle n'a pu rester que six jours. Merci de nous l'avoir envoyée".*

En signe de communion et de gratitude, les Robert donneront à leur enfant le prénom de René, rappelant ainsi le souvenir du petit René Lantz décédé, on s'en souvient, à Talagouga.

Pour nous, Valentine Lantz constitue un trait d'union vivant entre "*les génies tutélaires de Lambaréné*". En effet, alors que la famille Robert est rentrée en congé en Europe, le docteur Nassau remonte, en une sorte de voyage récapitulatif, pour la dernière fois de sa vie, l'Ogooué jusqu'à Talagouga. Et Valentine sera là pour l'accueillir, le dimanche 14 janvier qui est - véritable clin d'œil de l'histoire - le jour anniversaire du docteur Schweitzer !

Il vaut la peine d'écouter le récit de la venue du docteur Nassau à Talagouga.

"A son arrivée, le dimanche matin vers 7 heures, la station faisait fête à ce vénérable frère qui, avant de retourner définitivement en Amérique, était venu du Cameroun dire adieu à ce Talagouga qu'il avait fondé en 1882 et où reposent les restes de sa seconde femme.

Sans doute, depuis ce temps, bien des choses ont changé. Ce n'est plus le vieux Talagouga, c'est une station nouvelle sur l'île ; mais c'est pourtant la même œuvre et le même pays. Le docteur Nassau a retrouvé adultes, les enfants de ses premiers évangélisés. Ombagho, notre évangéliste de station, c'est l'ancien petit 'boy' de sa sœur, Isabelle Nassau. Azo, notre catéchiste pahouin, c'est son petit 'boy' à lui.. Bakala Ndamina, un de nos élèves catéchistes, c'est le fils du vieux chef Ndamina qui, en 1882, vendait au docteur Nassau le terrain du vieux Talagouga, etc. Et il n'y a pas qu'aux choses elles-mêmes qui ne soient, à certains égards, restées les mêmes. Les murs de notre maison, ses planchers, ses contrevents, ce sont les matériaux de l'ancienne maison des Nassau, transportés ici en 1901. Le bureau sur lequel j'écris ces lignes, c'est le bureau américain de miss Nassau...

Le docteur Nassau était bien ému en revoyant tout cela, et nous ne l'étions pas moins en recevant les témoignages de sympathie de ce vétéran de l'œuvre missionnaire : 70 ans d'âge, 40 ans de Côte d'Afrique et un trésor inépuisable de conseils et d'expériences précieuses ! Le docteur a paru particulièrement touché de ce que nous, Français, nous n'ayons pas essayé de faire oublier à nos paroissiens les origines étrangères de notre église de l'Ogooué. En vérité, c'eût été une bien noire ingratitude ! Dieu nous garde de jamais oublier que nous n'avons pas été les premiers à semer ! C'est bien assez que Dieu nous ait accordé le privilège, non seulement d'arroser et de sarcler, mais de voir aussi la semence lever et de reculer en même temps les limites du champ défriché.

Nous avons eu, le dimanche après-midi, un culte extraordinaire où le docteur Nassau a pu parler en galoa, traduit en pahouin par Ombagho, et où nous nous sommes sentis, venus de tant de lieux différents, bien unis au service du même maître...

*Le docteur Nassau nous a félicités d'avoir développé, approfondi, mûri l'œuvre autour des deux vieilles stations de Lambaréné et de Talagouga. Il nous a félicités aussi d'avoir, par la fondation des stations de Ngomo et de Samkita, assuré à l'œuvre de l'Ogooué une base solide et durable. Mais il nous a demandé **quand** nous commencerions la véritable œuvre de conquête, dans l'intérieur du pays pahouin, vers le Haut-Ogooué, l'œuvre véritable qui était, **il y a trente ans déjà**, le but des premiers efforts".*

Le lecteur redécouvre ici ce que plus haut nous avons appelé les rêves, voire les fantasmes, du jeune Nassau, à savoir "l'exploration des terres de l'intérieur".

Retour au quotidien

Durant son second séjour à Talagouga, Valentine partagera son temps entre les soins aux malades et l'enseignement. *"La simplicité de sa totale consécration"*, pour reprendre les mots d'un de ses collègues missionnaires, et le rayonnement de son visage, ont amené les autochtones de Talagouga à lui donner comme prénom indigène : *"Celle qui sourit toujours"*.

Notre ambition étant de faire connaître, non seulement les actions accomplies par nos héros, mais aussi leurs écrits, nous laissons la parole à Valentine pour nous décrire une de ses journées de travail à Talagouga.

Talagouga, le 25 mars 1906. - Je voudrais aujourd'hui, en vous parlant un peu de notre Talagouga, vous donner de mes nouvelles, à tous ensemble, puisque je n'arrive pas à le faire pour chacun en particulier, et que mon silence prolongé vous étonne parfois.

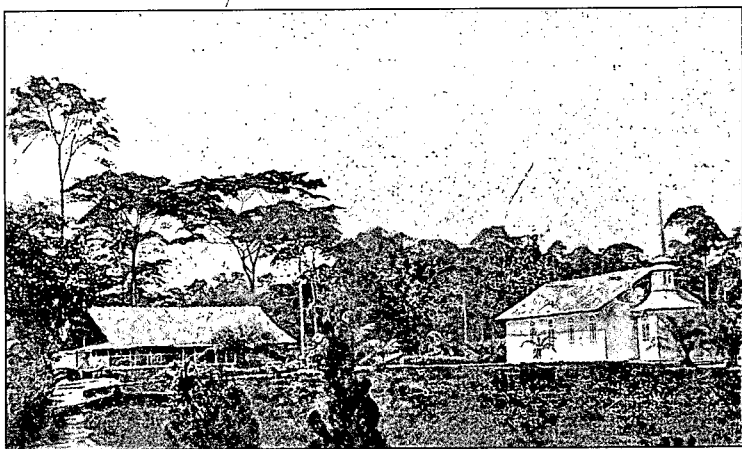
C'est dimanche après-midi, un moment où j'écris rarement, puisque, après la fatigue de la semaine, je me sens comme un vrai chiffon. Pourtant le bateau peut venir après-demain et je tiens à ce que vous ayez une lettre.

De la véranda sur laquelle je vous écris, mes yeux errent sur les grandes branches frêles d'un cocotier, les prés verts, le toit brun de l'école de garçons, à demi caché par les palmiers de l'allée qui mène à l'église. En ce moment, Ombagho y fait l'école du dimanche aux enfants, garçons et filles, et j'entends de loin le beau cantique : "Seigneur, donne-moi des ailes", traduit en pahouin, enlevé avec enthousiasme par toutes ces voix d'enfants et les basses graves des jeunes gens. Si vous étiez ici, vous sentiriez comme moi un frisson d'émotion profonde vous étreindre ; vous auriez le sentiment que Jésus est à l'oeuvre et puis aussi, qu'il fait beau et bon vivre en mission.

Avant Schweitzer...

Tout est contraste dans notre vie ; il y a une demi-heure, c'était une scène d'un tout autre genre. Un homme et sa jeune femme étaient venus d'un village voisin, amenant avec eux une pauvre petite loque humaine, un bébé d'un mois qui n'était plus qu'un misérable squelette ; c'était navrant à voir, ce bébé souffrant et déjà mourant. Que dire aux parents ? Il était trop tard pour essayer quoi que ce soit. C'était le père qui le tenait ; la mère était à côté, impassible et renfermée, comme insensible à ce qui se passait.

J'ai essayé, doucement, de leur dire que je ne pouvais rien, qu'aucun médicament ne pouvait plus sauver le pauvre petit être, et ils sont partis, calmes en apparence.



Vue sur la station de Talagouga en 1908

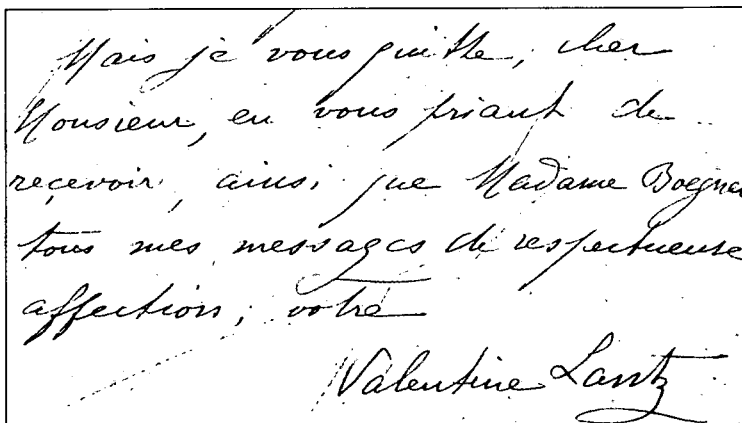
Dix minutes après, on entend des cris, des cris d'appel, d'angoisse : quelqu'un à l'eau ! C'était la pauvre mère qui, après être montée dans la pirogue, s'était précipitée dans le fleuve pour se noyer, elle qui tout à l'heure avait l'air si froide.

Le mari, embarrassé par l'enfant, avait dû déposer celui-ci au fond de la pirogue et se jeter à l'eau pour sauver sa femme, tout en criant au secours. Une pirogue d'enfants, attirés aux premiers cris, l'ont aidé ; elle ne voulait pas se laisser hisser hors de l'eau et se raidissait de tous ses efforts. Assise de nouveau dans la pirogue, elle a repris et bercé l'enfant qui criait, mais sans relever la tête ni regarder autour d'elle. Pauvre femme ! Et combien d'autres, qui, comme elle, perdent un, deux, trois, quatre enfants successivement, faute de soins, par ignorance, et aussi à cause de l'égoïsme de ceux qui sont sans Dieu et sans espérance. Cette femme avait du mauvais lait ; c'est, dit-elle, la première cause de la maladie de l'enfant. Eh bien ! Dans tout le village, parmi toutes les autres parentes ou amies, il ne s'est trouvé personne pour l'aider à nourrir le pauvre petit. Il est excessivement rare qu'une femme consente à nourrir un enfant qui n'est pas le sien. C'est affreux combien il meurt d'enfants en bas-âge par manque de soins éclairés, d'autres sont emportés par le 'mabara', une affreuse maladie qui consiste en gros boutons charnus qui éclosent sur tout le corps et qui, non soignés, finissent par amaigrir et épuiser l'enfant. Les noirs passent presque tous par cette maladie, comme les enfants, chez nous, par la rougeole ; mais elle est autrement meurtrière.

Dernièrement, une femme me disait : 'J'ai eu sept enfants, il m'en reste deux' et une autre : 'J'en ai eu cinq, il m'en reste un'. Et ces cas ne sont pas rares, au contraire.

En ce moment, nous avons la joie, avec l'aide de Dieu, d'opérer le sauvetage d'un de ces tout petits. Quand nous étions à Sam-Kita, Alice Degallier et moi, nous y avons trouvé un misérable bébé, de six mois peut-être dont la mère était morte, et que les Pahouins avaient d'abord essayé de nourrir avec du suc

de bananes et de canne à sucre. C'était une pauvre fillette, maigre, maigre, avec de grands beaux yeux tristes. Depuis quelques jours, elle était arrivée sur la station et Mme Faure lui donnait du lait stérilisé, à la cuillère. Nous avons offert de l'emmener à Talagouga, où les petites filles de l'école pourraient nous aider à prendre soin d'elle. J'avais heureusement des bouteilles et des tétines ; depuis lors, bébé boit ses biberons avec avidité, augmente à vue d'oeil, et devient jolie à croquer. Elle a son petit lit au dortoir : une vieille caisse remplie de vétiver séché, recouvert d'une vieille robe. Elle fait la joie des filles et passe mille fois de bras en bras. On l'emmène aussi à l'école. Nous l'avons appelée 'Anyinga', ce qui signifie littéralement: "Elle a vécu", c'est-à-dire : 'Elle a été sauvée.'



Mais je vous prie, cher
Monsieur, en vous priant de
recevoir, ainsi que Madame Boegner
tous mes messages de respectueuse
affection, votre
Valentine Lantz

Fac-similé d'une lettre de Valentine Lantz à Alfred Boegner

Dimanche soir. - Je viens terminer ma lettre ce soir, car demain le tourbillon de la semaine reprend et je sais d'avance que je n'en trouverai pas le temps. Je voudrais vous faire

comprendre ce qu'est ma vie et comment il se fait que j'écrive si peu ; mais il faudrait que vous fussiez ici pour vous en rendre compte vraiment. N'importe, essayons.

Prenons un jour, le mardi par exemple.

Levée à six heures et demie, avant déjeuner, je cours au poulailler donner du grain à mes poules, veiller à ce que tout soit en ordre, car, pour ces choses, on ne peut guère se fier entièrement aux indigènes ; ils n'ont absolument pas idée des soins à donner aux animaux domestiques, ni persévérance pour le faire. Après cela, c'est le moment du biberon d'Anyinga, puis du déjeuner.

Aussitôt après déjeuner, j'enfile ma blouse de pansements et me rends sur la petite véranda où est installé notre primitif petit dispensaire : deux bancs et une armoire pleine de médicaments. Elle est noire de monde, je puis à peine circuler, car non seulement les bancs, mais le plancher aussi est encombré de malheureux, accroupis. L'un a une plaie à la jambe, l'autre un pied rongé, affreux à voir ; un homme a des plaies aux deux jambes, au bras, dans le dos, partout ; une pauvre femme a l'épaule déjetée, le haut de la poitrine, l'aisselle, le cou, couverts de plaies : un triste, bien triste ensemble de misères. La plupart de ces gens viennent régulièrement, tous les deux jours, de villages souvent assez éloignés. D'autres, les plus gravement atteints, ceux qui viennent de plus loin, passent sur l'île le temps nécessaire à leur guérison, puis retournent chez eux, racontent aux autres, et ainsi la renommée de l'île, où on soigne les malades, où les plaies guérissent, où l'on ne se moque pas de ceux qui souffrent, se répand au loin.

La petite table avec les cuvettes et les médicaments est vite dressée et alors commence le défilé, qui dure deux bonnes heures. Chacun est nettoyé, pansé, bandé et redescend clopin-clopant de la véranda, non sans avoir dit auparavant un 'Abora

(merci) madame', qui vient du coeur. Tout en travaillant, j'écoute les conversations : 'Si j'étais resté au village, je serais mort ; c'est la mort qui est dans ces plaies... ; on se moque de nous, on nous laisse dans un coin. Ah ! les Pahouins n'ont pas de pitié...' Une autre : 'Est-ce que vous verriez une femme pahouine soigner toutes ces plaies sans faire la grimace, comme si cela ne sentait pas mauvais, et sans se faire payer encore ! Chez nous, c'est toujours : 'Donne- moi une poule, alors je te soignerai. Donne-moi un pagne, puis je te soignerai '. Eh ! c'est Dieu qui bénit vos médicaments pour qu'ils agissent si bien. Ce sont des femmes chrétiennes qui font des réflexions dans le genre de cette dernière, devant toutes les autres, sans aucune fausse honte.

Et ainsi, à chaque fois, c'est 20 à 25 malades qui s'en vont soignés ; et cela sans compter les petites filles qui ont aussi des plaies et quelques femmes qu'Alice soigne à son tour les lundi, mercredi et vendredi ; moi c'est les mardi, jeudi et samedi.

Oh ! qu'un docteur aurait à faire, non seulement parmi les missionnaires, mais parmi les noirs, et comme ils viendraient en masse se faire soigner ! Nos Pahouins sont des gens de bon sens et qui certainement ont moins de superstition que d'autres peuplades ; je m'en convaincs toujours plus en lisant le Journal des Missions. Ils ont expérimenté que les médicaments des blancs agissent plus vite et mieux en général que les leurs ; alors, pourquoi ne pas s'en servir ? Évidemment, il y a des exceptions, des cas de gens qui vont se soigner dans leurs villages avec des médicaments indigènes et des fétiches, qui tueront même une chèvre pour baigner dans son sang le malade qui est à toute extrémité ; mais quand même, une grande porte nous est ouverte, et comme l'on peut faire du bien par ce moyen !

Mais je reviens à ma journée : les jours de dispensaire,

mon aide, Engamvugha, commence toujours l'école, seul, à 9 heures, ce n'est qu'à 10 heures environ, après m'être lavée et désinfectée les mains et avoir donné le menu du dîner à Obam, chargé de faire notre cuisine, que je puis me précipiter à l'école à l'autre bout de la station.

Le soleil est déjà de feu et j'arrive là-bas, baignée de sueur.

Je trouve mes 35 garçons occupés déjà à lire et à écrire. Vous vous étonnez peut-être de ce nombre, puisque nous n'avons plus d'internat officiellement autorisé par le Comité. Voilà : nous avons d'abord une certaine quantité de petits externes, enfants de gens habitant sur la station (dont les 2 garçons d'Ombagho) ou venant des villages des environs ; puis les internes qui n'ont pu être pris qu'à condition de renvoyer les ouvriers pahouins de la station, et ces enfants plus et de meilleur ouvrage que les ouvriers. Ils travaillent ferme tous les matins, de 6 heures 1/2 à 8 heures, et toutes les après-midi, de 2 à 4 ou 5 heures : ainsi nous avons pu garder quelques garçons, les meilleurs, ceux que cela faisait trop de peine de renvoyer chez eux, dans "les ténèbres", comme ils disent eux-mêmes.

C'est alors, jusqu'à midi, une succession de dictées, lectures, calcul, histoire sainte, chant, et, comme les élèves sont de force très différente, ce n'est pas facile de tout faire jusqu'à midi, dans une même salle. Et cependant, nous avons une belle grande salle d'école et nous ne pouvons pas nous plaindre, en pensant au misérable poulailler, menaçant ruine, qui est l'école des filles.

A midi, retour à la maison, en faisant un tour à la cuisine des garçons et à leur dortoir.

Nous nous dépêchons, Alice et moi, pour pouvoir enfin nous reposer un peu jusqu'à 2 heures. Il fait chaud, lourd ; les gouttes de transpiration perlent sur les bras et les mains, et,

après le tourbillon de la matinée, on ne se sent pas, oh ! mais vraiment pas le courage d'écrire ; tout au plus de faufiler quelques ouvrages de couture, ou de faire quelque raccommodage urgent. M'en blâmeriez-vous ? Non, je suis sûre que vous comprenez, en vous remémorant certaines journées d'été de chez nous où chacun gémit sous la chaleur torride. Ces chaleurs sont notre lot neuf mois sur douze, et il faut marcher quand même, et faire le travail que Dieu place devant nous.

Mais je reviens encore à mon mardi. Deux heures, la cloche sonne, je prépare la véranda pour les femmes des catéchistes et autres qui viennent pour leur leçon de couture, de 2 heures à 4 heures 1/2. Elles sont nombreuses, beaucoup viennent avec leurs enfants ; aussi la réunion est plutôt pittoresque et bruyante. J'ai beaucoup à faire à donner de l'ouvrage de-ci, de-là, à répondre à ceci ou cela. Dans les moments d'accalmie, où les bébés sont sages, nous apprenons quelques-uns des cantiques du nouveau recueil. J'aime énormément ces réunions toutes pahouines, où l'on peut causer de tout très simplement, où ne règne aucune contrainte. Que Dieu les bénisse, toutes ces femmes, c'est tout mon désir. Beaucoup sont d'anciennes filles de l'école, encore élèves de Suzanne (Mme Allégret) ou d'Hélène (Mme Junod, née Kern), et qu'on aime comme des enfants.

A 4 heures 1/2, un verre de citronnade (nous avons d'excellents petits citrons) ; puis un nouveau tour de poulailler, un tour dans le ménage, ici et là quelque chose à mettre en ordre, donner à Obam le souper pour le soir, et voilà le soleil qui disparaît derrière la colline. C'est le moment de fraîcheur relative, le moment de faire un tour de station, de voir, 'ici un malade, là-bas les garçons qui préparent leur petite popote du soir ou le quartier des élèves catéchistes tout grouillant de bébés.

La femme qui sourit toujours

Alors la cloche du soir ne tarde pas à sonner. Tout le monde se réunit à la chapelle pour le culte, Alice avec ses filles, moi avec mes garçons, les élèves catéchistes, les femmes, etc.

Je les aime tant, ces cultes du soir ! On se sent une grande famille. Les chants, nos beaux chants nouvellement traduits, sont bien enlevés. A la sortie, une foule de mains, grandes et petites, se tendent vers nous. Ce sont des 'Ibanga' galoas, des 'Alu mvé' pahouins (bonne nuit) de tous côtés. Puis, par les chemins blancs de clair de lune ou sous les étoiles scintillantes de notre ciel d'Afrique, chacun rentre chez soi ; la brousse chante déjà son chant monotone, les millions de petits insectes qui se réveillent la nuit, sont en joie. Comment vous décrire le charme de la terre d'Afrique ? Il faut l'avoir goûté.

C'est le soir, on a soupé en rentrant du culte ; voilà le moment où, enfin, il faudrait écrire à ceux de là-bas... Mais le dos fait mal, on se traîne, et la tête, la tête surtout, est incapable d'un effort. Ou bien il y a une pile de cahiers qui n'ont pu être corrigés dans la journée, ou des bandes à préparer absolument, car le lendemain, c'est le jour des malades. Et c'est ainsi que l'on remet les lettres, de jour en jour, jusqu'à ce que le moment du courrier soit tout près. Alors, c'est un vigoureux coup de collier, on veille tard quelques soirs, sans pourtant écrire tout ce qu'il faudrait ni à tous ceux auxquels on voudrait, et l'on s'en ressent plusieurs jours après.

Me pardonnerez-vous de tant vous négliger, chers parents et amis ? Que ces lignes vous apportent toute mon affection ! Qu'elles vous disent que, malgré tout, je pense à vous ! Merci pour tout ce que vous faites pour nous ; merci pour vos prières. Merci et continuez.

Au revoir, et que Dieu vous et nous garde !

Le 30 mars 1906, Valentine écrira encore à une amie un courrier dont quelques lignes ont été conservées : *"De tous ceux qui étaient ici [à Talagouga]) il y a un an, il ne reste que moi. C'est triste, ces départs continuels, et la vie ici n'est faite que de cela. Il vous prend une nostalgie de quelque chose de stable, de définitif, qui n'est pas de cette terre..."*

La mort de Valentine Lantz

Le 5 avril 1906, six jours après avoir expédié cette lettre, Valentine Lantz avait rejoint cette contrée stable qui n'est pas de cette terre. Une crise de paludisme, suivie d'une fièvre bilieuse hémoglobinurique, l'a emportée en 4 jours !

Les dernières heures de Valentine ont été longuement évoquées par les missionnaires présents à son chevet et le récit de sa mort a été publié dans le Journal des Missions.³⁷

Daniel Couve note que *"le samedi 31 mars, elle soignait encore des quantités de malades sur la véranda si chaude... Lorsque je passai, elle venait de finir et en était soulagée. Cependant la fatigue n'avait pas été, en apparence, plus grande qu'un autre jour..."* Le soir, elle avait un peu d'hématurie, mais le lendemain elle se sentait mieux. C'est dans la nuit du dimanche au lundi qu'une fièvre violente se déclara. Le matin, on fit venir le médecin de N'jolé qui restera auprès d'elle jusqu'à la fin.

"Le mardi matin - rapporte Couve - elle me demanda si elle était dangereusement malade, me disant qu'elle aimerait savoir franchement ce qu'il en était, qu'elle n'avait pas peur de la mort, mais qu'elle voudrait être prévenue. Je lui dis que nous la savions très sérieusement malade, mais que nous espérions de

37 JME, 1906, 1 pp.300 ss.

tout notre cœur la garder. A quoi elle répondit : 'Il en sera ce que Dieu voudra'."

Le lendemain, la température ne baissait toujours pas et le médecin était très inquiet. La malade elle-même se sentait mourir. *"Elle nous fit ses adieux - écrit Couve - d'une façon joyeuse presque triomphante ! Elle était calme, heureuse et semblait sourire à la grande joie qui l'attendait là-haut ; elle disait : 'Jésus, viens ! Viens me chercher !' Elle appelait son mari et son petit René... Nous lui citons des versets et elle disait : 'Encore, encore !'*

Tard dans la soirée du mercredi, la mourante eut une vision dont le récit qu'en fit le missionnaire mérite d'être entièrement cité.

"Elle ne pouvait pas dormir, son esprit travaillait sans cesse, elle entendait des cloches et des chants dans le lointain. Elle ne distinguait plus bien ce qui était dans la chambre et nous disait après un instant de silence : «Je reviens de bien loin, mais cela va mieux... Qu'il fait noir ! je ne vois pas très bien ; marchez-vous avec moi dans ce sentier étroit et sombre ? C'est bien difficile, mais derrière cette porte, je vois une grande lumière !... La voyez-vous aussi ? Ah ! c'est bien beau !... Êtes-vous toujours avec moi dans ce chemin ? Oui, n'est-ce pas ? Et vous aussi, vous voyez la grande lumière ? Mais, le docteur, croyez-vous qu'il la verra aussi ?"

Nous sommes ici en présence d'une expérience, bien connue aujourd'hui, sous le nom anglais de Near death experience. (N. D. E.)

De quoi s'agit-il ? Un grand nombre de personnes sortant d'un certain type de coma profond parlent de leur expérience en termes similaires. Après avoir traversé un long couloir sombre, elles se sont retrouvées dans une région inondée de lumière et de chaleur agréable ; beaucoup y ont rencontré des

proches décédés. Un très sérieux journal médical, «*The Lancet*», a étudié ce constat sous un angle statistique. Plus de la moitié des témoignages insistent sur la conscience d'avoir franchi le seuil qui mène de la vie à la mort et sur les émotions positives ressenties durant leur coma. La perception d'une grande lumière après passage d'un tunnel, l'observation d'un paysage céleste et la rencontre de personnes décédées sont relatées par un tiers des sujets étudiés. Dans un quart des cas, ils disent avoir vu se dérouler devant leurs yeux une sorte de vision panoramique de leur vie.

Les chercheurs ont par ailleurs constaté que la fréquence des NDE était inversement proportionnelle à l'âge des patients, l'expérience survenant surtout chez les personnes de moins de 60 ans. Les femmes ont eu des NDE plus profondes que les hommes.

Hélas, Madame Lantz ne reviendra que peu de temps dans le monde des vivants. "*A minuit un quart - écrit Couve, qui veillait Valentine -/c'était fini : elle était entrée dans la joie parfaite*". Elle avait 33 ans.

A Talagouga et dans toutes les stations du Congo, ce fut la consternation. "*Oh ! mon missionnaire - s'écrie un homme du nom de Mbumba - dis-moi que ce n'est pas vrai, qu'elle ne nous a pas quittés, notre mère aimée ! Oh ! ma mère ! ma mère !*"³⁸ Hermann, le collègue missionnaire alsacien de Valentine, raconte que le jour de l'ensevelissement, Esobam, un païen, est venu de loin, avec sa femme, simplement pour dire : "*Elle m'a beaucoup aimé, elle a soigné ma femme et mes trois enfants ; oui, c'est par elle que nous avons su ce que c'est que l'amour*". A titre personnel Hermann dira : "*Elle était vraiment, aux yeux des indigènes, une représentation de l'amour de Jésus. La façon dont elle les soignait, dont elle leur parlait, lui ouvrait tous les cœurs...* puis il ajouta ces propos que, partiellement, nous avons déjà entendus :

38 In Memoriam pp.102.ss

La femme qui sourit toujours

"Depuis son retour ici, il y a dix-huit mois, elle a été l'âme de notre station..." A la simplicité de sa totale consécration [s'ajoutait] ce paisible sourire qui l'a fait surnommer par nos Pahouins

*"Monega a myera ñgeñ ése",
c'est-à-dire
'Celle qui sourit toujours'*

A présent elle repose à jamais au cimetière de Talagouga, auprès de son cher petit René dont elle aimait tant aller visiter la tombe, au coucher du soleil, là-bas sous le grand arbre, recouvert de la belle liane violette".

Annexe : Deux lettres de Valentine Lantz

1. Noël 1900

Le hangar qui sert d'église était orné de grandes palmes, et dans le fond, près de l'estrade, l'immense palmier étendait ses longues branches flexibles, plus gracieux et plus beau que je ne me l'étais figuré. Toute la journée, il avait fait étouffant, et, au moment de quitter la maison pour aller allumer l'arbre, voici la tornade qui éclate, un vent violent, de grands coups de tonnerre, et une de ces pluies africaines ! Après avoir attendu un moment pour laisser passer le plus fort, nous nous acheminons, Édouard et moi, armés de manteaux et de parapluies, à travers les flaques d'eau qui couvraient déjà le petit chemin. Arrivés à la chapelle, il a fallu attendre encore ; le vent était trop violent. Mais enfin, on a pu allumer et l'arbre rayonnait dans toute sa splendeur pendant que les enfants entraient deux à deux, remplissant tous les bancs, et qu'on chantait le cantique "*Yésu, o tagha me lure*". - "*Jésus ne me laisse pas !*" A travers les grandes branches lumineuses du palmier, nous voyions toutes ces petites figures noires, joyeuses, étonnées et bientôt retentissaient tous les cantiques connus : "*Jésus est né...*" "*Aux enfants de notre âge...*" Puis, "*Stille Nacht*", "*O du fröhliche...*", traduits en pahouin. Et ces chants remplissaient le hangar, accompagnés souvent de grands coups de tonnerre ou du vent qui grondait dans la brousse tout près.

Ce soir-là, je crois que ce soir, comme jamais encore, je me suis sentie en Afrique. C'était si étrange, ce cadre pour une fête de Noël ! Et cependant, je ne m'étais jamais encore sentie tellement "chez nous".

Je crois que ce soir, Noël nous a révélé subitement combien nous sommes attachés à ces gens qui nous entourent, à

ces enfants, à ces ouvriers, à tous ces Pahouins. Le palmier s'était éteint, mais je crois que beaucoup de lumière remplissait tous les coeurs !

Vous ne pouvez pas vous figurer comme c'était beau, ce palmier de Noël ; il était immense et remplissait tout le fond de la chapelle de ses belles branches retombantes. Huit jours après, c'était la communion et huit catéchumènes recevaient le baptême. Il y avait eu énormément à faire toute la semaine ; ces messieurs avaient dû interroger tous ceux qui, en grand nombre, étaient venus pour "prendre le travail de Dieu". Quelques garçons et dix des fillettes ont aussi demandé à devenir catéchumènes. Il y a eu sans doute une part d'entraînement dans cette venue en masse ; mais il paraît que quelques-uns ont bien répondu, et, si un ou deux de ces petits coeurs s'étaient donnés sincèrement, quelle joie ce serait !»

2. 23 janvier 1906.

Il fait chaud, chaud ! Je sens de vrais petits ruisseaux couler le long de mon dos... et c'est le 23 janvier, vous gelez !...

Nous avons quitté Talagouga ce matin, à 7 heures, par un temps gris assez agréable et nous sommes descendus à Samkita, Mlle Degallier et moi, en pirogue. Les seuls évènements du voyage ont été de voir, de loin, sur un banc de sable, un hippopotame sortant de l'eau, et, un peu avant cela, la rencontre de trois petites pirogues de Pahouins, poursuivant à toute vitesse, avec force cris, une autre pirogue montée par deux hommes. Ils venaient, paraît-il, de voler une femme.

La femme elle-même n'était plus dans la pirogue. Les voleurs avaient dû la débarquer dans la brousse pour la soustraire aux recherches. Ils ont été rejoints et pris ; mais nous n'avons pas

pu suivre plus longtemps les débats ; il était tard et il fallait arriver à Samkita. Nos hommes ont donc recommencé à pagayer, et bientôt les petites pirogues étaient hors de vue et le grand silence du fleuve, bordé par la grande forêt, nous avait repris.

Hier, nous sommes allées visiter l'annexe d'Elone Bito. Notre pirogue longeait la rive où, de loin en loin, s'échelonnent les villages cachés dans les bananiers ; à chaque village, on s'arrêtait un instant et le chef de la pirogue criait aux gens, de sa voix qui portait loin : "Que ceux qui veulent demander le baptême viennent à la station aujourd'hui encore !" ou quelque autre message de ce genre dont M. Faure l'avait chargé. Du village on répondait : "Hô... ô... ô !" et la pirogue reprenait sa course.

L'annexe est très jolie avec sa petite case en tôle, sur pilotis. Nous avons retrouvé Okengé, un vieux catéchiste qui autrefois travaillait à Talagouga. Autour de la maisonnette, des palmiers, des caféiers, des goyaviers, etc..., un vrai jardin.

Nous nous sommes installées sur la petite véranda pour manger ce que nous avons emporté, pendant qu'Okengé faisait ses préparatifs pour rentrer avec nous à la station. Toute une foule de pahouins, hommes, femmes et enfants, nous entouraient, nous regardant manger et causant avec nous. J'ai revu plusieurs filles de l'école, anciennes élèves de Mlle Kern ou de moi-même, femmes ou grandes jeunes filles à présent et presque toutes fidèles. Deux d'entre elles sont même d'anciennes élèves de Mme Allégret, des tout premiers temps.

Puis nous sommes allées visiter un village à quelque distance. Il n'y avait pas grand monde en ce moment ; tous étaient occupés, en ce temps de famine, à la recherche de fruits sauvages, surtout un fruit à gros noyau dont ils rôtissent l'amande. Deux hommes, quelques femmes, des enfants ne nous ont pas

moins très bien reçues ; j'aime tant à causer ainsi de case en case. Un petit enfant, qui n'avait jamais vu de femmes blanches, s'est mis à crier en nous voyant ; le pauvre petit était couvert de certaines plaies appelées mabara et avait le corps enduit de médicament, une graisse mêlée de terre de rougeâtre qui lui donnait un air horriblement barbouillé.

Trois vieilles femmes nous ont fait cadeau de petits paniers pleins d'*asia*, fruits de la brousse que j'aime beaucoup. Je ne voulais pas accepter, sachant combien peu ces pauvres gens ont à manger, mais elles m'ont absolument forcée à les prendre. Un homme m'a fait le compliment que je parlais le "nya fan", le vrai pahouin, compliment auquel je n'ai pas été peu sensible

Après avoir dit adieu à ces amis, - adieu qui se borne à un "Nous partons !" auquel ils répondent : "Va en paix" - nous sommes remontées en pirogue et sommes revenues à la station, le soleil couché, par une délicieuse petite brise qui balayait le fleuve.

Demain, c'est la "fête" de la communion avec service le matin et l'après-midi.

Avant Schweitzer...

Chapitre 3

Le missionnaire rebelle,

ou

l'homme qui avait raison trop tôt.

Avant Schweitzer...

Dans notre quête de renseignements sur la "préhistoire" de l'hôpital Schweitzer de Lambaréné, un détail du Journal de la Société des Missions évangéliques de Paris de l'année 1902 a retenu notre attention. Voici ce texte :

*"Depuis la mort de M. Lantz, le Comité se préoccupait de l'envoi, aussi prompt que possible, d'un missionnaire au Congo... Il désirait cependant attendre le moment où l'élève missionnaire sur lequel il comptait, avait terminé ses études de médecine et reçu la consécration ; dans ces conditions, il ne s'était pas cru libre de publier son nom avant la décision définitive..."*³⁹

Qui donc était ce jeune missionnaire, étudiant en médecine, appelé à servir sur les rives de l'Ogooué ?

Son nom : **Maurice ROBERT**

Le docteur Schweitzer évoque Robert dans deux contextes fort différents.

Dans un compte-rendu rédigé à Lambaréné et daté "fin juin 1913", il relate ses premières expériences de médecin en Afrique. Un peu étonné de son succès rapide auprès des malades, il écrit : *"Les indigènes ont une très grande confiance en la médecine des blancs. Cela est dû pour une bonne part au fait que les missionnaires de l'Ogooué les ont traités depuis une génération avec dévouement et parfois avec une réelle compétence. Il faut citer en particulier Madame Lantz, missionnaire alsacienne à Talagouga et Monsieur Robert à N'Gômo, actuellement gravement malade en Europe"*.⁴⁰

³⁹ JME 1902, I p.263

⁴⁰ Texte repris dans l'ouvrage "A l'orée de la forêt vierge". Édition Albin Michel, 1952 p.56.

Dans un autre texte, consacré aux "*problèmes sociaux de la forêt vierge*", portant en exergue "*Sur le fleuve, 30 juillet au 2 août 1914*", Schweitzer, réfléchissant aux rapports entre noirs et blancs, écrit : "*Allier la bonté à l'autorité, tel est le secret des vrais rapports avec les indigènes. L'un de nos missionnaires, M. Robert, quitta la société des missions il y a quelques années, pour vivre parmi les noirs comme un frère, entièrement. Il se bâtit une petite maison à proximité d'un village, en aval de N'Gômo et voulut être considéré comme appartenant au village. Dès ce jour, sa vie fut un martyre. Il avait perdu son influence en renonçant à garder la distance entre le blanc et le noir. Sa parole n'avait plus valeur d'une 'parole de blanc' ; au contraire, il devait, à propos de tout, discuter longuement d'égal à égal avec les noirs*".⁴¹

Dans les pages qui suivent, nous nous proposons de faire plus ample connaissance avec Maurice Robert, un missionnaire pas comme les autres.

Famille, jeunesse et formation

Maurice Robert est né dans une famille où on est artiste peintre de père en fils, un peu comme chez les Bach on était musicien... Qu'on en juge ! Son grand-oncle, son grand-père, son père et trois de ses frères ont tous été des peintres célèbres à leur

⁴¹ Repris dans le même ouvrage p.163.

Dans les deux citations, le traducteur français omet de dater les textes, contrairement à l'édition originale. Il se croit par contre obligé d'ajouter à chaque fois au nom Robert la mention "aujourd'hui décédé" !

époque respective et aujourd'hui encore fort connus.⁴² Cet héritage familial a fortement influencé Maurice. Nous découvrirons ultérieurement que s'il n'a pas été lui-même peintre, bien qu'il dessina fort bien, la prégnance artistique se lira aisément dans les textes qu'il écrira.

Notons aussi la forte influence du piétisme de ses parents sur l'éducation de Maurice. Si ce courant théologique est à l'origine de sa vocation, il s'en dégagera progressivement pour entrer dans la mouvance du christianisme social.

Jeunesse et première formation (1878-1898)

Né à Bienne en Suisse le 6 juin 1878, Maurice Robert est l'aîné de 10 enfants. Nous venons d'évoquer le milieu artistique dans lequel il a baigné, mais aussi l'ambiance piétiste dans laquelle il a grandi. Mais le père de Maurice relate également dans ses écrits que "*l'éducation scientifique de ses fils aînés*" lui importait. Il leur conseilla très particulièrement l'étude de l'entomologie. "*L'émulation - précise t-il - avait accompli des prodiges, malheureusement l'heure du départ pour l'étranger ne tarda pas de sonner pour mes fils. Ils me laissèrent seul...*"⁴³

Pour Maurice, l'étranger c'était la France ; c'était Paris et l'entrée à la Maison des Missions Évangéliques du Boulevard Arago.

Au préalable, Maurice Robert eut une scolarité, primaire et secondaire, qui mérite d'être brièvement contée.

⁴² Voir en annexe notre excursus sur les peintres de la famille Robert.

⁴³ *Les chenilles*, Léo-Paul Robert. Voir : [www. Gaboly.com/perso](http://www.Gaboly.com/perso)

Les premières années de sa vie se passeront à la campagne, dans une propriété rurale près de Bienne que son grand-père avait jadis acquise. C'est partiellement son père, mais surtout une préceptrice, Mademoiselle Guillaume, qui se chargeront de sa scolarité primaire.

A partir de l'âge de 12 ans, Maurice sera confié, en même temps que son frère Théophile, d'un an son cadet, au pasteur Samuel Robert de Neuchâtel, pour y suivre sa scolarité secondaire.

"L'envolée du nid paternel" fut très dure pour les deux garçons et leur nostalgie grande. Pour les consoler, leur père leur écrivit une longue lettre dont nous voudrions restituer quelques passages : *"Cela m'aurait étonné et fait de la peine si vous n'aviez pas eu et si vous n'aviez pas l'envie⁴⁴. Cela m'est une preuve que votre cœur s'est attaché à la maison paternelle. C'est là un sentiment voulu par Dieu et qui est à la base d'affections plus hautes et plus saintes encore... Nous tenons à ce que chaque semaine une lettre nous arrive de chacun. Entendez-vous pour ne pas dire les deux exactement la même chose. Ce sera un bon exercice de composition. C'est si utile d'avoir la plume facile ; plus tard, vous pourrez mettre ce don au service du Seigneur et faire beaucoup de bien par ce moyen..."*

A l'attention particulière de Maurice, il ajoute : *"Cela ne me surprend pas, mon cher Maurice, que tu aies trouvé tout de suite un compagnon dont tu doives souffrir. Tu auras vu combien le mensonge et la calomnie sont de vilaines choses et tu te garderas bien d'imiter un exemple aussi laid. En pareil cas, prie*

44 Expression suisse pour nostalgie.

*le soir pour le camarade qui a voulu te faire du mal. Cela te donnera de l'amour pour lui".*⁴⁵

En conclusion de sa missive, le père ajoute : "*Je vous donnerai un peu plus tard une boîte pour conserver les lettres... Cela vous fera plaisir de les relire...*"

Cent quinze ans après, le contenu de ces boîtes nous permet de faire plus ample connaissance avec Maurice Robert et son entourage !⁴⁶

Par ces lettres, nous apprenons que Maurice a été, au début de sa scolarité secondaire, un élève plus tôt faible. Son père sera amené à lui faire donner des leçons particulières. La nostalgie de la vie du village le ronge. Dans un courrier destiné à son frère Philippe, il est préoccupé par des questions du genre : "*Est-ce qu'on garde déjà les vaches dans les prés du Ried ? Demande à Étienne des nouvelles des petits porcs...Pourrais-tu me dire si on a ramené le veau de la montagne de Bonjeau...*".

Dans les grandes classes, Maurice sera un bien meilleur élève. Il réussira sans encombre le baccalauréat ès lettres ainsi qu'une année de propédeutique, appelée "maturité en médecine". Cette première initiation à la médecine sera suivie d'une année d'études à la faculté des sciences.

45 Sauf mention contraire, les citations concernant Maurice Robert sont extraites de l'ouvrage *Chronique d'un engagement*.

46 Ces lettres ont été imprimées à usage familial par Monsieur Olivier Robert, le petit-fils de Maurice Robert, en 2003 sous le titre *Chronique d'un engagement (1890-1916)*. Elles ne sont guère accessibles, pour le moment, au public. Nous sommes d'autant plus reconnaissants à la famille Robert de les avoir mises à notre disposition.

Une remarque de l'auteur de ces pages : Encourageons-nous aujourd'hui nos enfants et petits-enfants à enregistrer les E-Mails échangés avec eux ?

Offrons-nous leur des boîtes à CD en lieu et place des boîtes à lettres de jadis ? Mais, peut-être, nos échanges informatiques sont-ils conservés à jamais (et à notre insu) dans la "grande mémoire" par laquelle ils transitent avant de nous parvenir, pour être consultables par les chercheurs des années 2100... ?

Dans le petit ouvrage sur les "*Souvenirs de mon enfance*" le docteur Schweitzer parlera, lui aussi, des difficultés qu'il rencontra au début de sa scolarité et de sa nostalgie du village natal. Comme Robert, il lui faudra également attendre les grandes classes pour devenir bon élève.

Séjour et études à Paris (1898-1902)

Les péripéties de l'entrée à la Maison des Missions

En date du 14 avril 1898, Maurice Robert adressa à Alfred Boegner, directeur de la Société des Missions évangéliques de Paris, une lettre exprimant son intention de se mettre "*rapidement*" à sa disposition comme aide-missionnaire. Après avoir rappelé le cursus suivi jusque là, il précise que durant le semestre à venir, il "*s'en ira faire, à côté des cours à l'académie, un stage chez un architecte.*" Il pense ensuite faire un apprentissage "*chez un ingénieur, puis chez un charpentier, un charron, un jardinier et peut-être un commerçant, pour avoir un peu une idée de tous ces métiers et pouvoir [se] tirer d'affaire, si jamais [il était] chargé de travaux pareils dans la Mission*".

Dans sa réponse, Alfred Boegner conseille à Maurice Robert de poursuivre ses études avant de partir et lui suggère de réfléchir à une formation théologique ou médicale.

La réponse de Maurice, alors âgé de 20 ans, est étonnante. En voici l'essentiel : "*Ma décision est prise maintenant ; elle est la même que celle que je vous ai annoncée dans ma première lettre. Je pense entrer dans vos champs comme aide-missionnaire, parce que je ne me sens nullement les capacités d'un évangéliste. Naturellement, en vous disant cela, je ne pense pas m'abstenir totalement de l'évangélisation ; au contraire, si l'occasion s'en présente, je serais très heureux de soulager un missionnaire en*

allant tenir pour lui une réunion ou en l'aidant dans un devoir spirituel quelconque. Mais, pour en faire une vocation, il me semble qu'il faut des capacités spéciales, un feu, un élan, un don de persuasion que je ne possède à aucun degré. Je pourrais peut-être acquérir ces qualités un jour, et alors seulement me livrer uniquement à l'évangélisation ; mais pour le moment, je crois plus sage de commencer moins brillamment.

Quant à la médecine, j'y réfléchis aussi. Je vous dirai qu'en principe, je suis opposé à la pratique de cette science. Il me semble que pour le traitement des maladies, on devrait marcher beaucoup plus par la foi. Quand je vois les guérisons étonnantes et vraiment miraculeuses qu'on obtient par la prière faite avec foi, je ne comprends pas qu'on ait encore besoin de médecins (sauf pour les cas graves, fractures, contusions, etc.) Je parle peut-être de cas trop particuliers où le malade avait lui-même foi entière en sa guérison et je pense bien qu'il ne pourrait pas en être ainsi chez beaucoup de nos pauvres païens, chez qui souvent la vie chrétienne n'est pas très avancée ; mais malgré cela, on devrait compter sur Dieu beaucoup plus qu'on ne le fait.

En vous disant mes préventions contre la médecine, je ne pense naturellement pas m'abstenir complètement de la pratiquer et je compte bien aller quelque temps dans un établissement quelconque, afin d'y apprendre quelques notions de médecine, surtout de chirurgie..."

Cette lettre au directeur de la Maison des Missions, sera doublée d'une longue lettre du père de Maurice intitulée "Mon cher Monsieur Boegner". Se fondant sur une ancienne rencontre, Paul Robert s'autorise à signaler qu'il partage le point de vue de son fils : «... Le connaissant comme je le connais, je ne pourrais pas l'encourager à entreprendre des études de théologie s'il n'en

témoigne pas le désir. D'ailleurs, à moins d'une intense piété et d'un développement religieux précoce qui ne s'est pas produit encore, je ne le verrais aborder la théologie qu'avec angoisse, sachant combien ces études ont fait de mal déjà là où l'âme n'était pas assise préalablement dans une foi vivante et réelle. La critique moderne en prend tellement à son aise vis-à-vis de l'Écriture, qu'il y a danger à lancer sur ce terrain des jeunes intelligences encore mal afferries. Je vois en revanche les laïques arriver à une puissance de parole inconcevable, simplement par le contact vivant avec Jésus. En face de ces deux alternatives, je ne puis que prier, supplier et attendre.

Quant à la médecine, qui rentrerait plus directement, il est vrai, dans les aptitudes de mon fils, je ne sais que dire non plus. D'une part, je vois de grands dangers également dans les facultés de médecine, d'autre part, vous savez que, sans condamner ni la médecine, ni les médecins, sans juger ceux qui en font usage et plus particulièrement la Mission qui s'associe des médecins missionnaires, je marche depuis quinze ans avec Dieu directement pour mon corps et pour celui des miens, sans parti pris obstiné, sans système, mais simplement par confiance en Dieu qui jusqu'ici nous a donné une foule de preuves de son assistance..."

Le courrier du père de Maurice à Alfred Boegner sera suivi de deux lettres de sa mère à Madame Boegner !

Voici quelques passages extraits de la première : *"Pardonnez-moi de venir vous donner une préoccupation de plus dans ces jours qui précèdent le départ de votre cher mari pour Madagascar... Monsieur Boegner a répondu à Maurice qu'il l'engageait plutôt à faire des études complètes soit de théologie, soit de médecine..."*. Suivent quelques explications sur l'obstination

de son fils, sur son désir de partir de suite comme aide-missionnaire et leur disposition, en tant que parents, de "*payer le voyage jusqu'à la Mission et une partie de son entretien*". Enfin, la missive se termine par une phrase qui en dit long sur le rôle des femmes de l'époque : "*... J'ose donc compter, chère Madame, sur une réponse de votre part pour nous tirer de notre incertitude, une fois que Monsieur Boegner vous aura quittée...*".

Sans attendre la réponse, Berthe Robert reprend sa plume dès le lendemain pour écrire une seconde lettre à Madame Boegner : "*... Vous trouverez peut-être étrange que je vous écrive de nouveau, mais vous êtes mère et vous comprendrez combien tout ce qui touche l'avenir de nos enfants me touche et me préoccupe.*

Nous venons d'avoir une sérieuse conversation avec notre cher Maurice qui me prie de dire à Monsieur Boegner, qu'après avoir bien réfléchi et avoir pris conseil de personnes compétentes, il se décide à poursuivre ses études pour devenir missionnaire... Nous désirons que ces études se passent à la Maison des Missions sous l'influence directe de Monsieur Boegner...". Quelques jours plus tard, Maurice confirmera les propos de sa mère.

A la Société des Missions, il y eut discussion au sujet du cas Robert. En date du 24 juin 1898, dans le cadre d'un rapport confidentiel de la commission des études, nous lisons : "*...il faut évidemment tâcher de retenir ce jeune homme, mais je ne vois pas son emploi, ni le programme d'étude à lui tracer... Je redoute un peu l'arrivée d'un être qui fait des études par contrainte et pour lequel ses parents redoutent tout contact avec l'histoire de la révélation... N'eût-il pas mieux valu entrer dans les goûts de ce jeune homme, l'envoyer à la Mission du Congo, par exemple,*

où il aurait pu faire l'école ? Ses parents payant les frais, il n'y aurait pas eu d'engagement pour l'avenir. Le jeune homme aurait pris contact avec la réalité de la Mission et aurait peut-être demandé à faire des études. Est-il trop tard ?"

Le 28 juin 1898, l'entrée de Maurice Robert à la Maison des Missions est reportée, mais dès le 4 juillet de la même année, son admission sera prononcée !

Dans le registre officiel, nous lisons simplement, sobrement et avec un '*lapsus calami*' en prime : "*Maurice Robert, âgé de 20 ans, fils du pasteur (sic) Paul Robert est admis. Il viendra en octobre prochain.*"

Cette **première "affaire Robert"** est exemplaire du décalage que nous rencontrerons, plusieurs fois encore, entre la relation officielle du cheminement de Maurice et la réalité de ses préoccupations.

Elle illustre aussi un trait fondamental de son caractère, que nous retrouverons au cours de sa trop brève vie : une longue réflexion précède une illumination soudaine ; elle est suivie d'une forte résistance, voire d'une révolte à l'égard de ceux qui osent le contredire ; elle se termine par une humble soumission lorsqu'il arrive à la conclusion que l'interlocuteur pouvait avoir raison.

Élève au Boulevard Arago

Avant de rejoindre définitivement la Maison des Missions, il convenait encore de signer un certain nombre de formules d'engagement. Nous en retiendrons deux. L'une, imprimée, dit : "*Je promets d'être un élève fidèle et soumis, pour devenir plus tard un bon missionnaire*", l'autre est manuscrite et concerne les fiançailles. Les étudiants acceptent "*de ne pas prendre d'engagement*" dans ce sens sans une consultation

préalable du directeur et sont avertis que "le Comité se réserve de retirer des admissions prononcées, l'expérience ayant montré qu'un choix imprudent peut être de nature à compromettre une carrière de missionnaire".

Maurice Robert sera un brillant étudiant. Il porte un fort intérêt aux langues anciennes, particulièrement à sa "chère étude de l'hébreu", une matière qu'il avait déjà apprise durant sa scolarité secondaire. Grand travailleur, il écrit à ses parents : "Combien souvent, vers minuit ou une heure, je suis obligé d'interrompre la lecture de la Bible ou mes cours ; pourquoi ? Parce que je suis fatigué, ce qui ne devrait pas être..." Et un peu plus tard, il dira à l'un de ses frères : "Dans mes dix-huit heures de travail quotidien, je ne réussis pas à faire le travail que je devrais faire". Enfin, dans une lettre à sa mère, il communique les plages fixes de son emploi du temps.

	7h-15	7h-30	8-9h	9-10h	10-11h	11-12h	12h	19h-21-23h
Lundi	Réunion prière	Déjeuner	Nouveau Testament	Ancien Testament	Hébreu	Grec	Dîner	Souper
Mardi	idem	idem	Histoire ecclésiastique	Casé- chétique	Nouveau Testament	Hébreu	idem	idem
Mercredi	idem	idem	M. Couve	M. Couve	Histoire Mission	Histoire prédication	idem	idem
Jaudi	idem	idem					14-16 h Ecole du jeudi (Fornieu)	Soirée Krebs avec les Suisses
Vendredi	idem	idem	Nouveau Testament	Homé- tèque	Ancien Testament	Hébreu	idem	idem
Samedi	idem	idem	Histoire ecclésiastique	Nouveau Testament	Ancien Testament	Symbolique	idem	idem

Après avoir tracé ce tableau, il ajoute : "J'ai oublié de dire que nous avons encore un cours de médecine lundi après-midi... mais il ne vaut pas grand-chose, c'est surtout théorique".

Très rapidement, Maurice donnera aussi des leçons particulières à un élève. Étant l'un des seuls de sa promotion à

devoir payer son écolage, il veut contribuer aux frais qu'il occasionne à ses parents... Brave garçon ! Néanmoins, dans un courrier à son frère, il laisse échapper que "*maintenant ayant de l'argent, ... 220 francs mensuels...*", il pourra librement faire... et se faire... quelques cadeaux !

A partir de sa seconde année d'études de théologie, il s'inscrira en médecine. "*J'ai deux nouvelles occupations qui me prennent beaucoup de temps, l'anglais et la médecine*" confie-t-il à ses parents. Dans un courrier à l'un de ses amis, le père confirmera, non sans fierté - lui qui avait tant d'appréhensions à l'égard de cette matière ! - que son fils "*tient à étudier à fond la médecine avant de partir en Afrique*".

Les réticences de l'un et de l'autre vis-à-vis de l'art médical avaient manifestement cédé !

Un peu plus tard, face à l'énorme programme de travail qu'il s'est imposé, Maurice écrira au directeur des Missions qu'il abandonne l'anglais, car "*pour ma part, je mets la pratique de la médecine beaucoup plus haut, dans mon bagage de sciences nécessaires pour le Congo, que la connaissance de l'anglais*".

En dehors de ses études, Maurice Robert consacre une partie de son temps à des activités sociales dans le cadre des écoles dites du jeudi et du dimanche. Dans un courrier à sa mère, il souligne que cette décision n'était pas facile à prendre. "*Tu peux penser si ça m'en a coûté, ma chère maman, mais j'ai senti que là était mon devoir, ma vocation étant une vocation de dévouement et d'abnégation... Il ne me restera donc libre que le dimanche après-midi. C'est peu pour Paris, mais j'espère que ce sera assez...*".

Les écoles du jeudi et du dimanche consistaient à prendre en charge des enfants particulièrement défavorisés. Voici comment

Maurice parle de ce travail : "Je me mets à aimer tous ces petits enfants qui me sont confiés. Je vais quelquefois les visiter dans leurs pauvres mansardes, mais presque tous sont catholiques, j'ai beaucoup de peine ; j'ai encore l'esprit si étroit : je ne comprends pas qu'un être doué d'intelligence puisse être catholique, que des parents puissent forcer leurs enfants à aller plutôt à la messe qu'à une école du dimanche protestante où on tâche de leur faire beaucoup plus de bien. C'est le cas d'un gamin de mon groupe, Ch. Durand, qui vient à l'école du jeudi mais qui ne peut venir le dimanche, parce qu'il doit aller à la messe. Un autre jour, je suis allé le voir, il était gravement malade. Dans ce pauvre ménage, on n'avait aucune idée de l'hygiène à observer pour un enfant malade. Il avait une dyspepsie flatulente provenant d'un excès de liquide dans l'estomac, eau ou autre. On le faisait se lever, se tenir près du feu pour se réchauffer, mais il grelottait, les fenêtres étaient fermées, l'atmosphère irrespirable. Je leur conseillai de suite de le mettre au lit, de le bien couvrir, de le faire bien transpirer et, pour l'amour du ciel et de leur enfant, d'ouvrir les fenêtres. On ne me comprit pas !"

Revenant sur ses activités parisiennes, il conclut : "Voilà ma vie ; je commence un tout petit peu à me dévouer, à sacrifier mes forces, mon temps, souvent mon argent. Ce que j'ai le plus de peine à faire, c'est à sacrifier mon temps ; j'en ai tant, tant besoin ; si seulement vous pouviez m'en envoyer un peu, ne fût-ce que pour deux sous, je vous serais déjà reconnaissant".

Les familiers du docteur Schweitzer savent combien, durant ses études de médecine, il courrait, lui aussi, après le temps ; ils se rappellent, par ailleurs, qu'il visitait également des familles démunies durant ses études et essayait de s'occuper d'orphelins ou de vagabonds par la suite.

Sur le plan théologique, Maurice Robert a beaucoup changé durant le temps passé à la Maison des Missions. Les échanges épistolaires avec son frère Philippe, de 3 ans son cadet, également étudiant en théologie, en témoignent.

Pétri au départ par le piétisme parental, marqué par un littéralisme biblique extrême, nous lisons deux années plus tard sous sa plume des propos qui méritent d'être rapportés : "*Je rejette tout à fait la doctrine calviniste et même biblique* (c'est nous qui soulignons) *des peines éternelles comme contraire au Dieu de l'Évangile... Si on admet les peines éternelles, je ne voudrais rien du ciel au jour de ma mort et je supplierai Dieu de m'envoyer souffrir avec ceux qui souffrent... Arrière donc l'infâme théorie des peines éternelles que quelques aristocrates élus* (c'est Robert qui souligne) *ont crachée à la face des masses perdues*". Suit un éloge du christianisme social et de ses promoteurs, Wilfred Monod et Élie Gounelle, entre autres.

Dans un autre échange avec son frère, la question de la critique biblique est abordée.

"*Tu traverses actuellement une phase que j'ai, moi aussi, connue et que j'appellerais la première phase de la critique. Une foule de théologiens de la droite suivent cette ligne-là. On veut conserver le plus possible les idées de la Bible ; on professe un immense respect pour elles, mais les progrès de la science, le développement des idées, l'élargissement des horizons opèrent aussi leurs progrès dans notre esprit. Alors, ne voulant pas se séparer de la Bible, on veut à tout prix y faire rentrer ses propres idées. On dit : en somme, le mot éternel signifiait simplement temporaire pour les juifs ; ainsi, tout en conservant une idée, je puis être d'accord avec la Bible. Ceci est un exemple entre mille de la façon dont on tord les textes et dont on leur fait dire un peu ce qu'on veut.*

Il vaut mieux prendre carrément position et dire : voilà ce que pensaient les hommes de tel milieu, de tel pays, de telle époque, soumis à telles influences, à tel état d'esprit susceptibles comme nous de porter des jugements et d'avoir des idées temporaires, non définitives. Il m'est permis, sous le regard de Dieu, de penser autrement qu'eux : ils pensaient cela, moi je pense ceci".

Cette quête de vérité sera aussi évoquée par le jeune Schweitzer, lorsque, réfléchissant au Jésus historique, il écrira : *"Combien la vérité chrétienne aurait plus de puissance dans le monde actuel, si la relation avec la vérité historique avait été, à tous points de vue, ce qu'elle devrait être. Au lieu de lui reconnaître ses droits, chaque fois que la vérité historique la gênait, elle l'a interprétée à sa guise et consciemment ou inconsciemment déguisée, faussée ou niée".*⁴⁷

C'est dans cet état d'esprit que Maurice Robert arrivera à la fin de ses études de théologie. Après un brillant succès aux examens, une grande question se pose à lui : comment continuer ? Terminer les études de médecine à Paris ou les achever à Liverpool ou à Edimbourg pour apprendre en même temps l'anglais ?

Tel était le questionnement de ce jeune homme de 24 ans, et aussi celui de ses parents, auxquels il reste très attaché, lorsque tout à coup nous apprenons son départ imminent pour le Congo. Ainsi commence ce que nous appellerons la **seconde "affaire Robert"**.

Un départ fort précipité

Le départ de Maurice Robert s'est fait dans des conditions tout à fait inhabituelles par rapport aux méthodes, généralement

⁴⁷ Ma vie et ma pensée, p.64.

longues, qui avaient cours à la Maison des Missions. On se souvient qu'entre la première formulation de sa candidature et le départ du docteur Schweitzer pour Lambaréné, près de 9 ans se sont passés !

En 1901, il est vrai que les nouvelles "*remontant du Congo vers le Boulevard Arago*" étaient tout à fait alarmantes. Outre le décès brutal d'Édouard Lantz, l'état de santé de la plupart des missionnaires était préoccupant. Tous présentaient de fréquents accès de paludisme souvent accompagnés de fièvre hémoglobinurique. Le cycle infernal de ces fièvres est décrit - non sans humour d'ailleurs - dans un rapport de cette année particulièrement terrible : "*...les convalescents, soignant les malades, sont, à leur tour, repris et, le lendemain, se trouvent eux-mêmes soignés par leurs malades de la veille...*".

Élie Allégret, missionnaire à Talagouga, a tenu une statistique à ce sujet : "*Sur 8 mois, c'est-à-dire 240 jours, il y avait 100 jours de maladie ! ...Moi-même je n'ai pas eu moins de 7 accès, dont deux très forts, faisant monter la température de 36° à 40°6 ; enfin, grâce à tous les soins employés en pareil cas, et surtout à des draps mouillés dans lesquels on s'enveloppait, la fièvre a pu être vaincue*".

Ce descriptif est suivi d'un appel pathétique, sollicitant un envoi urgent de renfort en missionnaires.

À la supplique d'Allégret, le directeur de la Maison des Missions, sans doute pour convaincre les membres de son Comité, a ajouté la note suivante : "*Nous venons d'apprendre la suppression du poste de médecin colonial à Njolé. Elle s'explique, paraît-il, par des raisons d'économie (déjà!!). Elle n'est pas moins fâcheuse pour notre personnel missionnaire. Si le poste ne devait pas être prochainement rétabli, le devoir de donner*

à nos frères le médecin missionnaire qu'ils réclament depuis si longtemps, deviendrait tout à fait impérieux pour nos Églises".

*C'est dans ce contexte que la Société des Missions a décidé "dans sa séance du 3 mars 1902, sur le préavis de la commission exécutive qui en avait longuement délibéré, le départ immédiat de Maurice Robert".*⁴⁸

Les commentaires qui ont suivi une décision aussi brutale sont intéressants. En voici quelques uns :

"Après une lutte intérieure qu'on comprend facilement, notre ami a accepté cet appel et organisé rapidement, en quelques jours à peine, un départ aussi exceptionnel. Il a dû interrompre ses études de médecine pour lesquels il se sentait un goût très prononcé et qui lui promettaient des succès..."

"Il a renoncé à recevoir la consécration des mains du directeur, comme il en avait fait le projet... En effet, il n'aurait pu assister à la réunion de consécration qu'avec la crainte d'être exposé à manquer le bateau, si le train qui devait l'amener à Bordeaux avait eu quelque retard..."

Des scrupules ont sans doute dû naître dans le cœur de certains administrateurs de la Société des Missions car, est-il précisé, *"si Maurice Robert a dû s'embarquer dans des circonstances aussi anormales, il a eu cependant la douceur d'être rejoint par le directeur qui, partant de Paris avant même la fin de la réunion de consécration de l'Oratoire, a pu arriver à temps pour entourer de son affection notre jeune frère"*.

Quoiqu'il en soit, la cérémonie de consécration des collègues de Maurice s'est achevée par ces mots : *"Nous aimons nous souvenir, en pensant à Robert, que c'est par le sacrifice que Dieu met son sceau sur la carrière de ceux qu'il appelle à le servir"*.

48 Archives DEFAP

Telle est la version officielle du départ de Maurice Robert pour le Congo.

Aujourd'hui, l'accès à une grande partie de la correspondance privée permet une lecture un peu plus complète de l'événement et nous laisse supposer que d'autres motivations ont dû conditionner ce brusque départ.

Voici des extraits de lettres échangées entre Maurice et quelques proches :

Le jour de son embarquement à Bordeaux, il écrit à sa mère : *"...j'ai embrassé tous mes camarades ; arrivé devant Madame Boegner (l'épouse, rappelons-le, du directeur de la Mission), j'étais froid, je n'osais rien lui dire ; elle me dit seulement 'Bon Voyage'. Ce fût tout, mais tout de suite après, elle était de nouveau devant moi : 'Nous ne pouvons pas nous quitter comme cela...'".*

A bord du *Ville-de-Macéio*, le bateau qui fait route vers l'Afrique, il répond à un courrier de son frère Philippe : *"Oh ! comme ta lettre si tendre m'a fait du bien, elle est venue au bon moment, elle m'a aidé à regarder par-dessus le trou noir, au-delà du déchirement douloureux, de l'autre côté de la plaie béante et sanglante qui déchirait mon être en deux lambeaux..."*.

Enfin, en arrivant à Lambaréné, il écrit au directeur de la Mission : *"Je ne sais dans quelle attitude venir à vous... Je n'ai plus le moindre sentiment d'aigreur. Dieu s'est chargé, au cours de mon voyage sur mer, de labourer mon cœur d'où émergeaient d'énormes montagnes d'orgueil. Il m'a fait un peu mieux comprendre ce qu'étaient la vraie humilité et la vraie douceur. Seul avec moi-même, avec ma Bible, avec mon Dieu, j'ai repassé les événements qui avaient pris à mes yeux des contours si tragiques..."*.

Quelles ont pu être les raisons de la révolte, puis de la soumission de Maurice Robert ?

Pour les comprendre, il nous semble qu'il soit important de noter que, bien qu'ayant signé lors de son entrée à la Maison des Missions un document concernant les restrictions aux fiançailles des futurs missionnaires, Maurice n'a pas tardé à rencontrer "*l'élue du cœur*". Dès le 20 octobre 1900, le faire-part annonçant son choix a été publié par ses parents et ceux de sa fiancée.

Faire-part de fiançailles

Monsieur et Madame Pierre de Montmollin ont l'honneur de vous faire part des fiançailles de leur fille Philippine avec Monsieur Maurice Robert, élève à la Maison des Missions évangéliques de Paris.

Les Éplatures, octobre 1900.

Monsieur et Madame Paul Robert ont l'honneur de vous faire part des fiançailles de leur fils Maurice avec Mademoiselle Philippine de Montmollin.

Le Ried sur Bienne, octobre 1900.

La Société des Missions avait-elle donné son accord à ces fiançailles ? On peut le supposer, car Philippine de Montmollin répondait parfaitement au profil d'une future femme de missionnaire. Son père était pasteur "calviniste" en Suisse et orthodoxe dans ses convictions. Philippine elle-même, était dès l'adolescence, engagée dans des mouvements comme l'Espoir, la section jeunesse de la Croix-Bleue.

La publication d'une partie du courrier intime échangé entre Maurice et Philippine, nous permet de connaître bien des détails de leurs premiers amours. Philippine a eu un coup de foudre pour Maurice *"le 10 juillet 1898 dans l'après-midi"* ! De suite elle était sûre que, si elle se *"mariait jamais une fois"* (expression bien suisse!), *ce ne serait qu'avec lui"*.

Malgré cette soudaine illumination, Philippine garde son esprit critique : *"Il a un caractère énergique, il est très intelligent. Peut-être parle-t-il trop aisément... Peut-être est-il poseur ou bien aspire-t-il trop à devenir quelqu'un..."*. Dans une très longue lettre à sa sœur, elle revient sur le fondement même de son amour pour Maurice : *"Oh ! J'ai oublié de te dire pourquoi, au fond, je l'aime tant. Il étudiait les sciences naturelles, il rigolait alors. Mais il reçoit un appel. Il quitte tout... Il aime tellement le milieu intellectuel... mais il sent que Dieu veut justement qu'il renonce à ce qu'il aime tant... il doit sacrifier ses goûts, ses aspirations..."*.

Pour pouvoir suivre son futur mari et pour lui être utile en Mission, Philippine entreprend une formation complète de soignante dans des hôpitaux suisses.

On se souvient que Schweitzer croyait, lui aussi, devoir faire une sorte de *sacrificium intellectu* en se décidant à partir pour le Congo. Et sa future femme fera également des études d'infirmière... Mais le mariage de Philippine et de Maurice est encore bien loin !

Pour l'heure, retenons qu'autour des années 1900, la Société des Missions venait de durcir, en matière de mariages, une politique devenue, au fil des années, assez libérale par rapport aux temps anciens. Seuls des missionnaires célibataires, pouvaient, en un premier temps, se rendre sur les champs d'activité de l'Outre-Mer. Suite à une hécatombe de décès, lors d'une expédition organisée par le célèbre missionnaire François Colliard au Lesotho, la Société décida *"de remettre en cause l'envoi de jeunes personnes, du fait qu'elles se marient pratiquement à la*

*veille de leur départ et qu'elles ont leur premier enfant à peine arrivées..."*⁴⁹

Conjugée aux frustrations liées à l'abandon de la médecine, il nous semble que cette question du mariage ait fortement contribué au développement de cette seconde "affaire Robert".

Par ailleurs, nous savons que le concept même de consécration a posé un problème de conscience à Maurice Robert.⁵⁰ C'est la raison pour laquelle l'étudiant en médecine qui, bien qu'ayant achevé brillamment sa formation théologique, partira avec le titre peu gratifiant de "*missionnaire auxiliaire*"⁵¹.

La question du départ pour le Congo nous confronte, une fois de plus, au caractère bien trempé de Maurice Robert. Elle illustre aussi, une nouvelle fois, la complémentarité, pour ne pas dire le décalage, entre l'aspect avouable et les non-dits des décisions prises...

L'aventure africaine

Le premier séjour au Congo (1902-1905)

Lambaréné (avril à décembre 1902)

Robert quitta Bordeaux le 15 mars 1902. A peine embarqué, le Journal des Missions signalera à ses lecteurs que "*le télégramme annonçant à nos amis du Congo le départ de M. Maurice Robert les a remplis de joie et de reconnaissance*".

49 Voir Jean-François Zorn, *opus cité* p.488

50 Dans une lettre du 18 septembre 1910, Robert écrit à Boegner : "*Rappelez-vous mon attitude très gênée en face de la consécration... Ce n'était pas une question extérieure... la question touchait aux convictions, à la conscience elle-même... En 1905 et en 1908 je ne me sentais toujours pas libre d'accepter la consécration*".

51 Discours de M. de Seynes, président de la Société des Missions, en date du 12 mars 1902.

Il arrivera à Lambaréné le 12 avril 1902. Malgré l'urgence de son départ, il n'est pas sûr qu'à l'arrivée son poste ait été bien défini. Allégret, responsable de la mission du Congo, nous fait part de ses hésitations. *"J'aurais voulu laisser monter Robert tout droit jusqu'à Talagouga... mais il me semble, en envisageant l'intérêt général de l'œuvre, que sa place soit à Lambaréné pour décharger Gall de l'école... Ceci me semble clair, pour le moment du moins. Grâce à Dieu nous marchons tous du même cœur et nous déciderons tous, en faisant abstraction de nous-mêmes, ce qui semblera le mieux"*.

A Lambaréné, les choses iront cependant vite pour Maurice. A Boegner il écrira : *"Dès mon arrivée, j'ai été tout entier jeté dans l'œuvre. Débarqué le 12, je montais en chaire le 13 avril et le 14 avril je prenais des mains de Monsieur Junod la direction de l'école des garçons"*.

Dans une note adressée à la Société à Paris, le responsable de la station missionnaire fait remarquer que *"Maurice Robert s'est mis vaillamment au travail et étudie le galoa avec beaucoup de succès"*. Par ailleurs, *"il se sent déjà vivement attiré par les indigènes"*.

A côté des activités d'initiation à la langue et la prise en charge de l'école, Maurice s'occupe des soins aux malades. Dans le rapport de fonctionnement de la station de Lambaréné pour l'année 1902, Jean Gall, le directeur, note : *"Je ne dirai qu'un mot du soin des malades dont Robert s'est chargé avec l'aide de Mademoiselle Reboul"*. Après avoir évoqué *"la petite infirmerie"* qui permet d'hospitaliser quelques malades, il transmet les observations de Maurice, son adjoint : *"Il est permis de regretter que nous n'ayons pas une installation spéciale. La véranda d'une maison est manifestement insuffisante, sans parler de l'infection"*

dont s'imprègnent les planches sur lesquelles passent, séjournent et repassent, tous les matins, un certain nombre de malades, aux plaies grandes et putrides. Au nom de l'hygiène et des malades, cette installation ne serait pas superflue".

On croit entendre le docteur Schweitzer, parlant de ses débuts à Lambaréné. "Je n'avais aucun local - raconte-t-il ⁵² - pour l'examen et le traitement des malades, et cela m'embarrassait fort. Les risques d'infection m'interdisaient de les recevoir dans ma chambre... Je faisais donc mes traitements et pansements en plein air, devant la maison. Mais quand la tornade du soir arrivait, il fallait en toute hâte rentrer le matériel sur la véranda... Dans cette extrémité, je me décidais à élever au rang d'hôpital la petite construction que mon prédécesseur dans la maison, le missionnaire Morel, avait utilisé comme poulailler..."

Propos sur l'histoire du poulailler du docteur Schweitzer

Dans un rapport, envoyé à la Maison de Missions de Paris, relatant les travaux accomplis par les missionnaires du Congo au cours de l'année 1900, nous avons relevé cette remarque : "A Lambaréné, une nouvelle école de garçons, **une petite infirmerie** et une maison pour les ouvriers, construites cette année, rendent de grands services". C'est le pasteur Paul-Élie Vernier qui est à l'origine de ces réalisations.

Vernier est arrivé au Gabon en septembre 1898, accompagné de sa jeune épouse. "Dans la nuit du 2 au 3 juin 1899", Madame Vernier accoucha d'un enfant "qui décéda le matin même". L'accouchement fut difficile et les pertes de sang de la mère importantes, si bien "que le 10 juin elle mourut d'anémie." C'était là un de ces cas qui conduisit, nous l'avons vu, la Société des Missions à revoir sa politique d'envoi de jeunes couples.

52 A l'orée de la forêt vierge, p.49-50

Vernier continua son travail, mais la perte cruelle de sa femme et de son enfant le sensibilisa aux problèmes de santé. C'est dans ce contexte qu'il décida de construire cette infirmerie destinée à pouvoir assurer quelques hospitalisations. Malheureusement, souvent seul à la station, chargé de l'enseignement et de l'intendance, Vernier n'eut guère le temps de s'adonner aux soins. Très rapidement, il quittera d'ailleurs Lambaréné pour un congé en Europe.

En fait, ce sera Robert qui introduira des consultations régulières et donnera réellement vie à cette petite structure. C'est en ce sens que l'on peut dire qu'il a été *"le fondateur du premier dispensaire de la Mission de Lambaréné"*.⁵³

Robert sera, après quelques mois seulement, muté à Ngomo et la petite infirmerie servira de moins en moins.

Ce n'est qu'en 1908 que Mademoiselle Arnoux, une institutrice et Madame Morel, l'épouse de l'artisan-missionnaire alsacien Léon Morel *"se sont remises aux soins des malades qui continuaient à venir nombreux et pour lesquels a été réaménagée la jolie infirmerie construite jadis par Monsieur Vernier"*.⁵⁴



L'infirmerie-poulailler du docteur Schweitzer

⁵³ Jean-François Zorn, *opus cité* p.104

⁵⁴ Lettre du missionnaire Charles Hermann du 18 juin 1908

En fin d'année il fallait, hélas, suite à un manque cruel de personnel, fermer provisoirement la station de Lambaréné. *"Alors, très vite la brousse envahit les espaces et les bâtiments furent occupés par les chefs de tribus environnantes..."*⁵⁵

En 1910, Robert, au retour d'un congé en Europe, est affecté à Lambaréné et avec lui la petite infirmerie reprend du service et *"la population profite largement de ses conseils"*.⁵⁶

En janvier 1911, Robert démissionne de la Société des Mission de Paris. Nous reviendrons plus loin sur cette décision. Avec son départ, la petite infirmerie redeviendra inutile. C'est alors que, d'après tous nos recoupements, elle servira pendant quelques mois comme poulailler à Morel. Lorsqu'en 1913 le docteur Schweitzer arriva, Morel avait quitté Lambaréné, lui, et sans doute aussi ses poules... pour la station missionnaire de Samkita.

Et c'est ainsi que l'infirmerie-poulailler, devenue disponible, sera élevée *"au rang d'hôpital"*.

Concluons : Lorsqu'un homme simple et modeste de la tribu des Fang veut exprimer sa fierté face aux riches et aux prétentieux, il dit : *"Menda bekfu, ma case n'est pas un poulailler !"* Ce dicton n'est-il pas là pour réhabiliter ce tout premier hôpital du Grand Docteur de Lambaréné !

En juin 1902, le Journal des Missions signale que *"Robert est éprouvé par la fièvre due au surmenage auquel il s'est imprudemment laissé entraîner dans l'ardeur de son zèle et de son amour !"* Il se reposera quelques temps à Ngomo, puis se rendra à Talagouga pour prendre conseil auprès d'Allégret. Celui-ci n'étant pas inquiet, Robert reprend progressivement son service. En octobre, totalement remis, il signale *"qu'il lui est demandé, bien que n'étant pas consacré (!), de présider la communion trimestrielle"*.

⁵⁵ JME 1909, 1 p.57

⁵⁶ *Idem* p.430

Premières impressions africaines

Éloge du travail manuel

Les courriers de Maurice Robert adressés de Lambaréné à son frère Philippe, étudiant en théologie, et son premier grand rapport au directeur de la Maison des Missions, sont des textes, aujourd'hui encore, quasiment inédits. A nos yeux, ils présentent un intérêt considérable, non seulement pour comprendre et apprécier "l'écrivain" Robert, mais encore pour mesurer la force de sa pensée ; nous sommes ici en face d'une vision révolutionnaire de ce que pourrait être la mission civilisatrice du travail en Afrique. Nous ressentons un tel souffle dans ces pages que nous voulons en restituer de larges extraits.

Le rapport à Alfred Boegner est daté : *"fin juillet 1902"*.

"En arrivant ici, et peu à peu en entrant dans l'intimité de l'oeuvre, dans la connaissance plus approfondie de l'âme païenne, de la mentalité des noirs que je vois tous les jours, en étudiant de plus près le milieu où ils vivent, les influences qu'ils subissent, l'hérédité navrante qu'ils portent sur leurs épaules, j'ai été profondément attristé de la misère morale qui pèse sur eux et qui ne fait qu'accroître l'odieuse exploitation des blancs des factoreries ; attristé aussi de la faiblesse du petit nombre de ceux qui travaillent sur ces rives ; effrayé de voir l'oeuvre à faire, si féconde, si riche de promesses, le champ si vaste et si bien préparé, et pour tout cela des hommes bien disposés, il est vrai, mais auxquels il manque cette brillante passion pour les âmes, qui bouillonnait dans l'âme d'un Paul portant ce divin flambeau de l'Évangile, lumineux et tout incandescent, à travers les routes judéo-chrétiennes, grecques et latines.

Ce n'est certes pas une critique que je formule ; si elle

existe, c'est à moi tout le premier qu'elle s'adresse. . . mais j'ai été frappé de l'importance énorme que prenaient ici tout le côté matériel de la vie, le souci de sa propre subsistance, l'hygiène à observer, l'entretien de la station, les ennuis d'une comptabilité compliquée, les arrivages de caisses, tout le temps passé au magasin d'échanges, etc.

Tout cela est nécessaire, salulaire. C'est une école de patience, me direz-vous. Vous me répéterez la parole que disait Monsieur Krüger à sa famille, réunie autour de son lit des derniers jours 'Ce qui m'importe, c'est uniquement d'être fidèle. Dieu ne nous demande pas davantage'. Faire fidèlement son devoir. Oui, mais derrière tous les petits devoirs quotidiens, on ne peut s'empêcher de regarder l'immensité du champ à ensemercer et la profondeur de l'oeuvre à accomplir dans le coeur de chacun des individus ; et de s'attrister de toutes les entraves matérielles qui s'opposent à une oeuvre purement spirituelle au sein de cette vie.

Au lendemain de mon arrivée, on me confiait la lourde charge de la direction de l'école des garçons. C'était là un des mes rêves d'Europe qui se réalisait. J'ai toujours beaucoup aimé les garçons, surtout quand ils traversent cet âge, ingrat souvent, où la vie s'oriente et où le caractère se dessine plus nettement. A Paris, l'école des Fourneaux était pour moi la source d'innombrables jouissances : étudier ces jeunes âmes, la réceptivité de chacune d'elles, suivre leur évolution, connaître le milieu où elles étaient écloses, les influences qu'elles avaient subies, tout cela me captivait, me passionnait. Une visite aux familles d'ouvriers dans le quatorzième et le quinzième arrondissement, et mes jeudis après-midi comptent certainement parmi les joies les plus pures et les plus saines vécues à Paris. Ici, le milieu est à peu près le

même, c'est-à-dire qu'à Paris. Aussi, j'avais souvent à faire à des enfants qui ne se souciaient ni de morale, ni de religion, ou en tout cas, qui n'avaient guère derrière eux de traditions chrétiennes.

Plus j'avance dans l'étude de mes élèves à Lambaréné, plus je suis frappé de la profondeur effrayante du sillon qu'a creusé dans chacune de ces jeunes natures, l'hérédité cent fois séculaire du paganisme.

Ce que je rêve, c'est de créer dans mon école, en vue de ce pauvre peuple galoa qui s'en va, une phalange de jeunes gens forts, courageux, profondément moraux, capables de devenir un jour chefs de leur village, pour en transformer peu à peu les mœurs cruelles, les traditions odieuses de vol, de ruse, de mépris de la femme, de passion des marchandises, etc., et former ainsi à la gloire de Dieu, une nouvelle race qui réagira à son tour contre le paganisme environnant et surtout contre la sordide influence des blancs des factoreries. J'ai dans mon école de très bons éléments, des garçons d'avenir qui pourraient devenir d'excellents chrétiens s'ils vivaient continuellement dans la chaude atmosphère d'une station missionnaire. Mais hélas ! une fois sortis du nid, que deviennent-ils ? Demandez-le à ceux qui sont depuis plus de dix ans sur les rives de ce fleuve.

Dès qu'ils savent quelque chose, lire, écrire, compter, beaucoup ne rêvent qu'une chose : la factorerie. S'asseoir derrière un bureau, devenir petit gratte-papier, voir autour de soi beaucoup de marchandises ! Quel rêve ! Il est vrai que ces emplois sont très bien payés. Les commerçants en ont assez des noirs malhonnêtes et qui ne savent rien faire : ils demandent aux écoles catholiques et protestantes de leur fournir des jeunes gens honnêtes, intelligents, 'débrouillards'. Quel débouché pour une

école évangélique ! Si vous saviez ce qu'est ce milieu des factoreries, des postes civils et militaires. Quelle odieuse école de vol, de ruse, d'adultère, parfois même de meurtre.

La grande raison de cet amour des factoreries, c'est, je crois, le mépris souverain qu'ils ont pour le travail manuel. Passer son temps à écrivasser ici ou là dans un gros livre, copier une ou deux lettres, servir d'interprète, etc., c'est bien plus agréable et bien mieux payé que de travailler à la sueur de son front à quelque travail honorable.

Toujours à propos de ce fameux travail manuel dont je voudrais leur inculquer l'amour, je leur parlais un jour de Booker-Washington, de son oeuvre grandiosement utilitaire et philanthropique et de cette parole, que je crois si vraie, si juste, de ce grand pédagogue : "L'avenir de la race noire est dans le travail manuel". Et certes, il y a assez à faire dans un pays comme celui-ci. Je voudrais, dans la mesure de mes forces, dans la mesure aussi où cet idéal à atteindre n'entravera pas l'autre idéal; celui qui doit passer en toute première ligne, l'oeuvre religieuse, je voudrais contribuer, non seulement à remettre en honneur certaines vieilles industries autochtones abandonnées depuis la grande invasion des blancs, mais aussi à créer dans les villages un certain nombre d'industries indigènes. Demandez à Hay si, avec des bois d'ici, on ne pourrait pas faire de merveilleux objets, et tout d'abord des bois de construction, des meubles de toute première nécessité ; si, avec l'huile de palme qui coule à flot ici, il ne serait pas très facile de faire du savon ; si, avec le cuir de toutes les bêtes qui grouillent ici le long des rives, on ne pourrait pas faire un tas d'objets utiles ; si on ne pourrait pas utiliser plus en grand le café, le cacao, la canne à sucre, la vanille ou même des plantes d'Europe, tels que légumes et arbres

fruitiers ; si on ne pourrait pas faire de très faciles élevages d'animaux domestiques pour approvisionner de viande fraîche les blancs d'ici ; si, avec l'argile, on ne pourrait pas faire des briques pour construire des maisons un peu plus hygiéniques et plus durables, etc.

C'est à ce but que répondrait la fameuse 'école industrielle' dont vous avez entendu parler et qui formerait des jeunes gens capables de devenir un jour maîtres de métiers dans leurs villages.

Voilà bien des rêves, bien des utopies ! Je vous le dis tout simplement. Je vous serais très reconnaissant de ne rien publier encore de moi dans le journal, je me sens trop jeune, trop inexpérimenté, trop porté aux a priori, aux jugements faux et incomplets..."

Un projet politique

Dans une lettre à son frère Philippe, Maurice souligne encore plus que dans son rapport au directeur, le projet politique qui anime ses intentions : *"C'est un travail de longue haleine dans lequel il ne faut pas se ralentir un seul instant. De toute cette jeunesse, je voudrais créer une élite, capable un jour de prendre les rênes du peuple, de mettre le holà à toutes ces mœurs, ces coutumes sauvages, cruelles, pleines de ruses et de jalousie. Tu as appris dans le B A BA du socialisme que pour transformer l'individu, il fallait réformer le milieu ; mais ce milieu ne peut être et ne sera transformé que par des individus, quelques individus, l'élite. Il faut une élite. Si je réussis à la créer, ma vie n'aura pas été inutile".*

"Je suis un être indigne"

L'encre de la première missive à Philippe n'avait pas encore séchée que déjà Maurice reprend sa plume, mais dans une

perspective d'un tout autre ordre : "Dans ma lettre à papa que tu liras sans doute, je lui parle un peu des difficultés dans le travail que j'accomplis auprès des garçons qui me sont confiés. Je me sens si jeune pour une oeuvre si délicate dans sa complexité.

Il me semble que j'ai été comme arraché de mon arbre, semblable à un fruit encore vert qu'un coup de vent enlève de sa branche nourricière. Peut-être n'est-ce que la brusquerie de mon départ, le fait d'avoir fait en quinze jours les préparatifs de cette solennelle rupture, d'être parti avant la fin de mon programme d'études médicales, avant même la date fixée pour la consécration, peut-être n'est-ce que cela qui me fait éprouver ce sentiment de faiblesse et de non-maturité. Et pourtant je crois que **la vraie cause en est plus profonde.**

En quittant l'Europe, j'avais bien le sentiment d'être où Dieu me voulait, de répondre à un appel presque désespéré de ceux qui étaient à la brèche. Puis, une fois en mer, pendant ces vingt-cinq jours de solitude absolue où, seul avec Dieu, j'ai pu faire 'le compte de mes voies' ; ensuite, une fois débarqué ici, chargé de suite, le surlendemain de mon arrivée, de la lourde responsabilité d'une école de garçons, j'ai senti de plus en plus forte, de plus en plus étreignante cette sensation d'immense faiblesse devant une oeuvre trop grande, trop féconde, trop riche de promesses, mais aussi trop lourde de responsabilités et de devoirs : éduquer des enfants ; créer, éclairer, guider des consciences, former des caractères, façonner des personnalités morales, songer à tout ce qu'a d'angoissant une tâche si délicate, si difficile... aussi est-ce avec un véritable tremblement que j'ai mis comme on dit, 'la main à la pâte'... Ce sentiment est là, qui m'étreint encore chaque jour : je suis un être indigne de l'œuvre qui m'est confiée...".

En découvrant ces lignes, nous avons, par moments, cru entendre Martin Luther avant la découverte de la grâce !

Tels étaient les réflexions et les états d'âme de Maurice Robert, quelques mois à peine après son arrivée à Lambaréné. Or, aux premiers jours de janvier 1903, il est brutalement muté à Ngomo.

Ngomo (1903-1905)

Pourquoi ce brusque changement ? Nous n'en connaissons pas les détails, mais grande étaient sans doute les difficultés à travailler avec un homme si intelligent, aux convictions fortes mais aussi si sensible. Grandes aussi la difficulté, pour le directeur des stations, à organiser le travail avec peu de moyens.

Quant à Maurice, après avoir crié sa révolte, dont nous trouvons des traces dans une lettre à sa fiancée, une fois de plus, lorsqu'il aura compris le bien-fondé de la décision prise, il se soumettra. *"Notre ciel est bien sombre, écrira-t-il dans un beau texte qui sera publié dans le Journal des Missions,⁵⁷ la maladie a fait flotter durant plus de trois semaines, sur nos fronts inclinés, le noir drapeau de l'angoisse la plus douloureuse.*

Puis on parle des départs prochains... tous s'en vont ! Oh ! Que Dieu nous soutienne et qu'Il donne à ceux qui restent une plus grande mesure de foi, d'enthousiasme et d'amour.

Ad augusta, per angustia. A travers les déceptions, les deuils, les déchirements, à travers les tombes qui silhouettent en noir les bords de notre route, poursuivons ce sentier difficile, gravissons ce sommet où l'esprit d'obéissance, de sacrifice et d'humilité, règne comme une atmosphère naturelle".

Robert restera à Ngomo jusqu'à la fin de son premier séjour en Afrique.

⁵⁷ JME 1903 I p.107



Philippine et Maurice Robert
avec un ami africain à Ngomo

Sur le **plan professionnel**, il s'occupera surtout de l'enseignement et des soins. Sous son impulsion, une vraie pharmacie, avec des médicaments importés mais aussi des produits autochtones, sera mise en place. Les médicaments ne seront plus cédés gratuitement ; ils seront payés en argent ou échangés, essentiellement contre... des poules !

Des ateliers seront construits en vue de la fabrication de briques, entre autre, constituant l'embryon d'un organisme qui deviendra la Société Agricole et Industrielle de l'Ogooué (SAIO).

Malgré tout le travail sur place, Maurice ne négligera pas les **tournées missionnaires**.

Sur le **plan personnel**, Maurice Robert aura la joie de voir, en janvier de l'année 1903, Philippine, sa fiancée, passer à Ngomo pour se rendre à Talagouga. La Mission de Paris avait en effet décidé qu'elle devait, avant de se marier, effectuer un stage de six mois au moins dans une station autre que celle de son futur époux.

A Talagouga, elle s'occupera d'enseignement et, vu sa formation d'infirmière, également de soins.

Le 8 octobre 1903, Philippine et Maurice se sont mariés à Talagouga.

Les difficultés pour réunir tous les papiers nécessaires à la célébration du mariage civil ont été énormes. L'administrateur de N'jolé n'a *"cessé de leur mettre des bâtons dans les roues"*, si bien que Maurice lui confiera le titre de *"Grand Chicaneur"* ! Robert sera d'ailleurs obligé de se rendre à Libreville pour obtenir les autorisations nécessaires auprès du Gouverneur en personne !

Le mariage religieux a aussi posé quelques problèmes à ce jeune couple, décidément pas comme les autres. Philippine n'aimait pas Couve, le missionnaire de Talagouga et ne voulait pas se faire bénir par lui. Quant à Maurice, il souhaitait que *"l'union soit consommée bien plus profondément que par quelques paroles tombant des bras étendus du curé bénissant !"* Finalement il y eut *"un culte intime, familial, aussi éloigné que possible du cérémoniel traditionnel !"*.

Leur voyage de nocés sera relaté par le Journal des Missions en ces termes : *"Le jour même de leur mariage, ils descendaient en pirogue à Samkita, d'où une autre pirogue les menait à Lambaréné, où une troisième pirogue les prenait pour les mener à Ngomo"*.

Au retour à Ngomo, accompagné de sa jeune épouse,

Maurice laisse éclater sa joie : *"La vie est belle avec une âme comme celle de Philippine ; quelle sérénité, quelle limpidité, que de bienveillance, de support, de tendresse. Et surtout quel amour pour l'oeuvre missionnaire ; à peine arrivée à Ngomo, elle y est entrée de tout son coeur, avec l'intérêt brûlant qu'elle porte à tout ce qui souffre et pleure. Elle soigne les malades, panse leurs plaies, donne des remèdes. Elle a attiré à elle trois ou quatre fillettes auxquelles elle donne des leçons tous les jours. Elle confectionne des blouses, des pagnes, des moustiquaires pour les enfants de notre école"*.

En septembre 1904, les Robert verront naître leur premier enfant. C'est Valentine Lantz qui a présidé à l'accouchement. L'enfant s'appellera René, en souvenir de celui que la famille Lantz a perdu à Talagouga. Quant à Maurice, l'heureux père, il annoncera la naissance avec humour, mais aussi avec une certaine fierté pour son savoir obstétrical : *"...aucune difficulté ; la position de l'enfant était tout à fait normale ; une occipitoiliaque gauche antérieure..."*.

Premier congé en Europe (mai 1905-mai 1906)

Lors de son premier congé passé en Suisse, Maurice Robert réfléchira beaucoup à un projet de réforme de l'ensemble de la mission du Congo. Notre ambition étant de faire connaître cet homme, hors du commun, mais largement méconnu, même dans les milieux spécialisés en missiologie, nous reproduirons, en annexe, l'ensemble du travail transmis à la direction de la Société des Missions de Paris.

Dans ce "devoir de vacances" daté du 24 octobre 1905, Maurice Robert envisage l'activité de la Mission sous deux angles assez différents. D'un côté, il place l'activité qu'il appelle

ecclésiastique et qui comprend pour l'essentiel le travail d'évangélisation. De l'autre côté, il distingue des activités dites *philanthropiques*. Ces deux activités peuvent s'allier harmonieusement ; elles peuvent aussi s'opposer l'une à l'autre à tel point qu'elles "*se voient réciproquement*". C'est le cas de la mission du Congo. Le projet de réforme proposé par Robert, consiste à dissocier les deux activités afin de libérer les missionnaires pour leur tâche essentielle : l'annonce de l'Évangile et la création de "*communautés autonomes destinées à se passer un jour complètement de l'élément européen*". Dire que nous sommes en 1905 !

Durant son premier congé, Robert pense aussi avec nostalgie à ses études de médecine. Voici ce qu'il écrit à ce sujet : "*Quant à mes études de médecine, mystère ! Tout m'en détourne. J'en ai le cœur serré, mais il faut obéir, je crois. Ce sera un éternel regret de ne pas les avoir faites quand j'étais jeune*".

Le deuxième séjour en Afrique (1906-1908)

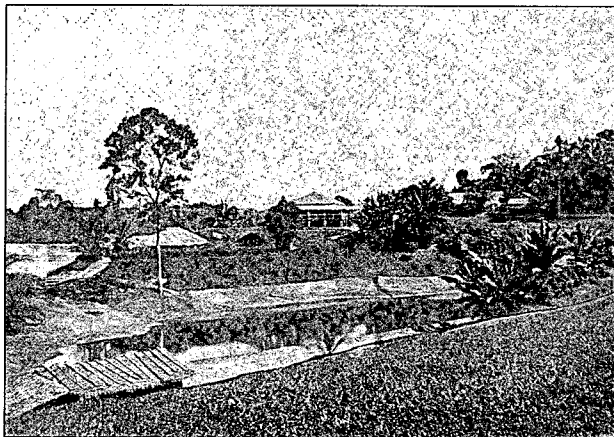
A l'issue de son congé, Maurice Robert retourne à Ngomo et y restera jusqu'en juin 1908.

Durant cette période d'un peu plus de deux ans, Robert s'efforce de **réaliser quelques unes des réformes préconisées** dans son "devoir de vacances".

"Les parents commencent à payer quelque chose pour l'entretien de leurs enfants internes de notre école. Les enfants achètent eux-mêmes leurs fournitures d'école. Tous mes ouvriers travaillent maintenant à la tâche. Je ne fais plus un sou d'avance à personne. Nous ne donnons plus gratuitement tous les médicaments. Mais, surtout, au premier plan, je tâche de mettre l'Évangile. Nous tâchons de réchauffer tous ces braves chrétiens

de nom, de forme, de tradition. Je ne manque pas une occasion de favoriser la collaboration indigène, de pousser nos gens à prendre conscience de leur nombre, de leurs responsabilités, de leurs devoirs".⁵⁸

Le travail médical continue à occuper et à préoccuper Maurice. Dans une lettre à un ami, il écrit : *"Beaucoup de malades, quelques intéressantes opérations. Ah! mes études de médecine, je les regretterai toute ma vie !"*



Vue sur la station de Ngomo en 1907

Ailleurs, il donne une description de l'une de ses interventions. *"J'ai opéré tout seul mon catéchiste, Wôsa-Gongô, d'une grosse enflure à la jambe qui l'empêchait de marcher. Comme j'aurais eu besoin d'une aide ! Toute une cuvette s'est remplie du liquide contenu dans cette tumeur ; j'y ai réintroduit un litre de sublimé et installé des drains, de la gaze dans les*

⁵⁸ Lettre du 21 juillet 1906 à M. Bianquis

cavités et enfin, un pansement humide. Les noirs ont une telle frayeur du scalpel qu'il faut être heureux si un cas par année vient se confier entre mes mains. C'est assez compréhensible quand il n'y a pas de narcose".

Plus que par le passé, Robert effectuera aussi des **tournées missionnaires**. Sa manière de relater ce qu'il a vécu est particulièrement intéressante. En voici un exemple. Le texte, dont nous donnons de larges extraits, est intitulé : ***Lux in tenebris***.

"Je reviens d'une de mes communions régionales trimestrielles... Parti en pirogue, avec une solide équipe de payeurs, sur le grand fleuve, sous l'implacable soleil équatorial, nous avons pénétré dans la région de ces grands lacs du Bas-Ogooué, l'une des merveilles de la création.

Beaucoup d'îles hautement boisées, des caps, des fjords mystérieux, pleins de silence, ces criques vierges dont l'eau verte est toute poudrée du pollen orangé, verdâtre, jaune, blanc, - neige des hautes futaies - avec les gaîtés des martins-pêcheurs blancs et bleus, noirs et blancs, rouges et bleus ; ici, le cri rauque et lointain du gorille, là, l'éparpillement des singes surpris en festin de bourgeons, de fraîches fleurs ou de gros fruits, de loin en loin un petit grondement humain sous des toits couleur gris fauve : voilà, froidement et sèchement l'émerveillement du tableau.

Nous arrivons à l'étape, un village remarquablement peuplé pour la région. Plus de trois cents personnes. Le missionnaire y est toujours chaudement accueilli. Le soir arrive, soir d'étoiles sans lune. Le soleil, un instant, a incendié la forêt. Tout est sombre, strié seulement par le vol inégal des lucioles.

Le lendemain matin commencent les sessions du conseil d'Église. Nous avons à examiner les candidats au baptême qui ont terminé leur stage de deux ans dans la classe des

catéchumènes et qui ont prouvé, par certains sacrifices et une vie relativement honnête, leur attachement aux principes de l'Évangile. Nous examinons aussi les demandes d'admissions à la classe de catéchumènes. Voici le cas du vieux chef pahouin (il s'appelle Mba Nduné) qui nous raconte ceci. 'J'ai tué beaucoup d'hommes à la guerre et dans les embuscades. J'ai fait prisonnier beaucoup d'hommes et beaucoup de femmes. J'ai volé beaucoup de choses, des marchandises, des femmes. J'avais une grande puissance. Le commandant blanc m'a nommé Grand Chef. Mais j'ai vu qu'en faisant toutes ces choses, je me perdais. J'ai appris que Dieu avait envoyé ses enfants avec son message dans le pays. J'ai écouté les paroles dites par ceux qui enseignent. Je veux prendre le travail de Dieu et je lui demande de me donner la force d'accomplir ses commandements'...

Avoir devant soi un de ces géants des forêts, vrai fauve à forme humaine qui vous chante ses exploits et l'entendre, d'une voix sourde, renier tout le glorieux passé et adresser, comme un petit enfant, une prière à Dieu, il y avait là quelque chose d'impressionnant, d'émouvant. Et nous, les chrétiens... et aussi, le missionnaire, je rentrais en moi-même. . .

...Et le soir, sous l'avant-toit de la case, devant le plus féérique des couchants, je songeais à cette foule immense de gens qui marchaient vers la nuit. Plus encore que le nombre des chrétiens qui va croissant, ce qui fait du bien, c'est de sentir que les racines de la vie religieuse commencent à s'enfoncer un peu plus profond dans les coeurs et dans les consciences. On voit briller des lumières dans toute cette nuit. À côté des ombres terribles, de tous les côtés noirs, de leur matérialité si sensuelle, une vertu chrétienne, l'ébauche d'un sacrifice prend un relief étonnant. Si on finit ici par se cuirasser contre les déceptions, les

désillusions, les découragements, les grandes tristesses, on ne peut arriver à voiler l'éclat de ces fleurs chrétiennes épanouies dans ces nuits.

Nous avons ici une curieuse espèce de luciole ailée qui, dans le silence animé des nuits équatoriales, ne jette ses phosphorescents rayons qu'à intervalles plus ou moins longs ou réguliers. Nos chrétiens ressemblent à ces lucioles. Ils brillent un temps, souvent d'un très vif éclat. Une tentation grossière, à laquelle ils succombent, les rejette au fond de la nuit. Puis la réflexion, le repentir, la bonté de Dieu interviennent et ils reprennent leur essor.

Mais pour que ces nuits équatoriales soient, jusqu'au fond des brousses, illuminées de lucioles à éclat permanent, quel miracle ne faut-il pas ?" ⁵⁹

Durant leur second séjour à Ngomo, la famille Robert verra naître en mai 1907 leur deuxième enfant, Marcel. Malheureusement il décèdera en décembre de la même année. Des problèmes de santé conduiront d'ailleurs la famille Robert à entamer leur second congé en Europe, un peu plus tôt que prévu.

Second congé en Europe (juillet 1908 à avril 1909)

Le bon air de sa Suisse natale permettra à Maurice Robert de reprendre assez vite des activités multiples.

Une préoccupation qui lui tient à cœur, c'est l'acquisition d'un canot à moteur. La Société des Missions n'ayant pu totalement cautionner ce projet, Maurice le fera construire avec ses propres deniers. Disons de suite que cette embarcation rendra d'énormes services une fois acheminée au Congo. Non seulement les liens

entre les différentes stations seront bien plus rapides, mais le gain sera aussi financier, puisqu'il y aura économie de frais de pagailleurs. Mais surtout, le canot sauvera des vies humaines. Il restera en effet au Congo après le départ de Robert et permettra d'amener en urgence des malades à l'hôpital Schweitzer.



Philippine et Maurice durant leur congé de 1908

Maurice rédigera aussi, et publiera au cours de ce congé, en langue galoa, "*une histoire synoptique de la vie de Jésus*" ! On croit rêver, en pensant qu'à la même époque, Albert Schweitzer a publié son célèbre ouvrage "*Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*".

Enfin, Maurice Robert collectera des fonds, en Suisse mais aussi en Alsace,⁶⁰ pour le projet qui lui tient tant à cœur : la création de la Société d'Agriculture et d'Industrie de l'Ogooué. (S.A.I.O.)

⁶⁰ Dans une lettre du 10 août 1908, il remerciera chaleureusement ses amis d'Alsace pour leur générosité.

Note sur la SAIO

L'idée de la création d'une école industrielle au Congo a été émise par le docteur Nassau en 1885.⁶¹ Mais lorsque la direction de la Mission Presbytérienne des États-Unis aura connaissance de ce projet, Nassau sera destinataire d'une lettre dont nous extrayons cette phrase : *"Docteur Nassau, je crains que vous êtes en train de vous séculariser ! Vous êtes envoyé pour prêcher l'Évangile !" Nassau répondit : "Oui, j'ai prêché l'Évangile dans toutes les circonstances, à temps et à contretemps ! Mais je vois l'Évangile dans le savon pour rendre les peuples propres et l'Évangile dans les usines pour les rendre industriels !" Nous sommes, répétons-le, en 1885 et Nassau se trouve à Talagouga !*

Le projet du docteur Nassau fera son chemin et en 1910, la SAIO connaîtra ses débuts. L'histoire de cet organisme a été fort bien étudiée par Jean-François Zorn⁶².

Il suffit ici de rappeler *"les trois sortes d'arguments en faveur de la création de cette société :*

- *Décharger les missionnaires de leurs tâches matérielles en confiant la gestion des magasins, les problèmes d'approvisionnement et d'habitat à des hommes compétents ;*
- *Former les autochtones à l'exploitation agricole rationnelle ;*
- *Contribuer à l'autofinancement de la Mission par la création d'une branche commerciale.*

Malgré l'intérêt du projet, malgré certains résultats positifs, on peut dire, un siècle après, que les acquis globaux de la SAIO n'ont pas été à la hauteur des espérances.

Sur le plan familial, c'est durant ce second congé qu'une petite Liliane verra le jour chez les Robert.

⁶¹ *Industrial Work in African Mission Fields* par Robert Nassau (The Medical Missionary n° 20 pp.133-135)

⁶² *Le Grand Siècle d'une Mission Protestante* opus cité pp.102 ss

Le troisième séjour en Afrique (1909 - 1913)

Lambaréné (mai 1909 à janvier 1911)

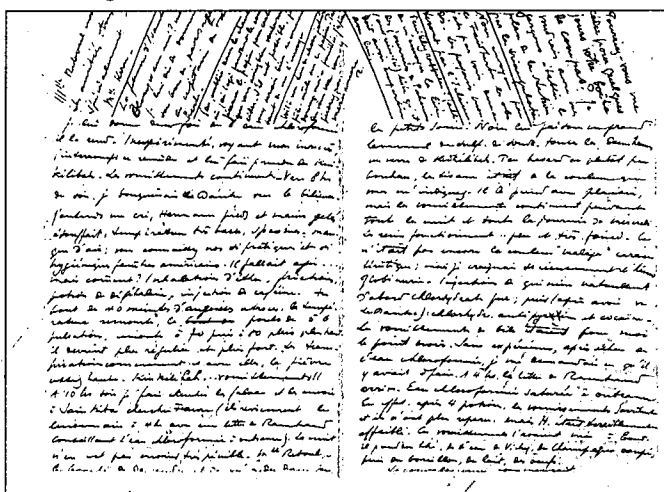
A son retour pour le troisième séjour au Congo, Maurice Robert sera affecté à la station de Lambaréné. Lui et sa famille sont heureux de *"pouvoir s'installer dans une nouvelle maison de briques construite par M. Morel"*. Pourtant, par moments, il se sent mal à l'aise dans cette situation de privilégié. En mars 1911, il écrira à un administrateur de la Société des Missions : *"...quand je me vois avec ma famille occuper une maison de deux cent cinquante mètres carrés... quand je vois à deux mètres vingt cinq de ma maison un dortoir où trente cinq filles dorment depuis dix ans dans une maison de cinquante mètres carrés... il me devient impossible de prêcher : aimez-vous, soyez purs..."*.

Comme au début de sa carrière missionnaire, lors du bref séjour à Lambaréné, Maurice reprend son travail scolaire et médical. Il reconnaît lui-même ses résultats dans ce dernier domaine. Non sans fierté, il annonce qu'il a *"présidé"* à un accouchement et réussi à mettre au monde *"un énorme garçon de près de cinq kilos !"*

Sur le plan familial, la famille Robert s'enrichira, en août 1910, d'une petite Maleine. Tout heureux le papa écrira : *"Je sens de mieux en mieux, avec les années, combien les enfants que Dieu nous accorde sont une partie, non seulement importante, mais essentielle de notre être, de notre existence entière. Il y a un lien infiniment fort entre le tronc et les branches, lien qui va se consolidant d'année en année. On ne conçoit pas un arbre sans branches"*.

Il reprendra ses tournées missionnaires, quelquefois en se déplaçant avec son canot à moteur, d'autres fois encore à

l'ancienne. Comme par le passé, il nous ramène des récits qui sont des pages d'anthologie. "Après treize heures de pagayage commencé à l'aurore, dans la fraîcheur des buées transparentes chargées de parfums étranges, poursuivi sous les ardeurs implacables d'un soleil vertical, achevé sous les caresses de plus en plus douces du soleil équatorial, derrière les rideaux épais des futaies millénaires, j'arrivai à la nuit tombante au village galoa de Lôngwè".



Fac-similé d'une lettre de Maurice Robert. Le Grand Docteur de Lambaréné utilisait, lui aussi, par soucis d'économie, les derniers recoins de papier.

Lors de cette tournée, il rencontrera un jeune africain qui, bravant les coutumes et brisant les tabous, construit sa maison sur un ancien lieu sacré. Autour de son habitation, il prévoit aussi d'aménager un jardin. Entre Robert et ce jeune homme, c'est le coup de foudre, d'autant que ce dernier réussit encore un autre exploit : il réussit à réparer le réveille-matin du missionnaire !

"Avec une méchante pince et un vieux marteau, il a tout démonté, dégagé le ressort cassé, et, après l'avoir courbé à nouveau, chauffé et trempé, le remit en place et remonta toutes les pièces du réveil". Je ne sais, conclut Robert, si beaucoup de blancs seraient capables de mener à bien pareil travail !

Sur le *plan théologique*, Robert évolue, durant ce séjour à Lambaréné, vers un libéralisme de plus en plus marqué. Dans une lettre du 18 septembre 1910 à Alfred Boegner, il évoque sa démission de la Société des Missions : *"Mon départ est une chose obligatoire, tant que la Société des Missions de Paris n'aura pas élargi sa base de recrutement pour y recevoir ce qu'il est convenu d'appeler des libéraux"*.

Robert a-t-il entendu parler des discussions entre le docteur Schweitzer et la Société des Missions ? Nous n'avons pas formellement réussi à le savoir, mais ses propos sont si précis que l'inverse serait étonnant...

En janvier 1911, Maurice Robert quittera effectivement la Société des Missions. Avec ce départ, commencera ce que l'on peut appeler la **troisième "affaire Robert"**.

Une démission en vue d'un nouveau départ (Janvier 1911-août 1913)

La démission de Maurice Robert de la Société des Missions de Paris n'est pas, nous l'avons vu, une surprise. Lui-même signale qu'il porte en lui cette idée depuis juin 1907 ! Deux motifs l'ont poussé, en ce mois de janvier 1911, à franchir le pas.

La première raison est *"une question de conscience... une question de fond"*, dira-t-il. Dans un long courrier du 18 janvier

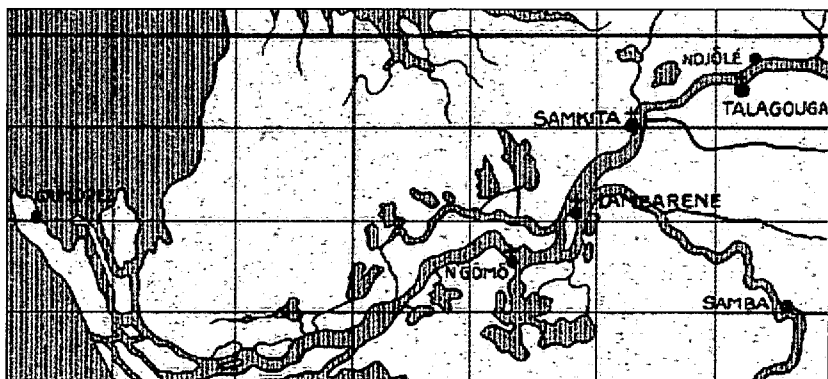
1911 au directeur de la Mission, il écrit : *"Je juge avec mes sens et je vois une distance infinie entre l'enseignement moral et religieux de Jésus qui m'empoigne tout entier et force, pour ainsi dire, ma confiance et l'érudition philosophique et théologique d'un Paul, d'un Jean, qui me laisse intéressé certes, mais rêveur. Vous me direz que c'est la philosophie de Paul sur la divinité absolue du Christ, la valeur expiatoire de son sang, etc. qui a changé le monde bien plus que les paroles de Jésus. Je le veux bien et je le crois aussi, je le constate ici en mission. Mais dans mon cas particulier, si je suis sauvé (au sens salutiste du mot) ce sera moins par ma foi au sacrifice expiatoire du Christ que par ma confiance absolue en sa personne"*.

La seconde raison du départ de Robert relève *"de la forme"*. Dans sa lettre, il poursuit : *"...il est entendu que la Société des Missions est franchement orthodoxe (au sens le meilleur du mot). Ses credo sont l'Évangile et la théologie paulinienne. Tous les ouvriers de notre Société doivent pouvoir en conscience signer ce credo... Après douze années de recherches aussi sincères que possible, je me vois acculé à l'impossibilité de concilier plus longtemps les données de la théologie dite orthodoxe avec les exigences de ma raison... L'enseignement traditionnel me devient impossible... Jusqu'à présent, cependant, j'ai marché sur ma conscience scientifique (sic) pour ne pas nuire à l'œuvre de mes prédécesseurs ou de mes collègues. A présent, j'ai besoin de mettre dans ma vie un peu plus d'unité"*.

Les réflexions de Maurice Robert méritent d'être rapprochées des discussions que le docteur Schweitzer a dû mener avec les membres de cette même Société des Missions. Ah ! Si les deux hommes avaient eu la possibilité de s'entretenir de ces thèmes ! Sans cesse nous nous sommes demandé ce qui les a empêchés de

correspondre, eux qui écrivait tant. Les "Cahiers Verts", nom familier donné au Journal de la Société des Missions, étaient pourtant lus par l'un et par l'autre. Le projet médico-missionnaire de Schweitzer y était mentionné et certains motifs de la démission de Robert aussi ! Ont-ils eu des échanges dont les traces sont aujourd'hui perdues ?

Avant de définir le **nouveau projet** ambitionné par Maurice, notons encore ces quelques mots : *"Il convient d'établir un contact infiniment plus intime entre blancs et noirs. Je voudrais vivre chez l'indigène d'une vie simple, le voir et l'entendre ; je voudrais vivre parmi eux la vie du charpentier de Nazareth... profitant de ma réputation médicale et de la confiance que me témoigne une foule d'indigènes, je me sens un devoir de proclamer très haut l'idéal moral de Jésus..."*.



Oroudanô, le village "Robert", se situe à côté de Ngomo.

Sur ces bases, Maurice Robert et quelques amis africains, se lanceront dans la construction d'un nouveau village⁶³ à

⁶³ Olivier Robert, le petit-fils de Maurice, propose le nom de *phalanstère* au lieu de village. Ce terme nous paraît particulièrement adapté.

Oroudanô, un lieu-dit situé à quelques encablures de Ngomo. Les critères de fonctionnement ont été définis : égalité absolue de tous les membres, hommes ou femmes, blancs ou noirs, catholiques, protestants ou païens.

Le programme matériel comprend l'industrie des bois, la brique, la poterie, la vannerie, diverses cultures dont le cacao et... *"l'élevage national (sic) du petit bétail et de la basse-cour"*.

Dans une notice du Musée d'ethnographie de Neuchâtel, nous avons trouvé que Robert et ses amis voulaient donner à leur lieu de vie le nom de *"village de l'amour"*. En fait, il existe peu de renseignements sur le fonctionnement précis de cette nouvelle structure. Nous savons simplement que la rupture entre Robert et les stations missionnaires n'était de loin pas totale. En automne 1912, le Journal des Missions rapporte que le missionnaire Bonnet a fait une visite au village créé par Robert. *"Les difficultés à surmonter sont nombreuses, surtout pour un homme qui ne peut compter que sur son énergie personnelle."* Mais le rédacteur de l'article souhaite bien sincèrement que l'ancien missionnaire arrive *"à vaincre ces difficultés et soit à sa manière, dans ce grand pays de ténèbres, un témoin de Jésus-Christ"*.

Par ailleurs, en juin 1912, Philippine Robert est venue à la station des missions de Lambaréné pour accoucher d'une fillette qui portera le prénom de Manon. Pour les suites de couches, fort difficiles, à cause d'une phlébite, elle sera prise en charge par les missionnaires de Ngomo.

A la Société des Missions de Paris, la démission de Robert entraînera une polémique dont on trouve quelques traces dans les "Cahiers Verts". Maurice lui-même, provocateur dans la forme, mais respectueux *"des gens de la Mission"*, écrira à Jean Bianquis, qui assure au Boulevard Arago l'intérim de la direction : *"Vous trouverez ci-joint ma lettre de démission. Comme c'est*

probablement vous qui rédigerez le petit article nécrologique annonçant mon départ, je vous demande un service...". Et de souhaiter que l'on taise le différend théologique entre la Société et lui "à cause de plusieurs de [ses] contemporains, missionnaires, ici ou ailleurs, qui ont la même théologie mais qui ne croient pas pour cela abandonner le service de la Société".

Le Comité de Paris a accepté de suite la démission de Robert, mais lorsque Alfred Boegner, le directeur en titre, en déplacement aux États-Unis, en prend connaissance, il estimera qu'une proposition de mise en disponibilité eut été la bonne solution. Le comité se justifiera en prétextant que toutes les procédures ont été respectées ! Nul doute que quelques-uns étaient bien aise de se débarrasser d'un personnage bien encombrant que, de surcroît, Boegner affectionnait. Quant au président de la Mission de Paris, il reviendra à cette occasion sur la question de la consécration des missionnaires : *"Il faut consacrer les missionnaires avant leur départ, car la consécration acceptée tient lieu de garantie" !*

L'expérience tentée par Robert tournera rapidement court, sans que nous en connaissions exactement les motifs. Les problèmes de santé de Maurice sont sans doute à mettre au premier plan.

Dans une lettre de Philippine, de juin 1911 à sa sœur, nous trouvons cependant quelques échos de difficultés relationnelles entre noirs et blancs : *"Les noirs sont en effet ravis qu'on veuille s'occuper d'eux dans la vie pratique, mais quand il s'agit pour eux de mettre la main à la pâte et de faire effort, ils hésitent, et suivent pourtant, mais seulement si le blanc est là pour leur communiquer le goût de la persévérance ; sans cela, au moindre caillou, ils lâchent la bêche, au propre et au figuré ; Maurice, au figuré, ramassera souvent la bêche et la leur remettra souvent dans les mains. Il faut de la ténacité pour cela, et Dieu en a donné à mon mari ; Il lui donnera aussi la sagesse et la force dont il a besoin".*

Avant Schweitzer...

Nous ne sommes pas loin des réflexions sur les rapports à entretenir entre noirs et blancs que l'expérience de Robert inspirera en 1914 au docteur Schweitzer !

Même si d'autres raisons ont pu intervenir, ce sont des problèmes majeurs de santé qui amèneront Robert à quitter le Congo avec sa famille au cours de l'été 1913.

Avant de partir a-t-il consulté le docteur Schweitzer, arrivé en avril de cette même année à Lambaréné ? Rien ne nous permet de l'affirmer. Une anecdote mérite pourtant d'être contée. En 1959, l'un des fils de Maurice Robert s'est trouvé à Strasbourg à l'occasion d'une rencontre d'éclaireurs. Il a demandé à voir le docteur Schweitzer, en congé en Alsace. La famille m'a rapporté que Schweitzer, très ému, se souvenant parfaitement du missionnaire Robert, a donné l'accolade à son fils.

L'ultime retour en Europe

De retour en Suisse, Maurice Robert n'aura plus que quelques semaines à vivre. Le 18 décembre 1913, le jour de son décès, Philippine écrira à sa sœur : *"Voilà, le sacrifice que Dieu me demandait depuis quelques semaines, est consommé. Ce soir, son âme est libérée. Dieu l'a rappelé très vite, avant que les souffrances n'aient été par trop longues et cruelles..."* Il avait 35 ans. Le dernier enfant naîtra après la mort de son père. Sa mère lui fera porter le beau prénom de Maurice Israël !

Moins de trois ans plus tard, le 6 mars 1916, c'est Philippine, l'épouse de Maurice, qui suivra son mari dans la mort, laissant seuls leurs cinq enfants. Dans son testament, elle demandera que l'on *"ne ferme pas les contrevents de son cercueil"* afin d'avoir *"le plus de lumière possible pour ces jours où je*

contemplerai la grande lumière du ciel." Nul doute que cette femme de foi et de culture pensa certes à l'Autre Soleil, mais aussi aux dernières paroles attribuées à Goethe : "*Mehr Licht! Plus de lumière !* "

Quant au feu missionnaire qui a habité d'une façon si profonde, mais si peu conventionnelle, le cœur de Maurice et de Philippine, c'est René, le fils aîné, qui reprendra le flambeau pour porter l'Évangile à Madagascar.⁶⁴

⁶⁴ Il y décéda en 1940 à la suite d'un accident.

Avant Schweitzer...



Annexes

1. Excursus sur les peintres de la famille Robert

Le grand-oncle de Maurice, **Léopold Robert** (1794-1835), ami et élève de David, le célèbre peintre parisien, était un portraitiste fort connu à son époque. Il a également peint des intérieurs d'églises, notamment à Rome en la basilique de Saint Pierre hors les Murs.

Ami du frère de Napoléon III, et surtout de son épouse, la rupture de la liaison avec celle-ci conduira Léopold Robert au suicide à un moment où, sur le plan professionnel, il était au sommet de sa gloire.

Pour se situer, en tant que protestant, dans ces milieux catholiques qui l'ont accueilli, il avait coutume de dire : "*ma religion est celle du cœur*". Une devise que son petit-neveu fera largement sienne.

Le grand-père de Maurice, **Aurèle Robert** (1805-1871) - après avoir appris le métier de "graveur sur boîte", une profession liée à l'horlogerie, - ira à l'invitation de son frère Léopold à Rome où ce dernier l'initiera à la peinture. Essentiellement portraitiste comme son frère aîné, il a lui aussi quelques autres œuvres à son actif telle la décoration intérieure du cloître de Saint Jean de Latran.

Après la mort de Léopold, Aurèle regagna la Suisse où il devint un grand portraitiste des bourgeois de la région de Neuchâtel et de Bienne.

Paul Robert, le père de Maurice, a été "l'un des peintres suisses les plus importants de sa génération"⁶⁵ ; parmi ses grandes productions, il convient de citer deux immenses peintures murales du Tribunal Fédéral de Lausanne, la décoration de la cage d'escalier du musée des Beaux Arts de Neuchâtel, et une mosaïque de la façade du Musée d'Histoire de Berne.

Paul Robert a aussi réalisé des paysages, de nombreuses planches d'oiseaux et des dessins de papillons. Enfin, il a été le grand peintre des chenilles ! A la fin de sa carrière il réalisé plusieurs centaines de dessins de chenilles observées à la loupe.

⁶⁵ Selon Ingrid Ehrensperger, historienne de l'art, Bienne 2003, site Internet www.collection-robert.ch d'où nous tirons la plupart de nos renseignements.

Notons encore que l'engagement de Paul Robert dans les mouvements piétistes l'a conduit à abandonner la peinture durant trois ans pour œuvrer comme évangéliste.

Citons, pour terminer, un texte un peu long mais très caractéristique de cet homme. Il s'agit d'un extrait du discours que Paul Robert a prononcé en 1921, soit 2 ans avant sa mort, à l'occasion de l'inauguration d'une exposition de 300 aquarelles de chenilles au Musée des Beaux Arts de Berne.

"Est-il permis à un artiste qui a fixé sur la toile des visions de l'ordre le plus élevé, de s'abaisser jusqu'à peindre des êtres aussi humbles et aussi généralement méprisés ? N'était-ce pas une déchéance et même un risque de scandale pour mon prochain ? En chrétien consacré, comme serviteur obéissant du Dieu vivant, pouvais-je en bonne conscience me livrer à cette agréable occupation ? Les années si précieuses de ma vieillesse ne seraient-elles pas perdues ?

Tantôt retenu par ces craintes, tantôt poussé en sens contraire, je me trouvais en grande perplexité. Fréquemment je suppliais le Seigneur de me manifester sa volonté sans pouvoir arriver à une certitude absolue. Enfin la réponse arriva et la voici dans toute sa clarté :

« Mon enfant ! Rassure-toi. En 1885, je t'ai appelé à fixer sur les murs du musée de Neuchâtel la vision que je t'accordai pour cela de l'avènement du Christ. Tu m'as obéi ; c'est bien. Mais les hommes ne croient plus à cet avènement et très malheureusement pour eux, ils ne s'y préparent pas.

« En 1899, c'est sur la façade du musée historique de Berne que je t'ai dit de représenter les âges de l'Humanité sous la forme de grandes figures projetées sur l'écran d'un ciel obscur. L'histoire les contemple et la Poésie en célèbre les hauts faits. Mais sous elles, l'horizon est embrasé des rougeurs des incendies qu'allument les générations nouvelles. Tu m'as obéi ; c'est bien. Mais les hommes persistent dans leurs égarements.

« En 1906, tu as, sur mon ordre, fait apparaître sur les parois de l'escalier du Tribunal fédéral, à Lausanne, une grande Justice qui ne s'inspire que du verbe divin et qui, seule, peut enseigner l'équité aux juges. C'est elle, elle seule également, qui amène la Paix sur la terre. Tu m'as obéi ; c'est bien. Mais les hommes consultent une justice différente et réclament une paix qui donne libre carrière à toutes leurs passions.

«En 1914, je t'ai dit : envoie à l'Exposition nationale cette «Humanité blessée» qui t'a coûté tant de souffrance. Donne-la-leur avec ce cercle de démons qui en veulent à sa vie et avec cette vision de la Croix qui demeure sa seule planche de salut. Tu m'as obéi ; c'est bien. Mais les hommes crachent leurs insultes contre cette Croix. Ces démons leur inspirent moins de dégoût et moins d'effroi que ce Crucifié. Ils sont d'ailleurs devenus si prodigieusement savants qu'ils en ont oublié le b, a, ba ; ils ont oublié que le commencement de la sagesse, c'est la crainte de l'Éternel.

'Peins-leur des chenilles ! En voyant ma gloire resplendir si merveilleusement sur ces vers qu'ils écrasent de leurs pieds avec dédain, peut-être se raviseront-ils et consentiront-ils à vouloir comprendre et à vouloir croire. Mais si, ayant des yeux, ils ne voient point ; si ayant des oreilles, ils n'entendent point ; si ayant un cœur, ils ne l'ouvrent pas à ce qui seul est éternel, alors ils seront inexcusables, parce que, ayant vu la perfection de Dieu dans ses œuvres, ils ne l'auront pas glorifié ! '

C'est pourquoi je peins des chenilles avec une bonne conscience".

Trois frères de Maurice Robert furent également des peintres fort réputés.

Philippe Robert (1881-1930) fit d'abord des études complètes de théologie avant de se vouer entièrement à la peinture. Suivant la tradition de la famille, il fut portraitiste, paysagiste et auteur de peintures murales, entre autres celles décorant la gare de Bienne. Grand voyageur, il ramena de nombreuses peintures de ses déplacements en Grèce et en Egypte. Par ailleurs il s'intéressa à la botanique et publia plusieurs albums intitulés Fleurs du Jura, Feuilles d'Automne, Flore alpine etc.

Théophile Robert (1879-1954) a été formé par son père avant de se rendre à Paris où, à partir de 1918, il connut un grand succès par ses peintures de paysages et de portraits. En 1930 il rentre en Suisse, se convertit au catholicisme et devient, comme ses prédécesseurs, décorateur d'églises.

Enfin, **Paul-André Robert** (1901-1977) fut, lui aussi, portraitiste et paysagiste. Mais il est également fort connu pour ses dessins d'oiseaux, de fleurs tropicales, de champignons. Illustrateur de nombreux ouvrages scientifiques, il a lui-même conduit des recherches sur les libellules et leurs larves.

2. Annexe de la lettre du 24 octobre 1905

Il est possible d'envisager l'activité de la Mission en pays païen sous deux angles assez différents, d'une façon un peu simpliste : l'activité *ecclésiastique* et l'activité *philanthropique*, deux activités qui très souvent s'allient et se confondent harmonieusement, mais qui, parfois aussi, s'opposent l'une à l'autre et se voient réciproquement.

Les *premières* Missions avaient pour but presque unique l'*évangélisation* et la création de communautés autonomes, destinées à se passer un jour complètement de l'élément européen. Une tendance plus moderne est de voir dans la Mission un grand agent social de philanthropie, destiné à *aider* l'indigène par l'ingestion des méthodes européennes dans les moeurs, les coutumes, la législation indigène, par les soins médicaux et chirurgicaux, par l'amélioration des moyens d'existence, des habitations, de l'alimentation, de l'hygiène, en un mot, par la substitution de la *civilisation* européenne aux civilisations primitives des indigènes. Ce genre de Mission peut parfaitement se défendre, mais il risque trop souvent de faire un tort immense à l'activité spécifiquement évangélique, et parfois même de la faire sombrer complètement.

C'est une banalité de dire que ce n'est pas le général d'armée qui tuera le plus d'ennemis, mais que sa victoire sera d'autant

plus rapide et facile qu'il aura su s'entourer d'officiers et de soldats bien disciplinés, obéissants et attachés à la cause. Dans le domaine de la Mission également, ce n'est pas le missionnaire qui pourra entreprendre, continuer et achever la grande oeuvre de l'évangélisation d'un pays. Les dangers du climat, les difficultés linguistiques, les difficultés de ravitaillement, son inaptitude à se faire à la vie de l'indigène, tout s'oppose à ses élans de générosité, à son enthousiasme juvénile, à son envie très sincère d'évangéliser tout le monde païen qui l'entoure. Mais il ne commencera une vie vraiment féconde et riche de promesses que lorsqu'il aura su s'entourer d'aides fidèles, de disciples consacrés qu'il pourra envoyer alors, avec charge de répandre autour d'eux, dans leurs villages, les semences qu'ils auront recueillies de la bouche même de leur missionnaire. Or, si dans les climats salubres, (Lesotho) le but principal et presque unique a été et est encore de créer, avant toute autre chose, des *Eglises autonomes*, à combien plus forte raison dans les contrées malsaines, impropres aux longs séjours pour les Européens. Là, plus qu'ailleurs, il est *nécessaire* de créer le plus rapidement possible un solide contingent d'aides consacrés et dévoués, évangélistes, catéchistes, instituteurs. Or, dans notre Mission du Congo, nous avons mis plus de douze ans à nous apercevoir de la nécessité urgente qu'il y avait à mettre un missionnaire hors cadre pour *l'école de catéchistes*, pour l'éducation intellectuelle, morale et religieuse d'un groupe d'hommes choisis parmi les chrétiens les plus aptes et les mieux disposés pour l'oeuvre de l'évangélisation. Pendant tout ce temps, l'évangélisation du pays a été faite par les missionnaires eux-mêmes qui, certes, n'ont pas épargné leur peine et leur santé, et par un certain nombre d'aides plus ou moins sûrs, plus ou moins aptes, plus ou moins instruits et

consacrés. Et on n'a pas pu plus tôt fonder ce rouage indispensable, l'école de catéchistes, on n'a pas pu mettre un homme à part pour cela, parce que l'activité et le temps des missionnaires allaient presque tout entier à des travaux matériels, à la comptabilité, aux magasins, à la surveillance des ouvriers. Nous avons eu le tort de succéder aux Américains. Et, sous prétexte d'un *non possumus* absolu, nous n'avons presque rien changé à leur manière de voir, à leurs méthodes. C'est, avec une teinte plus morale, le système catholique qui, sous prétexte de philanthropie, consiste à maintenir le noir sous tutelle, dans une perpétuelle minorité, en lui faisant sentir l'impossibilité où il est de se passer du missionnaire blanc. Ce système transforme ainsi la Mission, aux yeux de l'indigène, poétiquement, en une espèce de Providence immanente, mais pratiquement en un pourvoyeur, une vache à lait qui donne à l'indigène la nourriture du corps comme celle de l'âme ; qui décharge du soin ennuyeux et coûteux des enfants en les prenant chez elle, en les instruisant, les nourrissant, les habillant, les logeant *gratuitement* ; qui le tire de bien des situations pénibles en lui faisant des avances, parfois considérables, de fonds ou de marchandises, sans exiger aucune espèce de *garantie* ; qui donne des soins et des médicaments aux malades *toujours gratuitement* ; qui, comme ouvrier sur la station, le paie régulièrement et grassement pour un travail souvent ridiculement dérisoire ; qui, pendant des heures et souvent des journées, emploie son temps à écouter d'interminables palabres d'alcôve et à trancher les différends qui auraient pu être entendus et jugés par un tribunal d'arbitres indigènes ou par les agents du gouvernement préposés à cette tâche ; qui accumule dans ses magasins des quantités énormes de marchandises variées et tentantes pour le plus grand plaisir de l'indigène.

Ce système présente de grands inconvénients. Il tend d'une part à *rabaisser la dignité* de l'indigène, à ses propres yeux et aux yeux des blancs, car un être habitué à mendier, à recevoir tout de son prochain, n'arrive jamais à la majorité, à l'indépendance ; d'autre part, ce système *développe chez le noir un appétit* immodéré des marchandises ; enfin, il n'est pas exagéré de dire que la plus grande partie du temps, de la santé, des énergies du missionnaire est consacrée à cette oeuvre de fausse philanthropie. Le côté vraiment missionnaire, *l'évangélisation*, est laissé à l'arrière-plan, et cela, *faute de temps*. Compter des feuilles de tabac, peser des morceaux de sucre, couper du calicot, surveiller des ouvriers paresseux qui lui reprochent sa ponctualité, sa fermeté et trop souvent sa juste sévérité, voilà à quoi se passe le plus clair des journées de certains missionnaires.

Allez voir un dimanche matin, au débarcadère de Ngômô. Vous y verrez une, deux, trois pirogues ; et au culte, six à huit indigènes venant des villages voisins. Retournez-y le mardi suivant : trente à quarante pirogues. Plus de cent personnes se pressant aux alentours du magasin. D'où vient ce contraste, sinon de cet amour des marchandises inné chez l'indigène et que nous contribuons à développer plus que de raison. Allez demander aux missionnaires des différentes stations combien de fois par an ils vont visiter leurs annexes, leur annexe la plus éloignée... Je veux bien que les chevaux sur les routes du Lesotho ou de Madagascar, que les canots automobiles du Zambèze soient plus rapides que les pirogues le long des rochers et des bancs de sable de l'Ogooué. Mais n'y aurait-il pas lieu de réaliser un progrès dans le sens de visites plus fréquentes dans les villages, et cela en déchargeant complètement le missionnaire de toute cette activité matérielle qui lui suce le sang et la santé sans faire aucun bien à l'indigène ?

Notre Mission, avec ce côté si matériel (magasins, ouvriers), cette politique de libéralité (gratuité de l'écolage, des médicaments) est devenue une Mission extrêmement coûteuse, la plus coûteuse de toutes, sans pour cela que les résultats moraux et religieux soient plus réjouissants, bien au contraire. *Nos grands ennemis*, ce ne sont pas les pratiques fétichistes des indigènes, leur immoralité, leur alcoolisme, ni la concurrence catholique, ni même l'influence délétère des factoreries, mais bien nos magasins. Au point de vue financier, au point de vue moral et religieux, *nos magasins*, voilà le mal, voilà notre grand ennemi, voilà le trou béant dans lequel vont s'engouffrer les fonds de la Société, la dignité de l'indigène, et, souvent aussi, la patience et la charité chrétienne du missionnaire.

Je crois voir dans la route que nous suivons une pente néfaste qui deviendra fatale et que nous remonterons d'autant plus difficilement que nous serons restés plus longtemps. Et actuellement surtout, dans la crise aiguë que traverse notre Société, à propos de la séparation des Églises et de l'État, et des préoccupations que cette crise fait naître au sein de presque toutes les Églises, la solution à donner à cette grande question s'impose d'une manière urgente.

Quelles sont les modifications à apporter à l'organisation de notre Mission au Congo ? Comment y réaliser de sérieuses économies ? Je ne crois pas que ce soit en supprimant quelques unités à notre personnel déjà trop restreint, ou en fermant quelques écoles de garçons ou de filles, ou en défendant la construction de tel hangar ou de tel dortoir qu'on arrivera à réaliser les véritables économies nécessaires. La réforme doit aller beaucoup plus profond. Elle doit viser les *méthodes* elles-mêmes. Et ici, on se trouve en présence d'une double solution :

a. *Suppression de la gratuité de l'écolage*

b. *Constitution d'une société anonyme, commerciale et industrielle, indépendante mais auxiliaire de la Mission.*

a.- Nous entendons par écolage, la nourriture, le vêtement, le logement (moustiquaire). L'instruction reste gratuite. Ne serait admis comme élève interne que l'enfant dont les parents paieraient d'avance une certaine somme pour son entretien annuel. Cette somme d'abord minime (vingt francs, par exemple) s'élèverait avec le temps jusqu'à ce qu'elle atteigne le chiffre des dépenses effectives faites par la Mission pour l'entretien d'un enfant (soixante-dix francs en moyenne).

Le nombre des élèves, de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix, comme cela s'est vu certaines années, sur certaines stations, tomberait peut-être à [illisible] ou même en dessous ! Une grande partie irait chez les catholiques ! Les parents, habitués de longue date à voir la Mission se charger complètement du soin de leurs enfants ne comprendraient pas nos raisons, nous abandonneraient, nous accuseraient d'avarice et de manque de charité. Nos écoles, pendant les premières années, seraient presque désertes. Peu importe, avec le temps, fatalement, cette manière de voir prévaudrait.

Nous aurions abandonné cette funeste politique de concessions que nous dicte trop souvent l'ardente concurrence catholique et nous aurions réalisé un réel progrès dans l'éducation sociale de ces peuples.

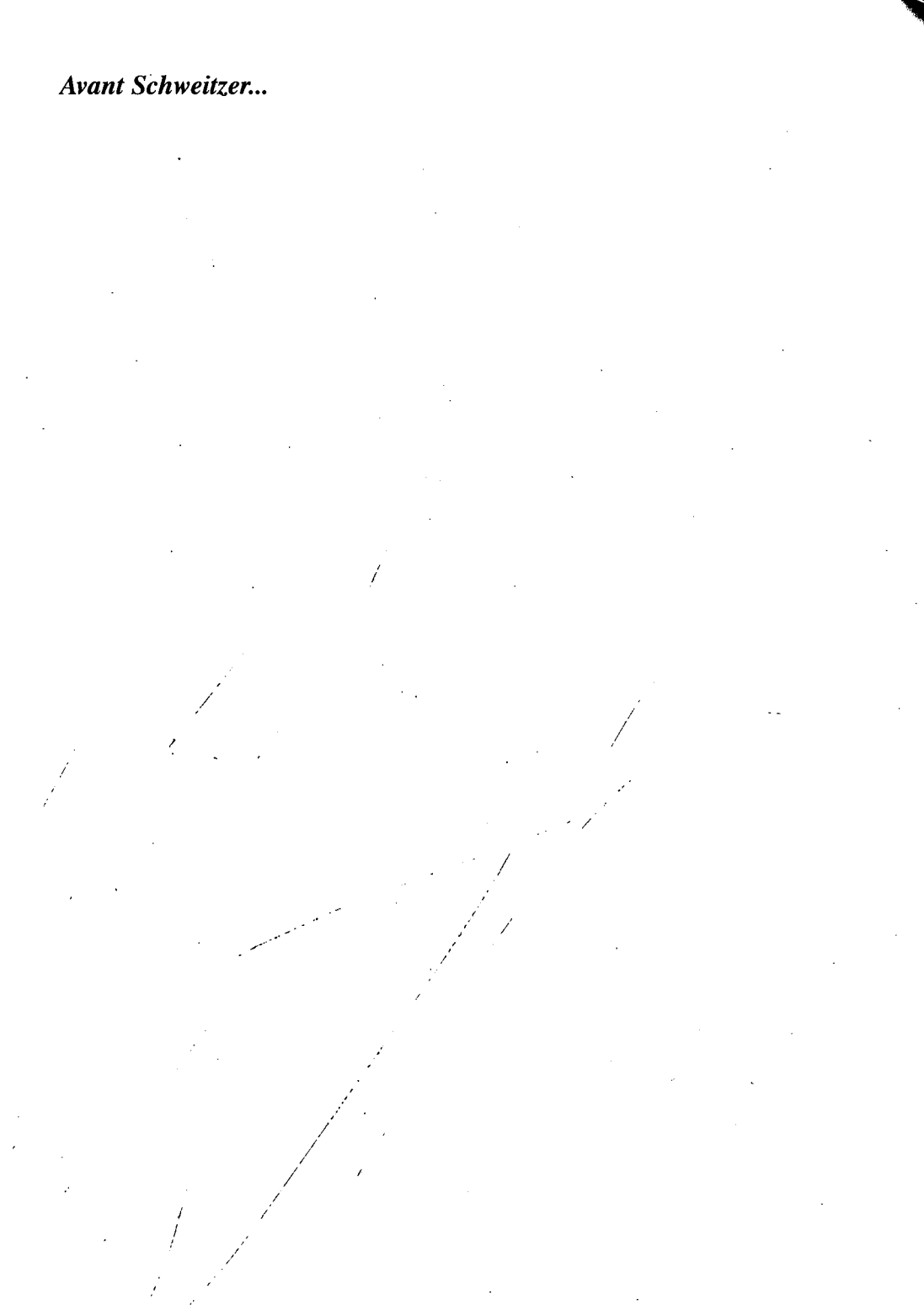
Le nombre des élèves étant ainsi restreint (surtout les premières années), quatre écoles (deux de garçons et deux de filles) suffiraient aux besoins de l'enseignement. Et le missionnaire chargé de leur direction pourrait s'occuper avec beaucoup plus de soin de chacun des enfants confiés à sa garde. Ce n'est pas

seulement l'instruction qu'il viserait, comme c'est le cas dans toute grande agglomération d'élèves, mais bien l'éducation morale et religieuse du coeur et de la conscience. Son influence personnelle serait d'autant plus grande sur eux que leur nombre serait plus petit et il pourrait mieux aussi les préparer à devenir un jour des instituteurs capables d'instruire et fortement attachés à la Mission.

b. - La seconde grande réforme à instituer au Congo serait de décharger complètement le missionnaire de la comptabilité, du soin des magasins, des travaux relatifs aux constructions, à l'aménagement des stations en en chargeant des agents spéciaux, indépendants de la Conférence des missionnaires du Congo et même du comité de Paris. Cette société reprendrait tous les magasins de la Mission. Grâce à des établissements de briqueterie, de charpente, de menuiserie, à des équipes de maçons, de charpentiers (apprentis et ouvriers), elle pourrait se charger de toutes les constructions et réparations sur les stations et les annexes. Faisant les choses sur une échelle plus vaste qu'on ne pouvait le faire sur chacune des stations individuellement, elle pourrait fournir des produits à un prix relativement bas. (À côté des stations missionnaires, elle trouverait facilement des débouchés parmi les indigènes riches qui veulent se bâtir des maisons à l'Européenne, parmi les commerçants et les agents du gouvernement. Elle pourrait en outre, exporter en Europe les admirables bois des forêts de l'Ogooué, coupés sur les concessions immenses attenantes à chaque station, et peut-être ajouter à cela le commerce de l'huile de palme, etc.) Les établissements, ou tout au moins ses magasins, devraient se trouver à proximité immédiate de la station afin que les indigènes qui continueraient à venir vendre aux missionnaires leurs produits n'aient pas à

aller dans d'autres factoreries ou à faire de trop longs voyages pour échanger leurs jetons et leur monnaie. (L'entretien et le nettoyage de la station seraient faits, non plus par les enfants, mais par une équipe d'ouvriers qui, entre-temps, servirait au payage ; car les enfants ne devant plus rien à la Mission seraient dispensés des corvées auxquelles ils étaient soumis jusqu'à présent. Ils s'occuperaient à des travaux instructifs qui leur seraient utiles dans la vie.) Avec ce système, le corps tout entier des artisans missionnaires passerait à la nouvelle société. Le corps des missionnaires pourrait facilement mettre hors cadre un ou deux de ses membres pour l'école de catéchistes. Chacun des missionnaires aurait tout son temps libre pour s'occuper d'évangélisation. La santé générale s'en porterait mieux. Et l'oeuvre missionnaire du Congo serait vraiment une oeuvre missionnaire.

Avant Schweitzer...



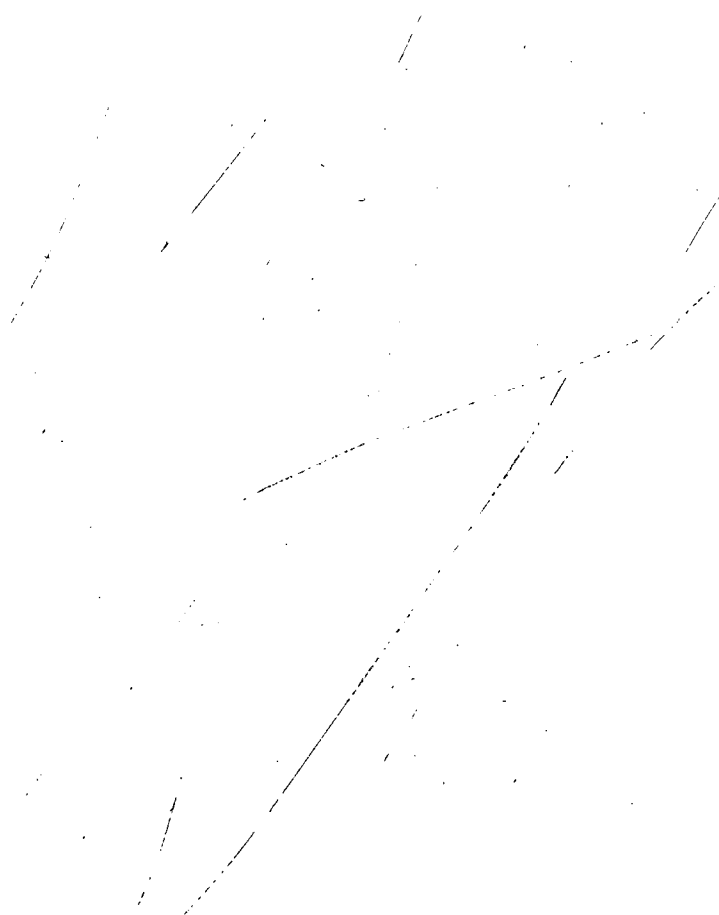
Chapitre 4

Une conférence virtuelle

à

Samkita

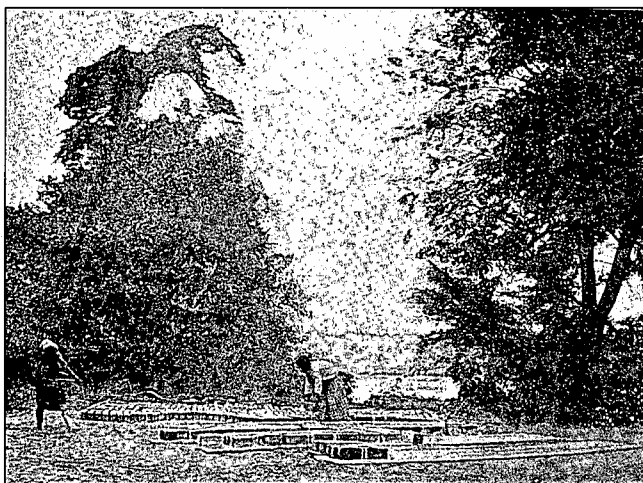
Avant Schweitzer...



Avec un brin de nostalgie il nous est arrivé, au décours de nos recherches sur Robert Nassau, Valentine Lantz et Maurice Robert, de songer qu'il s'en aurait fallu de peu que le destin ne réunisse, quelque part sur les rives de l'Ogooué, autour du docteur Schweitzer, ceux que nous avons appelés "les génies tutélaires de Lambaréné".

A défaut, nous avons imaginé, pour conclure notre travail, une sorte de "table ronde posthume", commanditée par le "Grand Docteur", où, ensemble, ils échangent leurs expériences.

Nous avons placé la rencontre à Samkita, en lieu neutre, comme on dit aujourd'hui. Aucun des quatre n'y fut jamais établi, mais tous aimaient la beauté et la quiétude de l'endroit.



Samkita en 1900, avec sa briqueterie⁶⁶ au premier plan.

66 La briqueterie de Samkita fut la fierté et l'espoir de la mission du Congo. "Samkita restera lié à nos premiers essais de construction en briques. Jusqu'ici nos bâtiments étaient en bois, sauf la maison démontable, en fer de Talagouga. Or, le bois, dévoré par les termites, ne dure jamais bien longtemps au Congo. Comme l'argile et le combustible abondent sur les bords du fleuve, il était naturel d'entrer dans la voie déjà frayée par les catholiques et d'installer des briqueteries". JME 1901, 1 p. 414.

A Samkita il faisait relativement plus frais qu'ailleurs. Non seulement la brise venue du fleuve remontait la colline, créant une sorte de ventilation naturelle, mais la maison qui recevait les quatre personnalités était construite en "dur" ; et les briques isolaient mieux du soleil que tous les autres matériaux.

C'est à Samkita aussi que le lieu d'implantation du premier hôpital de Lambaréné a été défini. *"Les missionnaires de la station [de Lambaréné] - écrit Schweitzer - me promirent un terrain au pied de la colline où j'habite, près du fleuve. Cette décision devait être confirmée par la conférence missionnaire de Samkita... Je m'y rendis pour exposer mon point de vue. Ce fut mon premier long voyage en pirogue".*

Suit une très belle description de ce périple inaugural sur le fleuve : *"Le jour se leva lorsque nous atteignions le courant principal. Autour des énormes bancs de sable, à une distance d'environ trois cents mètres, je vis quelques ombres noires qui se mouvaient dans l'eau. Au même instant, le chant des payeurs se tut, comme s'ils obéissaient à un commandement."* Ce fut sa première rencontre avec les hippopotames, ces "monstres" qui, plus tard, seront encore présents quand il découvrira le principe fondamental de toute sa philosophie : *"le Respect de la Vie..."*.⁶⁷

Au cours du voyage vers Samkita, Schweitzer fit aussi ses premières observations médicales, sur le bien-fondé de porter des vêtements blancs au Congo. *"Pour se gorger de sang, la mouche tsé-tsé pique à travers les tissus les plus épais. Elle est aussi prudente que rusée, et esquive la main qui veut la frapper. Dès qu'elle sent que le corps sur lequel elle s'est posée fait le moindre mouvement, elle s'envole et se cache contre les parois du bateau. Son vol est silencieux. On ne peut s'en défendre dans*

67 A l'orée de la forêt vierge, p. 171.

une certaine mesure qu'au moyen de petits plumeaux. Elle est bien trop avisée pour se poser sur un fond clair où on la découvrirait aussitôt. La meilleure manière de s'en préserver consiste donc à porter des vêtements blancs.

J'ai vu cette règle se confirmer durant notre voyage. Deux d'entre nous étaient habillés de blanc, le troisième avait un vêtement kaki. Ceux-là n'avaient presque pas de tsé-tsé sur eux, mais celui-ci en fut constamment incommodé ; et les noirs eurent le plus à en souffrir".

Il conclut : *"Ma proposition, [concernant l'implantation de l'hôpital] fut favorablement accueillie.*

Cette conférence, qui dura une semaine, me fit très grande impression. J'éprouvais un sentiment de puissant réconfort dans la compagnie d'hommes qui avaient accepté les plus durs sacrifices pour obéir à leur conscience et à se consacrer à leurs frères noirs. J'ai joui de cette atmosphère si bienfaisante au cœur"⁶⁸

Voilà pourquoi nous avons choisi Samkita pour ce débat virtuel.

Quant à l'époque où, fictivement, la rencontre eut lieu, nous l'avons placée en juillet 1915. Nous avons imaginé que le docteur Nassau est retourné, d'outre-Atlantique au Congo, pour y fêter ses 80 ans ; Valentine Lantz et Maurice Robert sont revenus... d'outre-tombe, âgés respectivement de 42 et de 37 ans. Quant à Schweitzer, qui demeura à Lambaréné, il était, à 40 ans, relativement disponible, la première guerre mondiale ayant quelque peu freiné ses activités.

68 A l'orée de la forêt vierge, p.60 ss.

Si les décors sont un produit de notre fonction fabulatrice, le lecteur s'apercevra que les propos tenus, dont certains figurent déjà dans les pages qui précèdent, reposent sur des textes rédigés avant 1915. Beaucoup en sont une transcription exacte : ils sont reproduits en caractères italiques dans notre texte. Les autres ont été légèrement adaptés au contexte de cette rencontre virtuelle.

D'un commun accord, Nassau, Robert et Schweitzer décident de confier l'animation des débats à Valentine Lantz, seule femme du groupe.

Valentine Lantz : Ma brève existence n'a pas toujours été, vous le savez, "une vie de rêve", quand bien même j'ai fait beaucoup de rêves dans ma vie.⁶⁹ En voici un, qui a tardé, mais qui se réalise, grâce à vous docteur Schweitzer, aujourd'hui, dix ans après ma mort ! Oui, j'ai rêvé, moi qui vous ai connus tous les trois, de nous voir réunis pour débattre de la conviction qui nous unit et que j'aimerais formuler ainsi : ***"Prêcher et guérir ! C'est là le double mandat que Jésus a donné à ses apôtres"***.⁷⁰

Merci donc à vous d'être venus à cette rencontre dont vous avez bien voulu me confier la présidence.

Avant de commencer notre discussion, permettez-moi cependant de formuler deux observations préalables.

69 Le thème du "rêve" a été très souvent abordé par Valentine Lantz dans sa correspondance.

70 Termes utilisés dans une note de Jean Bianquis, alors sous-directeur de la Mission de Paris, cherchant une personne compétente en médecine, pour remplacer Valentine Lantz. Journal des Missions 1906, 2 p.3.

Première observation. Je suis certes honorée d'avoir été retenue par vous comme animatrice de ce débat mais, bien plus encore, fort étonnée par votre choix. L'idée de confier cette responsabilité à une femme est nouvelle ! Elle vous vient sans doute d'Amérique !⁷¹ Certes, vous souhaitiez, tous les trois, avoir des femmes autour de vous au Congo. Mais c'était pour vous aider, j'allais dire pour vous servir. Souvenez-vous, docteur Schweitzer, à la première conférence de Samkita à laquelle vous avez assisté, c'est la "*compagnie d'hommes*" qui vous avait stimulé !

Laissez-moi vous dire : une indigène, la mère d'un de nos élèves catéchistes, a montré qu'elle était plus avant-gardiste que vous. A mes obsèques, elle a prononcé ces paroles qui m'ont touchées : "*Ah ! vous pouvez bien vous dire que, si Madame Valentine eût été un homme, un missionnaire comme vous, elle vous eût dépassés tous ; vous seriez restés bien loin en arrière*".⁷²

Seconde observation. Je souhaite que soient levées certaines ambiguïtés qui peuvent subsister dans vos têtes ou dans vos cœurs.

Vénérable docteur Nassau ! Lorsque vous êtes venu, le 14 janvier 1906 à Talagouga, à l'occasion de votre ultime voyage sur l'Ogooué, j'ai vu arriver en vous, non seulement le père fondateur de notre station, mais aussi une sorte de héros, qui a su travailler ici durant dix ans, sans interruption, alors que nous, après deux ans, nous sommes épuisés !

⁷¹ "*Aux conférences des missions presbytériennes américaines du Cameroun, les dames assistent aux séances avec les mêmes droits que les messieurs !*" constate, étonné, Charles Cadier dans un rapport de voyage rédigé à Samkita le 15 octobre 1910. Journal des Missions 1911, 1 p. 86

⁷² JME 1906, 1 p.337.

En vous accompagnant, avec Charles Hermann, lors de la visite du vieux Talagouga, je vous ai beaucoup questionné sur Mary, votre fille, élevée ici-même, dans des conditions si difficiles. Hélas ! mes attentes n'ont guère été satisfaites, car vous, vous m'avez sans cesse parlé de l'autre Mary, sa mère, qui repose dans cette terre et dont j'étais, à vos yeux, une sorte de réincarnation.⁷³ Je cherchais un père ; vous avez cru retrouver votre femme !

Cher Maurice Robert ! Nous nous connaissons depuis tes études à la Maison des Missions. Mais je voudrais évoquer ici mon passage à Ngomo où j'ai aidé ta femme à accoucher de ton fils. J'étais heureuse, profondément heureuse, lorsque Philippine et toi, vous avez donné à l'enfant le prénom de René, me rappelant ainsi mon petit chéri qui dort à jamais à l'ombre de la liane violette du cimetière de Talagouga.

Mais toi, à temps et à contretemps, tu me rappelais que tu es venu au Congo pour remplacer Édouard, mon mari, si tôt décédé, et dont je venais de revoir, avec une profonde émotion, la tombe au Cap Lopez. Tu as osé écrire à Monsieur Boegner : "*Madame Lantz a été plus qu'une sœur*"⁷⁴ Sans doute, inconsciemment, ai-je cherché à redevenir mère ; mais pour toi, dans ton désir effréné d'assimilation aux africains, je n'étais qu'une épouse de plus !

Honorable docteur Schweitzer ! Nous nous sommes entrevus en 1898. Vous veniez suivre quelques cours à la faculté

⁷³ Nous avons déduit ces propos de la thèse de Teeuwissen et des sites Internet mentionnés plus haut. Nous n'avons pas eu d'accès direct à l'immense littérature inédite laissée par Nassau : une autobiographie de 2163 pages manuscrites et 33 cahiers constituant son journal, qui dorment dans les archives du Princeton Theological Seminary !

⁷⁴ Lettre du 21.11.1904

de théologie, au n° 83 du Boulevard Arago. Je demeurai alors chez ma sœur, au n° 103 du même Boulevard, à la Maison des Missions. Vous ne veniez pas nous voir à l'époque, car mon oncle, le professeur Krüger, bien qu'Alsacien comme vous, servait du "petit lait" aux yeux du jeune intellectuel que vous fûtes !

Moi, par contre, je venais discrètement écouter Christian Ehrhardt, le fils de mon oncle paternel, qui enseignait la morale à la faculté.⁷⁵ Vous n'aimiez pas ses cours, mais vous avez apprécié de pouvoir échanger, en alsacien bien sûr, avec lui. Bien que présente, vous m'ignoriez superbement alors que moi j'admirais votre visage volontaire et appréciais votre génie naissant !

Vous, vous avez découvert mon visage à moi, à travers une photo publiée par le Journal des Missions après mon départ de ce monde. Là, j'ai dû vous plaire, puisque vous êtes venu au Congo pour me remplacer, en d'autres termes pour me rejoindre...

Pour moi vous étiez, en 1898, un peu le frère que j'avais perdu⁷⁶ ; pour vous je suis devenue, post mortem, sans doute un peu aux dépens de votre femme réelle, une de ces créatures idéales qui n'existent que dans l'imaginaire des hommes !⁷⁷

Voilà ce que qu'il m'importait de vous dire, messieurs, en préalable à notre entretien.

75 Les liens entre Valentine Ehrhardt et la famille des pasteurs Ehrhardt sont doubles.

Adolphe Ehrhardt, le père de Valentine était le cousin du pasteur Eugène Ehrhardt, qui lui, était le père de Christian Ehrhardt. Ce dernier, ancien sous-directeur de l'école préparatoire de théologie, dite des Batignoles, fut, par la suite, professeur de morale à la faculté de théologie de Paris. En 1919, il revint comme professeur de théologie à Strasbourg ; plus tard il devint même doyen de la Faculté.

Par ailleurs Eugène Ehrhardt était, au moment de la naissance de Valentine, pasteur à Schiltigheim.

L'arbre généalogique de la famille Ehrhardt nous a été aimablement communiqué par Christian Wolff, ancien directeur des Archives Départementales du Bas-Rhin. Il nous révèle, parmi d'autres surprises, que l'un des neveux de Valentine, Yves Allégret, a épousé Simone Signoret !

76 Paul Etienne, seul frère de Valentine, est né en 1877 et décédé en 1889.

77 Sur l'approche psychanalytique du lien entre Valentine Lantz et Albert Schweitzer, on lira avec intérêt et humour ce qu'en dit Pierre Lassus, *Albert Schweitzer, opus cité*, pp.272 à 283.

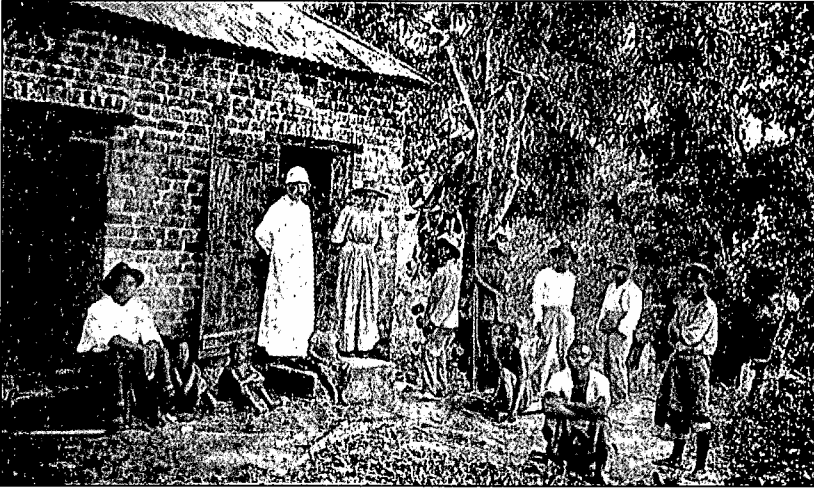
Valentine Lantz : J'aimerais, pour commencer, voir le cheminement qui nous a amenés à nous intéresser à la médecine.

Docteur Nassau : J'ai choisi, au départ, d'être pasteur-missionnaire. Puis, je l'ai évoqué, j'ai acquis un diplôme de médecine, en deux ans, "*afin de ne pas mourir en Afrique !*" Je le confesse, cette préoccupation fut plutôt égoïste. Mon choix ne devint utile à d'autres que plus tard.

Maurice Robert : J'ai commencé par rejeter violemment l'idée de devenir médecin estimant qu'une vraie foi devait suffire à guérir l'âme et le corps. Durant mes études de théologie, j'ai changé d'avis. J'ai alors entrepris des études de médecine aussi longues que les vôtres, docteur Nassau. Le décès d'Édouard Lantz et l'appel reçu pour partir immédiatement au Congo ne m'ont pas permis de conclure et d'obtenir le prestigieux titre dont vous et le docteur Schweitzer jouissez.

Ma frustration est grande, vous le sentez.⁷⁸

⁷⁸ Le regret de n'avoir pu achever ses études médicales apparaît dans plusieurs lettres de Robert. Ainsi, durant un congé en Europe, en 1905, il écrit : "*Et toujours, l'arrière-pensée de mes études de médecine, qui ne se font pas...*"



Albert Schweitzer et Hélène, son épouse, devant le dispensaire de Samkita.
On remarquera que la construction est "en dur" grâce à la briqueterie de Samkita.

Docteur Schweitzer : Dans une lettre de juillet 1905 à Alfred Boegner, le directeur de la Maison des Missions, j'ai annoncé ma disponibilité comme pasteur-missionnaire à partir du printemps 1907. Je voulais *aller au Congo pour être avec Jésus*. Je lui demandais *de faire de moi ce qu'il voudra ; je le trouverai, je le savais !* C'est le refus de la Société des Missions de m'engager comme pasteur qui m'a conduit à faire de la médecine.⁷⁹ Les routes que choisit la Providence pour nous guider sont souvent étonnantes !

⁷⁹ Gustave Woytt, neveu du docteur Schweitzer, a montré que la "genèse de la décision de faire médecine et les rapports avec la Société des Missions de Paris étaient plus compliqués que la relation que Schweitzer en a donné dans son autobiographie." Voir p. ex. Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne, article Schweitzer.

Valentine Lantz : Je vois, messieurs les missionnaires, la médecine a été pour vous, au départ, une sorte de second métier auquel vous avez, par la suite, consacré une part variable mais importante de votre temps. Vous avez fait vos choix *a priori*.

Pour ma part, c'est la vue des indicibles souffrances des noirs et des blancs à Talagouga, au cours de mon premier séjour, c'est la mort de mon enfant et de mon mari, qui m'ont conduit à me former en médecine.

Mais si le point de départ est inverse, à l'arrivée nous pouvons peut être nous entendre sur cette formule de mon beau-frère Élie Allégret : *"Nous avons la preuve que les soins donnés au corps préparent l'âme à la venue du Grand Médecin..."*⁸⁰

Valentine Lantz : **Puisque la médecine a été notre second choix, je voudrais, à présent, que nous nous questionnions sur notre premier choix, c'est-à-dire sur l'origine de notre décision de servir comme missionnaire en Afrique.**

Albert Schweitzer : Dans mes livres, j'ai développé comment l'intellectuel aux brillantes perspectives universitaires et artistiques que j'étais, a été amené à renoncer à cette gloriole pour s'engager dans un service d'aide directe au prochain. *En 1896, aux vacances de Pentecôte, je m'éveillai à Gunsbach par un rayonnant matin d'été et l'idée me saisit soudain que je ne devais pas accepter mon bonheur comme une chose toute naturelle, mais qu'il me fallait donner quelque chose en échange.*

Je réfléchis à cette idée, tandis qu'au dehors les oiseaux chantaient, et je vins, dans le calme, avant de me lever, à la

80 JME 1898, p.28 ss. "Rapport sur la station de Talagouga. Juin 1896 à Juillet 1897."

*conclusion que j'avais le droit de vivre pour la science et l'art jusqu'à ma trentième année, et devais me consacrer à un service purement humain.*⁸¹

Permettez-moi aussi de rappeler les propos que j'ai tenus devant notre cher Monsieur Boegner : "...si vous dites que les missions françaises sont sorties du Réveil, je sais moi ce que c'est le Réveil, car je sens que c'est Jésus qui m'a réveillé quand j'étais plongé dans ma science pour me dire : Va où j'ai besoin de toi".⁸²

Plus prosaïquement, j'admets aujourd'hui qu'il y eut une certaine polyphonie dans mes présentations du déterminisme de mon engagement pour l'Afrique. Tantôt j'ai soutenu que c'est la lecture d'un article d'Alfred Boegner dans l'un des numéros des Cahiers Verts de la Mission qui fut déterminant, tantôt j'ai affirmé que c'est l'affection que mon père portait à la Société des Missions de Paris qui guida mon choix.

Aujourd'hui je voudrais confirmer, chère Madame Lantz, que c'est **votre** disparition qui a rendu ma décision "irrévocable"...⁸³

Valentine Lantz : Arrêtez docteur Schweitzer ! J'ai souhaité que nous soyons brefs ! A toi Maurice !

Maurice Robert : Au cours de mes études de sciences naturelles, je m'amusais vraiment beaucoup ; je "rigolais bien" comme nous disons dans notre patois suisse. D'un coup j'ai entendu, un soir, un appel dont la tonalité me rappelait celui reçu par Abraham, le patriarche : "*Maurice quitte tout ! Éloigne-toi de*

⁸¹ *Ma vie et ma pensée* p. 94

⁸² La correspondance entre Schweitzer et Boegner peut être consultée dans *Albert Schweitzer, Leben, Werk und Denken in seinen Briefen*, Lambert Schneider Verlag, Heidelberg, 1987.

⁸⁴ Voir la prédication de Schweitzer citée au début de notre texte sur Valentine Lantz.

tes amis de Neuchâtel ! Va à Paris, non pas pour retrouver là-bas les milieux intellectuels que tu affectionnes tant, mais pour te présenter à la Maison des Missions. Ce choix te fait peur ? Ne crains rien, je serai avec toi ; je veux que tu renonces, que tu sacrifies tes goûts et tes aspirations. La lutte sera pénible, mais, crois-moi, la victoire viendra !"⁸⁴

Docteur Nassau : Un jour - je devais avoir 17 ans et j'étais plongé dans ma théologie, ayant, dans la pratique, renié le Sauveur - celui-ci mit affectueusement sa main sur moi et me fit tomber au pied d'un arbre à Princeton. Je lui dis simplement : "*Je me donne à toi, c'est tout ce que je peux faire !*" Depuis, c'est pour moi un joyeux privilège de pouvoir professer publiquement ma confiance en lui".⁸⁵

Valentine Lantz : J'apprécie vos expériences et j'admire la solennité avec laquelle Dieu vous a adressé son appel...

Quant à moi, l'interpellation de Jésus, "Toi, suis-moi," je l'ai reçue d'une façon toute simple dans ma famille. Mes parents s'intéressaient à la Mission ; mon oncle, qui fut aussi mon pasteur, et son fils, théologien comme vous, également. Mes deux sœurs avaient épousé des missionnaires. Cette ambiance, ajoutée à mon caractère doux, m'a amenée, de manière tout à fait naturelle et sans révolte, à suivre cette voie.⁸⁶

Pour conclure ce point de notre discussion, il m'apparaît, en me référant aux termes de la Bible, que vous avez été, tous les trois, des sortes de "prophètes du Seigneur" et moi l'une de ses "humbles servantes".

84 Voir lettre de la fiancée de Maurice à sa sœur. *Opus* cité p.98

85 Autobiographie de Nassau. Cité par Teeuwissen dans sa thèse.

86 D'après Jean Bianquis, *In memoriam Madame Édouard Lantz*, p.6

En termes moins bibliques, je dirai que vous apparaissez comme des hommes à la vocation bien trempée, et moi comme modèle de la femme soumise...

Valentine Lantz : Ma précédente remarque m'amène à évoquer les conflits importants que chacun d'entre vous a eus avec sa Société des Missions. L'intérêt porté à la médecine, cet art éminemment individuel, s'oppose-t-il à la discipline de groupe ?

Docteur Nassau : Pour moi, ce n'est pas la primauté que j'ai donnée à la personne humaine, dans son individualité et sa spécificité, aux dépens de l'intérêt pour les groupes, qui est à la source des innombrables difficultés que j'ai eues avec le Comité de l'Église Presbytérienne des États-Unis. Ce sont les contradictions de ma Société des Missions que j'ai critiquées.

Le moteur, qui guida ce que j'ai entrepris en Afrique, a été le mot d'ordre donné par le Christ ressuscité aux siens : "*Allez, de toutes les nations faites des disciples...*" Par ailleurs, ma famille de pensée, et mon père en particulier, m'ont enseigné qu'au moment où le monde entier aura entendu parler de la Bonne Nouvelle, le Christ reviendra.

Une fois sur le continent noir, je voulais contribuer à hâter le retour du Seigneur en allant au plus vite le plus loin possible... D'où mon impatience à évangéliser les terres de l'intérieur.

En principe, les responsables de ma Société des Missions étaient en plein accord avec moi. **En fait**, ils me demandaient de "consolider" les stations missionnaires que je fondais avant d'aller plus loin. Bref, j'attendais la venue du Royaume et eux, ils voulaient voir naître des églises...

Progressivement j'ai compris que le Salut ne pouvait aller sans la Soupe et le Savon, pour reprendre la triade célèbre ! Alors j'ai commencé à structurer les stations missionnaires à l'exemple de Talagouga. J'ai soutenu Isabelle, ma sœur, dans son désir d'établir des écoles ; j'ai songé à créer un artisanat autochtone ; j'ai même réfléchi à la mise en place de dispensaires...

Alors, le responsable de ma Société des Missions m'a lancé cet avertissement : "*Docteur Nassau, je crains que vous êtes en train de vous séculariser ! Vous êtes envoyé pour prêcher l'Évangile !*"

Oui, Valentine, j'ai été sans cesse en conflit avec ma Maison Mère ; dans ma jeunesse et à la fin de ma carrière ; mais, curieusement pour des motifs diamétralement opposés !⁸⁷

Maurice Robert : Si je vous ai bien compris, docteur Nassau, les conflits que vous avez vécus vous ont amené à modifier votre théologie, puisque, partant d'une forme de messianisme vous êtes devenu un quasi libéral...

Docteur Nassau : Les conflits ont contribué à mon changement, ils ne les ont pas conditionnés. Non, ce ne sont pas les conflits, mais les expériences faites au cours de ma longue carrière africaine qui ont forgé mon libéralisme !

Maurice Robert : Dans ma brève existence, j'ai parcouru un chemin semblable. Partant d'un piétisme extrême, je suis devenu "*moniste*". Mais je n'ai jamais su exactement si ce sont des éléments matériels ou des arguments théologiques qui ont attisé mes conflits avec la Mission de Paris et qui m'ont amené à rompre.

87 Source de ces propos : *My Ogoe* et citations autobiographiques selon Teeuwissen

Parmi les éléments matériels, je range la question des "magasins" qui a tant pollué la vie de nos stations. De quoi s'agit-il ? *Après une période missionnaire dont le but quasi unique fut l'évangélisation, on en est arrivé à voir dans la Mission un grand agent social de philanthropie destiné à aider l'indigène par l'ingestion des méthodes européennes dans les mœurs, les coutumes, la législation indigène, par les soins médicaux et chirurgicaux, par l'amélioration des moyens d'existence, des habitations, de l'alimentation, de l'hygiène, en un mot, par la substitution de la civilisation européenne aux civilisations primitives.*

Si ce genre de Mission peut, dans une certaine perspective, se défendre, il crée cependant un tort immense à l'activité spécifiquement évangélique. Finalement, le système devient pervers. *Il rabaisse la dignité de l'indigène, à ses propres yeux et aux yeux des blancs, car un être habitué à mendier, à recevoir tout de son prochain, n'arrive jamais à la majorité, à l'indépendance ; il développe chez le noir un appétit immodéré des marchandises !*⁸⁸

Par ailleurs, cinq ans plus tard, j'ai écrit à notre cher Monsieur Boegner : *"...ce n'est plus là l'essentiel. La vraie raison de mon départ, c'est l'écart que je constate entre ma pensée théologique et philosophique et l'enseignement traditionnel que je suis tenu de donner. Les exigences de ma pauvre sœur 'Raison' m'empêchent d'accorder une adhésion intellectuelle absolue à une partie de mon enseignement..."*⁸⁹

Docteur Albert Schweitzer : Mon cher Maurice Robert, je suis ému par vos propos et je me sens si proche de vous ! Cette

⁸⁸ Les termes en italique sont la copie exacte des mots de l'annexe de la lettre du 24.10.1905 reproduite dans notre texte sur Robert.

⁸⁹ Lettre de Lambaréné du 18.05.1910

communauté d'esprit, ajoutée à la chaleur de Samkita, fait que j'ai envie qu'on se tutoie !⁹⁰ Nous étions faits pour nous entendre... ce qui ne veut pas forcément dire que nos caractères entiers nous auraient permis de collaborer longtemps ! Et dire que nous avons, toi et moi, mené, tout en nous ignorant, nos débats à la même époque et avec le même interlocuteur, Alfred Boegner !

Il n'y a pas lieu de reprendre ici l'histoire de mes conflits avec la Société des Missions. Par contre, je souhaite dire un mot au sujet de Boegner. Tous les trois, nous l'avons, par delà les conflits, apprécié et même aimé.

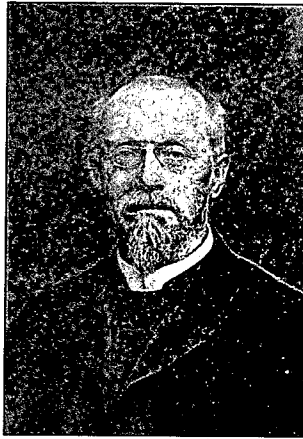
Vous, cher collègue Nassau, vous avez difficilement admis son opposition à vous engager, même à titre de médecin, à Talagouga, lorsqu'il s'agissait de transférer la station, en 1892, de la Mission Presbytérienne Américaine à la Mission de Paris. Mais vous avez admis que la paix entre nos deux Sociétés valait bien le sacrifice d'un individu.⁹¹

Toi, Maurice, tu sais qu'au moment de ton engagement par la Société des Missions, il t'a encouragé à faire de la médecine et c'est toi qui ne voulais pas suivre son conseil. Lorsque trois ans plus tard, il t'a demandé à renoncer à tes études médicales pour remplacer Lantz, tu t'es à nouveau rebellé ! Et pourtant il n'a jamais été économe d'affection pour toi !

90 Le docteur Trenz, second assistant du docteur Schweitzer à Lambaréné, m'a confié qu'un jour, en 1926, alors qu'ils voguaient en pirogue sur l'Ogooué, Schweitzer lui lança avec humour : *"Par cette chaleur, on ne va pas s'encombrer l'esprit avec des titres de docteur, de professeur et des vous..."*

91 Voir Zorn, *opus* cité pp.82 ss et la correspondance inédite (archives du DEFAAP) entre Allégret et Nassau.

Quant à moi, il n'a pas voulu, ou pas pu, engager le théologien libéral que j'étais. S'il l'avait fait - je ne le redirai jamais assez - je ne serai pas devenu médecin. Malgré la divergence de nos points de vue, ou peut-être à cause d'elle, notre amitié fut si précieuse !



Alfred Boegner⁹²

1851-1912

⁹² Alfred Boegner est né à Strasbourg le 2 août 1851. Il commença de brillantes études de théologie en Alsace, mais le jour même de sa majorité, "*après avoir examiné devant Dieu son devoir, il opta résolument pour la France*". A partir de 1879, et jusqu'à sa mort, le 25 février 1912, Boegner fut sous-directeur puis directeur de la Société des Missions de Paris. Alfred Boegner est décédé à La Rochelle, après une prédication, alors qu'il était encore en chaire ! A ses obsèques cette parole a été prononcée : "*Un homme de Dieu est mort, mais le Dieu de cet homme est vivant !*" (Journal des Missions, 1912, 1 pp. 257 et 262)

Valentine Lantz : Vous n'ignorez pas, Messieurs, que moi aussi j'ai été particulièrement proche de Monsieur Boegner et que j'ai fréquenté son foyer bien plus que vous. Oui, et je pense que vous partagez ma conclusion, des hommes de sa trempe, le monde en a besoin : ils ne suppriment pas les conflits mais ils conduisent, par amour, à les transcender.

Valentine Lantz : Puisque nous en sommes à parler "conflits", puis-je vous questionner sur les liens que vous avez entretenus avec les catholiques du Congo. Avez-vous, comme il sied à un bon soignant, placé l'aide aux hommes souffrants plus haut que vos convictions confessionnelles ?

Docteur Nassau : De notoriété publique j'ai été, dès ma jeunesse, durant tous mes séjours africains et au-delà, un "antipapiste" notoire. Souvent j'ai parlé de mon "*Aversion to romanism*".⁹³ Avant tout, je reprochais aux catholiques leur antiprotestantisme... Je vous confesse, chère Madame Lantz, que sur ce plan je n'ai pas dépassé le stade du conflit.

93 Teeuwissen a consacré, sous ce titre, un chapitre entier de sa thèse à cette question. Il cite un commentaire consigné dans un rapport de la Société. Voici la traduction de quelques extraits : "*Nassau est plein de contradictions. Je l'ai vu snober un prêtre catholique d'une manière qui nous fait honte. Je me tenais à côté du docteur Nassau lorsqu'un père catholique passa, nous saluant courtoisement. Nassau s'est ostensiblement retourné, ignorant complètement les salutations de ce frère... Les membres de notre mission médicale de Batanga soignent gratuitement le clergé catholique et ces derniers apportent des fruits pour notre table... Je ne sais pourquoi le docteur Nassau agit ainsi. C'est un phénomène étrange chez ce grand homme*".

Maurice Robert : Permetts-moi, Valentine, de rappeler cette phrase d'une lettre envoyée, au temps de mes études, à ma mère : *"Je ne comprends pas qu'un être doué d'intelligence puisse être catholique..."*.⁹⁴

Au début de mon activité de missionnaire à Lambaréné et à Ngomo, catholiques et protestants se sont livrés une concurrence effrénée pour "racoler" les âmes. Un mot d'ordre circulait parmi nous : *"Les catholiques étant dans le pays, il faut se dépêcher d'occuper tous les postes. De là, grande rapidité de conquête : vite et beaucoup"*.

Avant de rompre avec la Société des Missions, j'ai adressé une missive à nos administrateurs de Paris, comportant ces termes : *"Persuadez-nous de faire moins à la fois, mais de bâtir plus consciencieusement, plus solidement. La 'concurrence' catholique ne doit pas nous inquiéter, c'est de la paille que le premier vent disperse. Ne les imitons pas"*.⁹⁵

Enfin, après la rupture, j'ai souhaité qu'il y ait dans mon village quelques catholiques ; mais mon espoir était de les voir, au même titre que les païens, renoncer, très vite à leurs superstitions.

Tu vois, Valentine, je ressemble bien au docteur Nassau sur ce point !

Valentine Lantz : Sur ce point je laisserai le mot de la fin au docteur Schweitzer, car moi aussi, j'ai été trop peinée par la concurrence entre les deux confessions, pour être objective.

94 Lettre du 4 décembre 1898

95 Lettre du 20 novembre 1906

Le conflit entre catholiques et protestants a même troublé la quiétude de mon enterrement. Les blancs de N'Djolé s'étaient joints à mon culte d'adieu ; comme il y avait des catholiques de l'administration parmi eux, un prêtre a tenu à dire quelques mots. Il n'a pas trouvé mieux que de parler de mes "*souffrances expiatrices*" et de mes "*œuvres*" qui agréeront, peut-être, et malgré le reste, à Dieu !

Heureusement Daniel Couve, l'a remis vertement en place...⁹⁶

A vous donc, docteur Schweitzer, de conclure, vous qui avez fait "sensation", car, dans le premier rapport de votre arrivée à Lambaréné, les Cahiers Verts notent : "*...le docteur a également soigné des commerçants ; il a même parmi ses clients un frère catholique...!*"⁹⁷

Albert Schweitzer :

En ma qualité de médecin, je me rends fréquemment aux stations de la Mission catholique, et je puis me faire une idée assez nette de la manière dont on y pratique l'évangélisation et l'instruction scolaire. Au point de vue de l'organisation, la Mission catholique me paraît, sur plus d'un point, supérieure à la Mission protestante. Si j'avais à marquer la différence entre les buts poursuivis par l'une et l'autre, je dirais que la Mission protestante vise surtout à former des personnalités chrétiennes, tandis que la Mission catholique cherche avant tout à fonder une Église solide. Le but

⁹⁶ *In Memoriam*, p.88

⁹⁷ Lettre du missionnaire Christol cité par JME 1913, 1 p.107.

Dans le même ordre d'idées, nous ne résistons pas à citer la boutade d'un africain que nous a rapportée le docteur Munz, successeur du docteur Schweitzer : "*Le Grand Docteur a été extraordinaire : il a tout soigné, les hommes, les animaux, les plantes et même les catholiques...*"

poursuivi par la Mission protestante est le plus élevé ; mais il tient moins compte des réalités que la Mission catholique. Pour mener à bien une oeuvre éducatrice durable, il faut une Église aux fondements solides, qui s'accroisse naturellement par les descendants des familles chrétiennes. C'est ce que l'histoire de l'Église de tous les temps nous enseigne. Or la grandeur, comme aussi la faiblesse du protestantisme, ne résident-elles pas dans le fait qu'il est trop une religion individuelle et pas assez une Église ?⁹⁸

Et voici la conclusion que j'aimerais vous voir partager avec moi : le problème le plus ardu pour la Mission chrétienne, c'est qu'elle se manifeste sous deux formes différentes, catholique et protestante. Cette rivalité déconcerte les indigènes et nuit à la cause de l'Évangile. Il faut donc au moins aspirer à dépasser nos conflits et tendre vers l'unité, si nous voulons travailler au nom de Jésus. Nous, les soignants, *serviteurs muets du Christ*,⁹⁹ nous avons un rôle éminent à jouer dans le rapprochement des confessions en terre d'Afrique.

Valentine Lantz : Pour ceux qui s'occupent de médecine, la compréhension de la langue du patient est essentielle. Comment avez-vous réglé ce problème ?

Maurice Robert : Je me propose de répondre au nom du docteur Nassau, à ta place, Valentine, et pour mon propre compte.

Pour moi, apprendre, dès mon arrivée, le Galoa, allait de soi. Je le maîtrise bien puisque j'ai publié une "*Vie de Jésus*" dans cette langue - vous m'entendez Monsieur Schweitzer ? - et assuré beaucoup de traductions.

⁹⁸ A l'orée de la forêt vierge, p.204

⁹⁹ Schweitzer s'est servi de cette expression dans une lettre du 11 mai 1912 à Jean Bianquis

Toi, Valentine, tu parles le "*nya fan*",¹⁰⁰ le vrai Pahouin, un compliment auquel tu es particulièrement sensible.

Le docteur Nassau est un génie et un pionnier en la matière puisqu'il parle quatre langues bantoues....! Il a traduit l'essentiel de la Bible et fait imprimer aux États-Unis le tout premier livre dans une langue africaine.

Quant à vous, Albert Schweitzer, avant de partir vous pensiez, comme nous, apprendre le Galoa.¹⁰¹ Par ailleurs, le missionnaire qui vous a accueilli à Lambaréné en 1913, a nourri de grands espoirs à votre sujet. N'a-t-il pas écrit : "...le docteur participe à la vie de la station et cette participation ne pourra que s'accroître quand il connaîtra la langue..."¹⁰² Qu'en est-il à présent ?

Docteur Schweitzer : Au vu du grand nombre de dialectes régnant dans la région de Lambaréné, je ne veux pas faire de jaloux en parlant une langue et pas les autres... Et puis je suis déjà trop vieux pour m'y mettre sérieusement... et trop occupé pour me lancer dans pareille entreprise...¹⁰³

Mais vos mines ironiques me font penser que votre question, Valentine, et la réponse de Maurice, constituent un piège... Si vous voulez me faire dire que les langues africaines, et partant la culture africaine, ne m'intéressent pas, je m'en vais...

100 In Memoriam, p.73

101 Schweitzer a déclaré : "Si les missionnaires me demandent, un jour que je saurai la langue, de me charger aussi de prédication, je le ferai". Jean-François Zorn, opus cité p. 596

102 Ellenberger dans le Journal des Missions 1913, 1 p.106

103 Opinion partagée par Arnold, 2003 p. 426 note 20

Voir aussi Munz, 1994, pp.258 ss

Valentine Lantz : Calmez-vous docteur Schweitzer, nous ne voulons pas vous faire un procès d'intention, quand bien même je souhaite aborder, pour conclure, la question de nos liens avec nos frères africains...

Valentine Lantz : Je voudrais, qu'en toute liberté, nous parlions du problème que chacun d'entre nous a nommé, au moins une fois, dans ses écrits : "nos rapports avec les primitifs..." Plus que des considérations philosophiques ou théologiques, j'aimerais que vous relatiez, de manière concrète, vos expériences de soignant et d'homme.

Docteur Nassau : Mes rapports avec l'africain sont guidés par le principe suivant : *sans rabaisser mes propres idéaux et mes propres standards, j'ai appris à regarder toutes les questions d'éthique et aussi de moralité, du point de vue de l'indigène.*¹⁰⁴ En avançant sur cette ligne, je rencontre une grande réceptivité chez mes interlocuteurs. Je suis vécu comme un ami, qui fait part à l'autre de ses normes, et non comme un ennemi qui attaque celles des autres pour imposer les siennes. Ceci sur un plan général.

A titre de pasteur, je souffre de l'usage du terme "domination", par les blancs de nos stations, pour qualifier leurs liens avec les noirs. Le missionnaire s'identifie au Seigneur qu'il est appelé à prêcher au point de se prendre lui-même pour un petit seigneur.¹⁰⁵

¹⁰⁴ En anglais : "...without lowering any of my own standards or ideals, I had learned to look at all questions of ethics, and even of morals, from the native's point of view..." *My Ogowe* p. 187

¹⁰⁵ Nassau rappelle que dans le mot anglais "domination" se cache le mot latin "dominus", seigneur.

Pour ma part, j'ai retenu un autre terme pour exprimer nos relations. C'est au mot "*affiliation*" que j'ai recours. Il marque notre commune filiation par rapport au même "Père" et traduit ainsi notre statut de "frère". Je rattache ce concept, largement développé dans mes livres, à un texte biblique de l'épître de l'apôtre Paul aux Galates : "*Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : Abba - Père ! Tu n'es donc plus esclave, mais fils ; et, comme fils, tu es aussi héritier...*"

Sur cette base, j'ai essayé d'aider mes frères, et plus encore mes soeurs d'Afrique, à se libérer de toute forme d'esclavage.

Vous savez quels efforts j'ai fait pour délivrer les femmes bantoues des chaînes qui les entravent. J'ai sans doute été l'un des premiers, sur le continent noir, à croire en cette maxime : l'avenir de l'homme, c'est la femme.¹⁰⁶

Je suis allé loin dans le respect et l'affection portés aux africaines, en confiant entièrement Mary, ma fille, à Anyentyuwe !

On a beaucoup glosé, vous le savez, sur la nature de l'amour que j'ai porté à mon ancienne catéchumène. Que Dieu nous juge s'il estime que nous avons péché !

Laissez-moi simplement vous dire qu'ils se sont grossièrement trompés, les presbytériens de notre Société des Missions, dans leurs insinuations. Ils se sont aussi, à mes yeux, couverts de ridicule, lorsqu'ils ont édicté ce texte :

1. *Tout missionnaire qui épouse une femme indigène sera immédiatement rappelé.*

2. *Aucun missionnaire de sexe masculin, célibataire, veuf ou marié, mais se trouvant seul en poste, n'est autorisé à*

¹⁰⁶ Nassau a commencé à développer le thème de la femme africaine dans "*Mavedo, the Palm-Land Maiden*", un ouvrage qui date de 1882.

*embaucher une indigène, dont l'allure pourrait prêter à scandale, comme femme de ménage ou comme domestique.*¹⁰⁷

Valentine Lantz : Je voudrai quitter un moment mon rôle d'animatrice en intervenant dans le débat.

Les drames personnels que vous avez vécus, docteur Nassau, vous ont conduit à vous engager sur une route que je respecte et que, dans le fond de mon cœur de femme, j'admire.

Vous le savez, moi aussi, j'ai perdu ce que j'avais de plus cher au Congo : mon mari et mon unique enfant. Un cheminement similaire au vôtre était-il imaginable pour moi ?

Sincèrement, je ne le pense pas, alors même que, comme vous, j'ai été véritablement l'amie de beaucoup d'indigènes. Tous connaissaient par exemple la forte affection que je portais à Engamvugha, l'instituteur de la station de Talagouga et à Ombagho, le pasteur noir.¹⁰⁸

Non, je n'aurai pu vivre ce que vous avez vécu, car l'image qui s'est imposée en moi et autour de moi, après la mort d'Édouard et de René, était, malgré mon jeune âge, celle de "mère".¹⁰⁹

107 Thèse de Teeuwissen p.162

108 Sur son lit de mort "elle serra encore vigoureusement la main d'Ombagho, qu'on avait fait entrer." In *memoriam*, p.99.

109 Le missionnaire Ellenberger rapporte ces propos recueillis à Ngômô : "Ils s'entretenaient par petits groupes, à voix basse, de cette 'femme' (les guillemets sont dans le texte) qui, après avoir donné son enfant et son mari, n'avait pas craint, elle 'femme', de revenir dans ce pays... Oh ! Mon missionnaire, dis-nous que ce n'est pas vrai, qu'elle ne nous a pas quittés, notre mère aimée." In *memoriam*, p. 104.

Par ailleurs, dans une lettre du 14 avril 1906, l'Église de Talagouga a adressé à la famille Lantz une lettre, rédigée par les autochtones, commençant par ces mots : "La chose importante que nous avons à vous communiquer, c'est notre deuil qui nous a frappés au cœur, le deuil de notre mère..." Un peu plus loin nous lisons : "Si tous les chrétiens avaient accepté l'enseignement de notre mère... toute l'Église vivrait..."

Oui, dans ma courte vie j'ai eu le bonheur de devenir "mère d'une multitude". Et j'ai pu me satisfaire d'être exclusivement mère alors que le seul rôle de père ne vous a pas suffi...

Maurice Robert : Vos propos sur le père, la mère, le frère des noirs... etc. commencent à me hérissier. Et même le concept d'ami devient un peu suspect pour moi.

*Le Christ a dit "allez et instruisez..." Le missionnaire ajoute "aidez, prêtez, nourrissez, faites-vous beaucoup d'amis..." Moi, je m'en tiens aux deux premières paroles, aussi je deviens de moins en moins l'ami des noirs, mais je me rappelle que Jésus est mort de la haine que lui vouaient ceux auxquels il reprochait leur hypocrisie, leur avarice, leur paresse. C'est la théorie de beaucoup de missionnaires : **il faut à tout prix devenir l'ami des noirs**. Ça devient presque un idéal pour eux. Et pour y atteindre, tout est bon : on passe sur une foule de principes fondamentaux, on sacrifie certains intérêts vitaux du règne de Dieu, on ouvre largement la main et la bourse à tout venant, tout cela, pour se faire le plus d'amis possible...*¹¹⁰

A ta question du début, chère Valentine, je réponds : au lieu de parler de nos rapports avec les indigènes, vivons avec eux. Oui, je veux surtout vivre avec l'indigène, d'une vie simple, le voir, l'entendre, aider quelques natures fortes et libérales à se dégager définitivement de toute espèce de superstition, en un mot, prêcher et vivre la vie, la vraie vie, la vie simple, **la vie du charpentier de Nazareth...** Voilà, c'est tout !

¹¹⁰ Lettre du 18 octobre 1906. Les mots en gras ont été soulignés par Robert.

Docteur Schweitzer : Pour moi la question posée par Madame Lantz se résume ainsi : dois-je traiter l'homme de couleur comme un égal ou comme un inférieur ?

Je dois lui montrer que je respecte la dignité de tout être humain ; et il doit s'en rendre compte. L'essentiel est qu'il existe un esprit de fraternité. Jusqu'à quel point cet esprit se manifestera-t-il dans les rapports quotidiens ? C'est là une question d'opportunité. Le primitif est comme un enfant. Sans autorité on n'obtient rien de l'enfant. Par conséquent, j'établirai les formules de nos relations de manière à ce que mon autorité naturelle y soit exprimée. Mon attitude vis-à-vis du primitif, je la définis de la façon suivante : "Je suis ton frère, mais ton frère aîné".¹¹¹

Permettez-moi cependant d'ajouter que cette place revendiquée pour le blanc n'a qu'une signification sociologique et qu'elle n'est pas définitive.

Valentine Lantz : **J'aimerais, à titre de conclusion, que chacun tire de son expérience, pour la livrer aux autres, une parole d'espérance.**

Docteur Nassau : Par la bouche du prophète, Dieu nous a demandé de **défricher des champs nouveaux** et d'y semer la justice. C'est ce que j'ai voulu faire le long de l'Ogooué, et c'est dans cet esprit que j'ai approché mes sœurs et mes frères d'Afrique.

Valentine Lantz : A plusieurs reprises, et jusqu'au terme de ma vie terrestre, à Talagouga, la grâce m'a été faite d'entrevoir

¹¹¹ Sur le fleuve, 30 juillet au 9 août 1914. Repris dans *A l'orée de la forêt vierge* p.163

"la lumière qui luit dans les ténèbres". Voilà pourquoi, par-delà toutes les épreuves, j'ai su rester **la femme qui sourit toujours**.

Maurice Robert : Dans ma notice nécrologique, le directeur de la Société des Missions de Paris a cru bon d'écrire que j'avais "regretté mes erreurs" et que je ne m'étais "*jamais trompé que de bonne foi*" ... Je lui laisse la responsabilité de ses propos.

Quant à moi, il me semble qu'il n'est pas sur une fausse route, mais que dans l'espérance, **il a raison avant l'heure**, celui qui fait de cette parole de l'apôtre son viatique : "*il n'y a plus ni Juifs, ni Grecs ; ni esclaves ni hommes libres ; ni hommes ni femmes ; ni noirs ni blancs... puisque tous sont un en Jésus-Christ*".

Docteur Schweitzer : *Je demeure plein de courage à cause des misères que j'ai vues. Et ma confiance demeure inébranlable, parce que j'ai foi en l'humanité. Je veux croire que je rencontrerai assez d'êtres humains qui, sauvés eux-mêmes de quelque misère physique, voudront exprimer leur reconnaissance en donnant pour ceux qui souffrent des mêmes misères.*¹¹²

Et cette humanité, en laquelle j'ai confiance, elle n'est ni noire, ni blanche, ni d'aucune autre race.

Dans cette perspective il n'y a plus de "frère aîné". **Il n'y a que des frères...**

Conclusion

Avec la fin de la conférence virtuelle qui s'est tenue à Samkita en cette année 1915, s'achève notre récit sur les génies tutélaires de Lambaréné.

Le docteur Nassau regagne son Amérique natale où il vivra encore cinq ans. Valentine Lantz et Maurice Robert retournent vers leur demeure éternelle. En Europe la guerre fait rage.

Avant qu'il ne reprenne son travail à Lambaréné, les piroguiers du docteur Schweitzer lui font faire un détour par N'Gomo.

En arrivant à la station, il voit un convoi de porteurs qu'on embarque sur le vapeur fluvial pour les transporter au Cameroun par voie maritime.

C'est alors - écrira-t-il un peu plus tard - que les indigènes commencèrent, eux aussi, à réaliser ce qu'était la guerre.

Les femmes se lamentaient au départ du vapeur, dont la fumée disparut bientôt au loin. Les gens s'étaient dispersés.

Assise sur une pierre au bord de l'eau, une vieille femme, dont le fils unique avait été emmené, pleurait doucement. Je la pris par la main et cherchai à la consoler. Mais elle continuait à pleurer, comme si elle ne m'entendait pas. Tout d'un coup je m'aperçus que je pleurais avec elle ; silencieusement, sous les rayons du soleil couchant, je pleurais.¹¹³

Pressentait-il que cette guerre lui ravira sa propre mère ?¹¹⁴

113 A l'orée de la forêt vierge, p.209

114 La mère du docteur Schweitzer a été renversée et tuée sur le coup en 1916 par un attelage de la cavalerie allemande passant par Gunsbach.

Par-delà toute désespérance, ce n'est pourtant pas cette image du docteur Schweitzer, pleurant au bord de l'Ogooué, que nous retiendrons pour clore ces pages.

Nous voulons plutôt nous souvenir que c'est dans le décor grandiose de ce même fleuve, qu'en septembre 1915 ces paroles lui seront révélées :

Respect de la Vie !

"Nous naviguions lentement à contre-courant, cherchant notre voie, non sans peine, parmi les bancs de sable. C'était la saison sèche. Assis sur le pont d'une des remorques, indifférent à ce qui m'entourait, je faisais effort pour saisir cette notion élémentaire et universelle de l'éthique que ne nous livre aucune philosophie. Noircissant page après page, je n'avais d'autre dessein, que de fixer mon esprit sur ce problème qui toujours se dérobaît. Deux jours passèrent. Au soir du troisième, alors que nous avançons dans la lumière du soleil couchant, en dispersant au passage une bande d'hippopotames, soudain m'apparurent, sans que je les eusse pressentis ou cherchés, les mots " Respect de la vie". La porte d'airain avait cédé. La piste s'était montrée à travers le fourré. Enfin je m'étais ouvert une voie vers le centre où l'affirmation du monde et de la vie se rejoignent dans l'éthique".¹¹⁵

115 A l'orée de la forêt vierge, p.171

Eléments de bibliographie

1. *Journal des Missions évangéliques de Paris*

Nous avons consulté tout ce qui se rapporte à la mission du Congo entre 1885 et 1916.

Ces journaux sont disponibles au Service Protestant de Mission - DÉFAP 102, Bd Arago - 75014 Paris et aussi à la Faculté de théologie de Strasbourg.

2. **Jean-François Zorn**, *Le grand siècle d'une mission protestante*.

La Mission de Paris de 1822 à 1914. Karthala, Les Bergers et les Mages, 1993.

3. **Docteur Schweitzer** : nous avons cité essentiellement

- *A l'Orée de la Forêt Vierge*, Albin Michel, 1985
- *Ma Vie et ma Pensée*, Albin Michel, 1986
- *Souvenirs de mon enfance*, Albin Michel, 1992
- *Afrikanische Geschichten*, Hamburg, 1955

4. **Sur Albert Schweitzer**

- *Rayonnement d'Albert Schweitzer*, le livre du centenaire, Alsatia, 1975
- Pierre Lassus, *Albert Schweitzer*, Albin Michel, 1995
- Walter Munz, *Albert Schweitzer dans la mémoire des Africains*.

Traduction J.P. Sorg, Etudes Schweitzeriennes n° 5, Strasbourg, 1994

5. **Docteur Nassau**

- *Corisco Days*, Philadelphie, 1910
- *Crowned in Palm-Land*, Philadelphie, 1874

- *Fetichism in West Africa*, New York, 1904
- *In an Elephant Corral*, New York, 1912
- *Mawedo, the Palm-Land Maiden*, New York, 1882
- *My Ogowé*, New York, 1914
- *Where Animals Talk*, Boston, 1912

6. Concernant **Valentine Lantz** : *In memoriam Madame Edouard Lantz*, Société des Missions évangéliques, Paris, 1924

7. Concernant **Maurice Robert** : *Chronique d'un engagement*, Correspondance de Maurice Robert et de Philippine de Montmollin, édition privée, 2003

8. Articles

• M. Arnold "Vous les Noirs, nous les Blancs..." L'opposition entre Européens et Africains dans les sermons de Schweitzer à Lambaréné (1913-1931) RHPR, 2003 Tome 83 n° 4 p. 421 ss.

• J. F. Zorn, *Évangéliser et guérir*. Positions protestantes au XIX^e et XX^e siècle, PM, pp. 25-47

• J. F. Zorn, *Albert Schweitzer était-il missionnaire ?* dans *Penser le Dieu Vivant*, mélanges offerts à André Gounelle, Van Dieren, Paris 2003, pp. 137-153

Crédit photos

Robert Nassau en 1861

Collection Raymond W. Teeuwissen (CRWT) p. 16

Carte du Congo vers 1865

Publiée dans Journal des Missions Évangéliques de Paris

Service Protestant des Missions (JME DEFAP) p. 19

Bateau fluvial de l'époque de Nassau (CRWT) p. 21

Explorateurs autour de Brazza (CRWT) p. 22

Case construite par Nassau à Talagouga (CRWT) p. 24

Le Fétichisme en Afrique de l'Ouest (Internet) p. 29

Fac-similé d'une lettre du docteur Nassau

(archives DEFAP) p. 31

Nassau avec Anyentyuwe, Iga et Mary (CRWT) p. 38

Suzanne et Marguerite nées Ehrhardt (JME DEFAP) p. 56

Édouard et Valentine Lantz (JME DEFAP) p. 59

Cimetière de Talagouga (JME DEFAP) p. 61

"L'Éclaireur" (JME DEFAP) p. 63

Talagouga en 1908 (JME DEFAP) p. 70

Fac-similé d'une lettre de Valentine Lantz

(archives DEFAP) p. 72

Emploi du temps de l'étudiant Robert

Chronique d'un engagement (C.d.e. Olivier Robert) p. 99

Faire-part de fiançailles (C.d.e. Olivier Robert) p. 107

L'infirmerie - poulailler (Collection personnelle) p. 112

Philippine et Maurice Robert (Collect. Olivier Robert) p. 121

Ngomo en 1907 (JME DEFAP) p. 125

P. et M. Robert en congé (Collection Olivier Robert) p. 129

Fac-similé d'une lettre de Maurice Robert

(archives DEFAP) p. 132

Oroudano (carte extraite de JME DEFAP) p. 135

Samkita en 1900 (JME DEFAP) p. 155

Schweitzer à Samkita (JME DEFAP) p. 163

Alfred Boegner (JME DEFAP) p. 171

Remerciements

Nous tenons à exprimer notre gratitude à toutes les personnes qui nous ont aidé à faire revivre les riches personnalités de Robert Nassau, Valentine Lantz et Maurice Robert et souhaitons mentionner en particulier :

Madame Rhéna Schweitzer-Miller

Les personnels du DEFAP - Service Protestant de mission

Madame Claire Teeuwissen

Monsieur Olivier Robert

Madame Monique Printz

Madame Clarice Grimaldi

Madame Maryvonne Lyazid

Monsieur Jean-Jacques Bauswein

Père Felix Lutz

Monsieur Walter Munz

Monsieur Bernard Peter

Monsieur Jean-Paul Sorg

Monsieur Christophe Wyss

Monsieur Hans Zoss

Table des matières

<i>Préface</i>	5
<i>Introduction</i>	7

Chapitre 1

Le prédécesseur méconnu d'Albert Schweitzer à Lambaréné ..	11
<i>Jeunesse et formation (1835-1861)</i>	16
<i>La grande aventure africaine (1861-1906)</i>	17
Le premier séjour en Afrique (1861-1871)	17
Le second séjour en Afrique (1874-1880)	20
Le troisième séjour en Afrique (1881-1891)	23
Le quatrième séjour en Afrique (1893-1899)	26
Le cinquième séjour en Afrique (1900-1903)	28
Le sixième et dernier séjour en Afrique (1904-1906)	31
<i>Le temps de la retraite (1906-1921)</i>	32
<i>La vie familiale</i>	33
Femmes et enfants	33
L'amie	36
<i>Nassau et Schweitzer</i>	39
Annexe : Table des matières détaillée de l'ouvrage	44
<i>Le fétichisme en Afrique de l'Ouest</i>	44

Chapitre 2

La femme qui sourit toujours	49
<i>Famille et jeunesse</i>	54
<i>Premier séjour au Congo (1899-1902)</i>	58
<i>Deuxième séjour au Congo (1904-1906)</i>	65
Escales et rencontres	66
Retour au quotidien	69
<i>La mort de Valentine Lantz</i>	78
Annexe : Deux lettres de Valentine Lantz	82
1. Noël 1900	82
2. 23 janvier 1906	83

Chapitre 3

Le missionnaire rebelle	.87
Famille, jeunesse et formation	.90
Jeunesse et première formation (1878-1898)	.91
Séjour et études à Paris	.94
<i>Les péripéties de l'entrée à la maison des missions</i>	.94
<i>Élève au Boulevard Arago</i>	.98
Un départ fort précipité	.103
L'aventure africaine	.109
Le premier séjour au Congo (1902-1905)	.109
Lambaréné (avril à décembre 1902)	.109
Premières impressions africaines	.114
Éloge du travail manuel	.114
Un projet politique	.118
"Je suis un être indigne"	.118
Ngomo (1903-1905)	.120
Premier congé en Europe (mai 1905-mai1906)	.123
Le deuxième séjour en Afrique (1906-1908)	.124
Second congé en Europe (juillet 1908 à avril 1909)	.128
Note sur la SAIO	.130
Le troisième séjour en Afrique	.131
Lambaréné (mai 1909 à janvier 1911)	.131
Une démission en vue d'un nouveau départ (janvier 1911- août 1913)	.133
L'ultime retour en Europe	.138
Annexes : 1. Excursus sur les peintres de la famille Robert ...	.141
2. Annexe de la lettre du 24 octobre 1905	.144

Chapitre 4

Une conférence virtuelle à Samkita	.153
Conclusion	.183
Éléments de bibliographie	.185
Crédit photos	.187
Remerciements	.188

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur du livre «Avant Schweitzer... Les Génies Tutélaires de Lambaréné» il vous suffit d'adresser votre carte de visite à : Jérôme Do. Bentzinger Editeur 8, rue Roesselmann 68000 Colmar. Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part, les informations sur toutes les nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur chez le même éditeur :

Gustave Théodore Stricker

Dépôt légal 3^{ème} trimestre 2004
imprimé en CEE
ISBN 2 84960 014 8
© Othon PRINTZ

Jérôme
Do Bentzinger Editeur

Lorsque le docteur Schweitzer et son épouse arrivent, en 1913, à Lambaréné, la région n'est plus tout à fait un désert sur le plan sanitaire. Quelques missionnaires, formés en médecine, avaient ouvert la voie.

Parmi eux émergent trois figures, désignées par Albert Schweitzer lui-même, comme ses prédécesseurs.

Robert NASSAU (1835-1921), pasteur et médecin américain, explorateur de la région appelée alors Congo, a fondé, entre autres, la station missionnaire de Lambaréné. Grand ethnologue, il fut aussi, durant sa longue vie, un écrivain fécond.

Valentine LANTZ, née Ehrhardt (1873-1906), d'origine alsacienne, est une personnalité particulièrement attachante. Surmontant la perte de son enfant et de son mari, lors d'un premier séjour au Congo, elle se forme comme infirmière et sage-femme, puis retourne sur le lieu de ses deuils, avant de succomber elle-même à l'âge de 33 ans.

Maurice ROBERT (1876-1913), un missionnaire suisse, a interrompu ses études de médecine pour remplacer le mari de Valentine Lantz. Créateur de la première infirmerie de Lambaréné, il a aussi développé, et pratiqué, une nouvelle conception de la mission en terre d'Afrique. Totalement épuisé, il est mort à l'âge de 37 ans.

Le présent ouvrage se propose de rappeler l'engagement de ces trois éminentes personnalités et de montrer que leurs actions constituent un élément de la préhistoire du célèbre hôpital du docteur Schweitzer.

Le docteur Othon Printz, né en 1936, a étudié simultanément la théologie protestante et la médecine, avec une spécialisation en psychiatrie. Il a été, durant 30 ans, médecin, puis directeur général de la Fondation Protestante Sonnenhof, institution d'accueil pour personnes présentant un handicap mental, située à Bischwiller, dans le nord de l'Alsace.

Parallèlement il a rempli plusieurs mandats, en France, en Europe et Outre-mer, en particulier ceux de responsable de l'association des aumôniers d'hôpitaux, de secrétaire général de la Fédération Internationale de Mission Intérieure et de président de la Fondation Internationale de l'Hôpital Schweitzer de Lambaréné.

Aujourd'hui retraité, Othon Printz, reste engagé dans le monde associatif. Il s'intéresse particulièrement à la «préhistoire» des institutions dans lesquelles il a servi. Ainsi, en 2003 il a publié une biographie du pasteur Stricker, le concepteur de la Fondation Sonnenhof.

18 euros
isbn 2 84960 014 8

Jérôme
Do Bentzinger Editeur

